rock&folk

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

LES INSUS ?

LES SECRETS D'UN RETOUR TRIOMPHAL !

GREEN DAY
GOTLIB
PETER DOHERTY
LEONARD COHEN
PETER GRAVELLE
IAN HUNTER
MONKEES
JUSTICE

MES DISQUES A MOI
DAPHNE BÜRKI
& GUNTHER LOVE

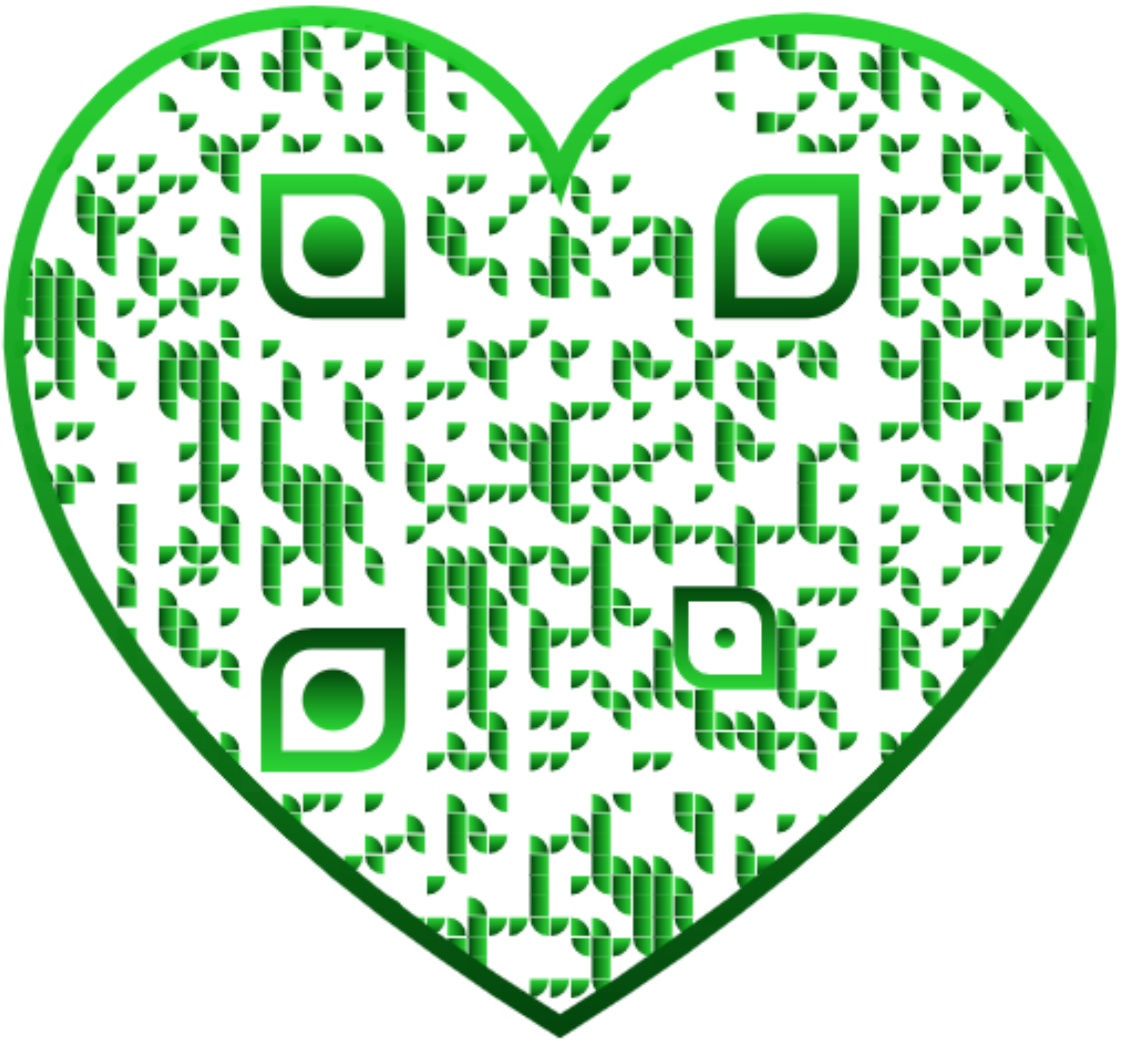
JANVIER 2017
N°593 / 6,40 €
MENSUEL

BEL 7 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 7 € / PORTUGAL CONT 7,30 €
CAN 11,10 $ CAN / ITA 7,30 €
DOM 7,30 € / N CAL (S) 960 XPF
POL (S) 1080 XPF
ESPAGNE 7,30 €
ILE MAURICE 7,30 €

L 19766 - 593 S - F: 6,40 € - RD

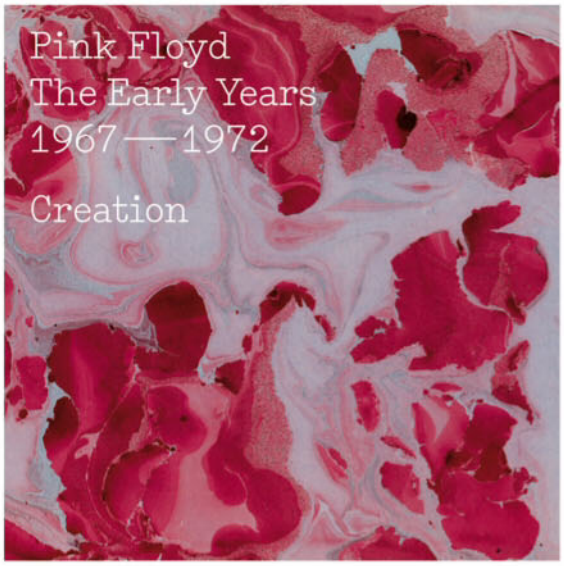
Editions Lariviere

ROCK&FOLK N°593 ★ JANVIER 2017 ★ LES INSUS !



THE GOOD SOUND
PRÉSENTE

LES BEST OF INDISPENSABLES



PINK FLOYD
"THE EARLY YEARS" 1967-1972
2CD 27 TITRES (19 INÉDITS) : TITRES RARES, PREMIÈRES VERSIONS, BBC SESSIONS, FACES B, REMIXES, LIVE...

PRINCE "4EVER"
NOUVEAU BEST OF 2CD
40 DE SES PLUS GRANDS SUCCÈS AVEC EN BONUS
LE TITRE INÉDIT "MOONBEAM LEVELS"

DAVID BOWIE "LEGACY"
NOUVEAU BEST OF 2CD DE "SPACE ODDITY" (1969)
À "LAZARUS" EN PASSANT PAR "HEROES"

PHIL COLLINS "THE SINGLES"
LES PLUS GRANDS HITS DE SA CARRIÈRE SOLO
REMASTERISÉS SUR 2CD / 3CD / 4LP

WARNER MUSIC FRANCE

THE GOOD SOUND présente les playlists idéales sur DEEZER !

Les titres cultes, les nouveautés, les raretés des artistes d'hier, d'aujourd'hui et de demain pour tous les amateurs de bon son.
http://smarturl.it/thegoodsounddz
Retrouvez toute l'actualité Rock sur le The Good Sound Fr

Edito

Photo DR

No-Hell

Les Insus ? C'est l'histoire de 2016.
Une des rares raisons de se réjouir lors d'une année où nous avons tant perdu (David Bowie, Prince, Leonard Cohen, Martin Stone et tous les autres...).
Contre toute attente, alors que tout le monde avait abandonné l'idée d'une reformation, Jean-Louis Aubert, Louis Bertignac et Richard Kolinka ont décidé de rejouer ensemble.
Un témoin a vécu cette merveilleuse histoire de l'intérieur. François Ravard, manager, raconte dans nos pages quelque chose que vous ne lirez nulle part ailleurs : l'histoire secrète des Insupportables.
Le nouveau Stones est Disque du mois. On l'écoute avec Paul Rambali, qui conclut : *"Formidable, ils ont vraiment mis cinquante ans à devenir un réel groupe de blues américain..."*
Christian Casoni salue la persistance des Stones et explique en spécialiste de la chose ce qu'il faut penser de cet album blues.
Plein d'autres merveilles dans ce numéro festif, dont les photos de Peter Gravelle.
Vous avez apprécié notre numéro des 50 ans et vous avez été nombreux à nous le faire savoir. Merci à vous, les lecteurs, héros de cette formidable aventure démarrée en 1966.
Dehors c'est la routine habituelle. Pollution et invasion de rats.
Comelade et Di Rosa ont donné une superbe performance graphique et musicale à la Maison Rouge, l'autre soir.
On y reviendra dans le prochain numéro.
Gotlib nous quitte, il avait créé Hamster Jovial pour ce journal, le Géant inconsolable a dressé au disparu un autel couvert de lauriers.
Il me reste une chose à vous dire : bonne année 2017 !
Pour moi, ce sera celle de la retraite. Il faut qu'une équipe plus jeune prenne le relais et la direction de Rock&Folk, dont j'assurais la rédaction en chef depuis 1993.
Voilà, très vite en 2017, je partirai. Quelle fabuleuse aventure nous avons vécu tous ensemble...
et ça va continuer, bien sûr.
Bonne lecture.

PHILIPPE MANŒUVRE

"IGGY POP ET LES STOOGES
ONT CHANGÉ LE COURS DE L'HISTOIRE DU ROCK"
ROLLING STONE

"GIMME DANGER
FOURMILLE D'IMAGES D'ARCHIVES DÉCOIFFANTES
ET DE RÉCITS DE CONCERTS ÉPIQUES"
TÉLÉRAMA

"INTENSE, VIBRANT, SUPERBE"
LIBÉRATION

SÉLECTION OFFICIELLE
HORS COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

GIMME DANGER

1ER FÉV

UN FILM DE JIM JARMUSCH

L'HISTOIRE DE
the stooges

★ independent

rock&folk

CAHIERS du CINEMA

RollingStone

Le Pacte

ADAPTATION : LE CERCLE NOIR POUR FIDELIO

Sommaire 593

Parution le 20 de chaque mois

Nos Disques A Nous

Benoît Sabatier **DAPHNE BÜRKI & GUNTHER LOVE** 12

Nécrologie

Géant Vert **MARCEL GOTLIB** 18

Tête d'affiche

Yann Kerninon **PINGOUIN CANNIBALE** 16

CHOIX DE REDACTION 22

Basile Farkas **BILAN 2016** 24

Basile Farkas **TOY** 28

Olivier Cachin **SETH GUEKO** 30

Bertrand Bouard **DOYLE BRAMHALL II** 32

Jérôme Reijasse **JULIEN GASC** 34

En vedette

Sacha Rosenberg **GREEN DAY** 36

Olivier Cachin **JUSTICE** 40

Jérôme Soligny **IAN HUNTER** 44

Jean-Emmanuel Deluxe **MONKEES** 48

Thomas E Florin **PETER DOHERTY** 54

Philippe Manœuvre **PETER GRAVELLE** 60

En couverture

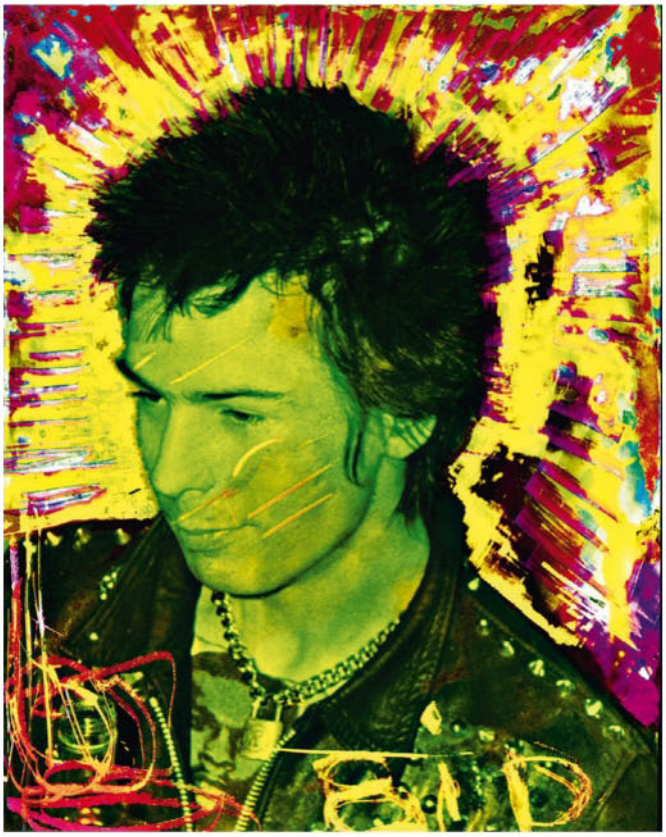
Philippe Manœuvre **LES INSUS** 66

La vie en rock

Patrick Eudeline **LEONARD COHEN** 74

www.rocknfolk.com

COUVERTURE : PIERRE HENNEQUIN GRAPHISME : FRANK LORIOU



60 Peter Gravelle

66 Les Insus

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 079 DISQUES 080 REEDITIONS 088 HIGHWAY 666 REVISITED 092 VINYLES 094 REEDITIONS METAL 097 DISCO IDEALE 099 QUALITE FRANCE 100 BEANO BLUES 102 ERUDIT ROCK 104 FILM DU MOIS 106 CINEMA 108 LA SERIE DU MOIS 110 DVD MUSIQUE 112 CULTE DES OBJETS 114 VIDEO GAMES 116 BANDE DESSINEE 118 LIVRES 120 LIVE 122 AGENDA 126 CHARTS 129 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 130

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (32 93)

Directeur Artistique Vincent Tannières (32 95) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96)

Secrétariat Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82) **Assistante de Publicité** Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) :** Agathe Chaillat (56 95)

ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC : Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 1er trimestre 2017. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Un magazine de jeunes !

Illustrations :
Jampur Fraize

Message de la jeunesse

Je viens d'avoir 16 ans et je ne suis pas née à la bonne époque. Sans être totalement pessimiste, en ce moment le monde marche à reculons. En terme de société avec le retour des idéologies conservatrices et conformistes qui reviennent, en terme d'identité avec les goûts imposés (notamment pour la musique, je peux vous dire que je le sens bien autour de moi) par les médias. Prince était un mutant, Bowie un extraterrestre et Lemmy Kilmister un monstre. Et aujourd'hui ? Toujours les mêmes sons, les mêmes voix, les mêmes styles, les mêmes visages. Je voulais vous rappeler à quel point l'originalité est sur le point de disparaître chez les jeunes et à quel point j'envie tous ceux qui ont vécu les années hippies, rock, punk, grunge, les années 50, 60, 70, 80 et même 90. Ces années-là, ont toutes un point commun : l'espoir, le changement, la rupture avec les normes établies... Et (en partie) de la bonne musique. On allait de l'avant, on libérait les femmes, on cherchait à stopper le racisme. J'aurais voulu sentir cette progression dans la société plutôt que d'assister au retour de la discrimination et de la musique formatée pour le grand public. En tout cas je vous remercie de m'avoir fait comprendre cela grâce à vos articles géniaux (parfois compliqués en terme de références, mais je m'y habitue) qui m'ont donné envie de tout découvrir et tout comprendre sur les époques et sur les musiques qui les ont traversées. Tout ça pour vous dire que oui, il reste des jeunes qui écoutent de la vraie bonne musique variée et qui raffolent de cet esprit rock qui manque beaucoup à notre époque.

MATHILDE *(courriel)*

A la loupe

R&F 592, daté de décembre 2016 (Spécial les 50 ans de Rock&Folk), prix : 8,90 euros. Il m'arrive souvent de pousser un petit coup de gueule sur cette page à propos d'une couv' qui me paraît incongrue (R&F 589 à titre d'exemple) ou pour un énième article de huit pages sur les Sex Pistols et consorts (vous l'aurez compris, le punk n'est pas ma tasse de thé) ou encore reprochant à l'équipe rédactionnelle d'occulter certains courants musicaux (prog rock en général sans décliner les tendances précises). Il m'arrive aussi parfois de me dire : *"Le prochain numéro, je vais le feuilleter au kiosque et si je n'y trouve pas mon compte, je garde mes 6,40 euros."* Eh oui, il m'arrive de penser ça mais, comme tous les mois, j'attends avec impatience le 15 ou 20 pour découvrir ce nouveau numéro à paraître et je reviens avec bien sûr. Et cela fait plus de 40 ans que ça dure. Des Rock&Folk, j'en ai une pleine armoire, qui sont là triés par année, aux côtés de ma collection de Best et Extra. Et puis comme je n'avais pas les premiers numéros, j'en ai cherché et acheté sur des brocantes, des foires aux disques et BD afin de parfaire mes archives musicales. Donc voilà, je ne suis plus un jeune lecteur (vous l'avez déjà compris), mais toujours un fou de musique rock au sens large du terme. Alors aujourd'hui, en ce 50e anniversaire de votre (notre) magazine, je voulais vous féliciter pour ce fabuleux numéro 592 ! Car oui, vous avez mis le paquet (196 pages) sans fautes de goût, avec une partie hommage aux fondateurs du magazine (le témoignage sur Philippe Koechlin est à la fois passionnant et poignant), le numéro zéro décortiqué page par page (je me suis surpris à prendre une loupe pour visionner les différentes pages publiées), les mémoires de Philippe Garnier, l'article très condensé mais indispensable de Thomas E Florin, l'hommage aux photographes évidemment, etc. Bref, j'oserais dire que vous n'avez rien oublié, même pas de nous parler du fabuleux Desert Trip (merci Philippe). J'ai dévoré ce numéro comme il y avait bien longtemps que je ne l'avais pas fait. J'ai tout lu, même la chronique du Pingouin Cannibale (je vous pardonne ces deux pages inutiles), j'ai lu également l'article de Nicolas Ungemuth, qui pourtant m'agace au plus haut point habituellement avec sa mauvaise foi (naturelle chez lui), mais qui nous gratifie de quatre pages sur la profession qui est la sienne, nous relatant des anecdotes intéressantes. Voilà, j'arrête là, bravo à vous, à toute l'équipe et bon anniversaire encore.

GILLES GUEUDET *(courriel)*

Inflation

Chers amis, deux réflexions à la lecture du numéro spécial 50 ans.
1) Message de John Lennon : *"Ceux qui se souviennent du premier numéro de Rock&Folk qu'ils ont acheté n'ont pas vraiment vécu les années soixante."*
2) 8,90 € le numéro anniversaire et dans les premières pages, le numéro 1 à 2,50 FF soit 23 fois moins cher ! P'tain je me suis dit, ils y vont fort les sexagénaires. Et puis je me suis rendu compte que je pouvais l'acheter sans problème alors qu'à l'époque, fallait les trouver, les 2,50 FF ! Ça doit être que je suis dans les 50, moi aussi. Bon anniversaire !

LOUIS FARGE *(courriel)*

La force de l'âge

Waouh ! Moi qui croyais qu'il existait depuis toujours, Rock&Folk n'a que 50 ans ! J'en ai 9 de plus ! Je savais bien que c'était un magazine de jeunes !

SAM – 11100 Narbonne *(courriel)*

En marche

Exit les ténors de la pop et du rock ! A la primaire du rock, je soutiens les Lemon Twigs. La nouvelle pop est en marche.

PATRICK MOALIC *(courriel)*

Syd & Nancy

Salut ! Oh putain ! La grosse boulette vue dans Libé Week End du 12 et 13 novembre à propos de la mort de Leonard Cohen. Je cite : *"Refuge de la sous-culture, le Chelsea Hotel qui a fermé en 2011 a vu passer Patti Smith et Robert Mapplethorpe sans un rond ou encore Syd Barrett, qui a ensuite poignardé Nancy Spungen."* C'est cela ! Réécrivons l'histoire Mark Chapman a tué Marvin Gaye et son père a exécuté Sam Cooke. T Rex est mort d'une OD, Bon Scott d'une noyade, Screamin' Jay d'un crash d'avion, Brian Jones d'un accident de voiture. Amy Winehouse d'une occlusion intestinale. Cherchez l'erreur. Salutations rock'n'roll.

MORRIN RADD – 75014 Paris

Score

Bravo ! Réussir à caser : Cher, Maître Gims et Mylène Farmer dans la critique de l'album du mois pour les 50 ans d'un magazine rock ! Chapeau bas !

KEEP ROCKING *(courriel)*

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr. Chaque publié reçoit un CD…

NOT IN THIS LIFETIME TOUR

VENDREDI 7 JUILLET 2017
STADE DE FRANCE

LOCATIONS / LIVENATION.FR / TICKETMASTER.FR / POINTS DE VENTE HABITUELS

GUNSNROSES.COM

#GNFNR

LIVE NATION

AMERICAN EXPRESS

2

RTL2
LE SON POP-ROCK

Bilan

A l'heure du bilan de fin d'année, une date reste inscrite : le lundi 11 janvier. Ce matin-là, j'entends l'animateur d'une radio pour jeunes peaufiner sa vanne à l'usage des chaînes d'infos en continu : en cause, leurs nécrologies que ce dernier les soupçonne de pré-rédiger à l'avance, suite à l'ordonnancement retentissant qu'elles dispensent ce jour (avec une vitesse de réaction, il est vrai, redoutable), à *"David Bowie, bah oui, vous savez un icône* (sic) *des années 70 et 90"*. Quoi ? Qu'avait-il dit là ? Terreur absolue. Je me tourne vers ma compagne qui est là, en feignant de ne pas avoir compris : *"Qu'est-ce que c'est que ça ?"* lui dis-je bredouillant. Puis tout de suite nous nous ruons tous les deux *"à la source"*, sur ces chaînes d'infos justement, où, cinglantes, les images du clip "Life On Mars ?" de Mick Rock passent en boucle : Bowie est mort, la nouvelle est effectivement tombée. On ne le mesure peut-être pas bien encore mais, à maints égards, le début de l'année maudite du rock vient d'être acté. Quand à "Blackstar", l'album d'adieux c'est un chef-d'œuvre à plus d'un titre, à plus d'une vie. Pour son dernier coup d'éclat, Bowie s'empare du tabou ultime : la mort. Et tout ceci est incroyablement noble et digne. Pour sûr, la sienne, de mort, il ne l'a pas ratée.

E.

La cata

Une catastrophe n'arrivant jamais seule et Donald Trump ayant été habitué du Studio 54, va-t-on assister à un revival disco ?

ZOCKOR *(courriel)*

Lou vert

D'après ce qu'en dit Laurie Anderson, à la fin de sa vie, Lou Reed s'était ouvert à Dame Nature, communiant avec les arbres et tout ça. Eh, bien, je vais vous dire, c'est vraiment très dommage que Lou n'ait pas eu le temps de concocter un ultime album à ce moment-là, je trouve. Parce que j'aurais bien aimé savoir à quoi ça peut rassembler, moi, des textes écolo-vachards. Dommage, vraiment.

BEN KENNEDY *(courriel)*

Old man

Bill Wyman a fêté ses 80 ans ! Vous nous avez jamais vendu la mèche ! En fait lorsque les autres avaient 20 ans lui en avait déjà 30 !

STEVE LIPIARSKI *(courriel)*

Cassé

Qui, de l'élection de Bob Dylan à la présidence des USA ou de l'attribution du prix Nobel de littérature par Donald Trump, a eu raison de Leonard Cohen ?

E.T. DECONING PEOPLE – 84310 Morières-Lès-Avignon *(courriel)*

Génial

Qu'est-ce que nous dit le "Do Hollywood" des Lemon Twigs ? Que le passé, quoi que cela puisse vouloir dire, n'a pas le monopole des éclairs de génie. Rafraîchissant.

FOR LIZ'S EYES ONLY

Vierzon 60's

Etre ado à Vierzon début des années 60 c'était Salut Les Copains à la radio, Salut Les Copains la revue et Age Tendre Et Tête De Bois à la télé. Les yé-yés, quoi. Puis les Beatles sont arrivés, les parents détestaient, on adorait. Premier 33 tours, un cadeau de Noël, "Les Beatles Dans Leurs 14 Plus Grands Succès". L'argent de poche passait en EP 4-titres, une spécialité française, mon premier : "Help !" avec leurs quatre tronches et leurs cheveux longs, très longs pour George et Ringo, on ne voyait même plus leurs oreilles ! Alors, logiquement, le premier Rock&Folk acheté fut le numéro 15 de février 1968 avec Ringo en couverture, "Referendum Les Beatles vainqueurs". Premier abonnement avec déjà un disque en cadeau, "Cheap Thrills" de Janis, la classe. Quelle fierté de faire écouter aux copains des disques qu'ils ne connaissaient pas, les disques hors étoile de Rock&Folk ! Epoque bénie dans mon souvenir où chaque mois un nouveau groupe débarquait avec un nouveau son, une nouvelle musique jamais entendue auparavant. Je ne sais pas ce que l'on peut éprouver en 2016 en entendant pour la première fois les Doors, King Crimson, Chicago, Deep Purple, Jimi Hendrix, Soft Machine... mais pour nous de 1967 ("Sgt Pepper") à 1969, les chocs musicaux s'enchaînaient. Putain, Rock&Folk m'a même fait acheter "In A Silent Way" de Miles Davis ! Aucun regret, je l'écoute encore avec plaisir. Particularité de Vierzon, et d'autres petites villes de province je suppose, nous devions commander tous ces disques chez le seul disquaire de la ville. Il y avait donc un paramètre en plus : l'attente, pas question d'écouter en streaming un disque le jour de sa sortie, non il fallait attendre et cette attente faisait partie du truc. Puis les pochettes ! Ah les pochettes de 33 tours ! Je me souviens avec émotion de la découverte de celle de "Bark" de Jefferson Airplane. Une pochette ça se dépliait, ça se lisait, ça s'admirait, quelques fois les paroles étaient imprimées, bref on les connaissait presque par cœur. Rock&Folk c'était aussi les dessinateurs de BD venant de Pilote, "Bricoles" de Paringaux, "La Guitare à Dadi" avec ses tablatures que l'on s'échinait, en vain, à reproduire, heureusement elles se trouvaient souvent au dos du poster central que l'on punaisait au mur, ce qui nous permettait de les *oublier*. Seul gros bémol, dans les années 80, Rock&Folk est devenu, un temps, un journal *people* avec une concurrence féroce, dont celle de la seule revue vraiment rock à nos yeux, Best.

Oui, j'avoue, je vous ai abandonné quelque temps. Maintenant être Rock&Folk en 2016 à 65 ans, c'est quoi ? Acheter les disques qui nous faisaient rêver dans les colonnes de notre revue préférée mais que notre argent de poche ne nous permettait pas d'acquérir à l'époque (dernier acheté : les VIP's) mais aussi rester à l'écoute de la musique actuelle, derniers coups de cœur : Jacob Collier, les Struts, John Grant, Bosco Delrey, Tame Impala, MGMT, Vaccines... et les *productions* Danger Mouse, en particulier Broken Bells. C'est aussi être bénévole dans des associations très liées à la musique et toujours aller écouter les artistes en live malgré un acouphène chiant dans l'oreille gauche (faites gaffe les jeunots, protégez-vous). Malheureusement j'ai bien peur de ne pas pouvoir lire le numéro qui fêtera vos 100 ans d'existence, désolé.

PATRICK *(courriel)*

Un an après

Il y a de nombreux matins où on se lève et avant même d'ouvrir les volets, on pense déjà à ce qu'on va écouter dans la journée. On pense à la chaleur du crépitement d'un vinyle sur le tourne-disque en ce début d'hiver, avant même de sortir du lit. Et puis il y a des matins d'hiver qui laissent un silence. Des matins d'hiver où on ne peut plus penser à rien et une seule chanson tourne en boucle, pas sur le tourne-disque, mais dans la tête : une chanson qui dit : *"Hate & war, the only things we got today, and if I close my eyes it will not go away."* Il est des soirs et des matins de novembre amers qui (r)éveillent une envie punk de se battre pour pouvoir continuer d'écouter du rock'n'roll fort, très fort, plus fort. Il est des soirs et des matins de novembre éprouvants où écouter de la musique prend un tout autre sens. Il est des matins d'hiver qui donnent une toute autre résonance à ces mélodies qu'on aime tant. Des matins d'hiver, comme maintenant, qui appellent à chanter : haut et fort avec Mick Jones : *"I'm gonna stay in the city even when the house falls down"*, même un an après. Et puis réécouter, comme on peut, les Eagles Of Death Metal comme avant l'hiver 2015, pour eux surtout, et puis aussi pour reprendre son droit, son droit au rock'n'roll quotidien ou nocturne : son droit à l'oxygène, son droit à la jeunesse et à la vie.

JULIE *(courriel)*

Portes du Soleil Ski & Bike

PRÉSENTENT

SAVE THE DATE

7E ÉDITION

ROCK THE PISTES FESTIVAL

19 AU 25 MARS 2017

MATMATAH	LE 19 MARS À MORGINS
CHINESE MAN	LE 20 MARS À CHÂTEL
RAG'N' BONE MAN	LE 23 MARS À AVORIAZ
CARAVAN PALACE	LE 24 MARS À LES GETS-MORZINE
JULIAN PERRETTA	LE 25 MARS À CHAMPÉRY-LES CROSETS

MORZINE, VILLAGE D'ACCUEIL 2017

pamplemousse.com - Crédit photos : Les Portes du Soleil - JF Vuarand, Matthieu Vinit, Fotolia.

WWW.ROCKTHEPISTES.COM

Partenaires majeurs

RTL2 LE SON POP-ROCK

Partenaires officiels

estimprim · JeanLain · ROSSIGNOL · SOLAR · AIR-GLACIERS · Mont Blanc Hélicoptères · BLUGEON · sikkens Peintures du groupe AkzoNobel

Partenaires institutionnels

haute savoie le Département · Les stations du SKI · Valais · Loterie Romande www.entraide.ch · sacem

Partenaires médias

digitick.com · rock&folk

Kronenbourg SAS

ABONDANCE, AVORIAZ, CHÂTEL, LA CHAPELLE D'ABONDANCE, LES GETS, MONTRIOND, MORZINE-AVORIAZ, ST JEAN D'AULPS

CHAMPÉRY, MORGINS, TORGON, VAL-D'ILLIEZ-LES CROSETS-CHAMPOUSSIN

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

Photo Julien Bourgeois-DR

BEAUREGARD
Le festival normand a dévoilé quelques noms pour sa prochaine édition (7 au 9 juillet) : Placebo et Phoenix.

CARL BARÂT
En marge de ses engagements avec les Libertines, le guitariste réactive son autre groupe, les Jackals, pour un nouvel album en 2017.

CHEVEU
Le trio garage du label Born Bad donnera le 25 février une création musicale inédite au théâtre des Amandiers (Nanterre). Intitulé *La Grande Montée*, il s'agira d'un spectacle consacré au défunt cycliste Marco Pantani.

CONVENTION INTERNATIONALE DES DISQUES DE COLLECTION
La prochaine CIDISC aura lieu les 28 et 29 janvier prochains, à l'espace Champerret (Paris) comme d'ordinaire.

ELBOW
"Little Fictions" le nouvel album des Mancuniens sera disponible le 3 février.

FIONA APPLE
La chanteuse publie sa chanson de Noël, une relecture du standard de Nat King Cole, "The Christmas Song" aux paroles réactualisées : *"Merry Christmas Donald Trump, fuck you"*.

GASPARD ROYANT
Au taquet pour les fêtes avec leur EP de Noël, le chanteur et son groupe se produiront également au Trabendo (Paris) le 3 février prochain.

GREG LAKE
Le bassiste virtuose et chanteur, membre fondateur de King Crimson puis d'Emerson, Lake & Palmer, a succombé à 69 ans d'un cancer le 7 décembre dernier.

GUNS N'ROSES
Slash et Axl Rose joueront, si tout se passe bien, le 7 juillet au Stade de France (Saint Denis).

THE JESUS AND MARY CHAIN
Le 24 mars sortira "Damage And Joy", nouvel album studio des Ecossais, le premier depuis l'excellent "Munki"en 1998. Une chanson, la très pop "Amputation", est déjà écoutable en ligne.

THE LAST SHADOW PUPPETS
Miles Kane et Alex Turner se fendent d'un EP six-titres "The Dream Synopsis EP". Quatre reprises sont au programme, notamment "Les Cactus" de Dutronc et une obscurité post-punk, la superbe "This Is Your Life" de Glaxo Babies.

LIAM GALLAGHER
Le nouvel artiste solo de la maison Warner a commencé à annoncer des concerts : le premier aura lieu mi-juin à un festival norvégien.

Photo Ed Miles-DR

THE LIBERTINES
Inarrêtable depuis sa réunion, le quartette souhaite sortir un quatrième album en 2017.

MANU CHAO
Disparu des radars ces derniers temps, le chanteur de Mano Negra sera à l'affiche des prochaines Vieilles Charrues, à Carhaix des 13 au 16 juillet prochains.

MICK JAGGER
Carnet rose : la compagne du chanteur, Melanie Hamrick, vient de donner naissance à un fils. Il s'agit, pour le patron des Stones, du huitième enfant.

MOON DUO
Le duo de Portland désormais devenu trio sort son quatrième manifeste psyché le 3 février : "Occult Architecture Vol 1" qui augure donc d'un second volet.

"Je ne me lave jamais après être allé aux toilettes. Félicitations si vous me serrez la main"

NIKKI SIXX

RIDE
Le quartette d'Oxford est en studio. Son premier album depuis plus de vingt ans devrait paraître en 2017.

RYAN ADAMS
Le chanteur de Caroline du Nord sera de retour le 17 février avec un seizième album, "Prisoner", apparemment très orienté rock de stade.

SHARON JONES
La chanteuse soul à la carrière aussi flamboyante que tardive, démarrée en 2002 sur le label Daptone, s'est éteinte, des suites d'un cancer du pancréas.

TEMPLES
"Volcano", l'ambitieux deuxième album des jeunes Anglais paraîtra le 3 mars prochain.

TY SEGALL
Le Californien commercialisera un nouvel album homonyme en début d'année prochaine. "Orange Color Queen", un très probant extrait, est déjà disponible.

VAMPIRE WEEKEND
Les New-Yorkais ont signé un nouveau contrat avec Columbia et envisagent un album pour une sortie en milieu d'année prochaine.

Condoléances

Leonard Cohen, **Sharon Jones**, **Gotlib**, **Martin Stone** (guitariste des Pink Fairies et des 101ers), **Leon Russell** (pianiste, multi-instrumentiste, musicien pour Spector, Stones, Harrison...), **Craig Gill** (batteur des Inspiral Carpets), le sculpteur **Ousmane Sow**, le photographe **David Hamilton**, le fondateur du Point **Claude Imbert**

Temples

“Sans être corporate”

DAPHNE BÜRKI & GUNTHER LOVE

Une championne du show télé, un champion du monde d’air guitar : questions pour deux champions.

RECUEILLI PAR BENOIT SABATIER - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

Du Grand Journal au Tube en passant par 26 Minutes De Célébrité : Daphné Bürki a surtout travaillé à Canal+. Elle a régulièrement changé de case, est passée de chroniqueuse à animatrice, pour surtout traiter un domaine : celui des tendances. Elle dirige aujourd’hui La Nouvelle Edition sur C8. Et vit avec Sylvain Quimène *alias* Gunther Love. Ce dernier a d’abord suivi des cours de comédie, parallèlement à ses activités de rocker au sein du groupe Keryah. En 2009, il décroche le titre de champion du monde d’air guitar et rallie les Airnadette. “La Bande Presque Originale De La Comédie Musiculte” compile leurs meilleures performances scéniques, avec des musiques de Britney Spears, Samantha Fox, Queens Of The Stone Age, Mireille Mathieu… Le groupe anime cette année une émission sur Ouï FM, Démesurément Culte. Pour ne pas faire mentir leur réputation de couple fêtard, Daphné et Gunther mixent parfois ensemble. Que passent-ils ? Voici leurs disques à eux.

Stones sous champignons

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Gunther Love : Via mon frère et un voisin, je venais de découvrir “...And Justice For All” de Metallica, alors que passait à la radio leur nouveau single, “Enter Sandman” — à l’époque, on pouvait encore tomber sur ça, même sur Fun Radio ! Alors j’ai acheté leur “Black Album”, c’était il y a 25 ans, j’avais 10 ans.

Daphné Bürki : Moi c’est le 45 tours de A-ha, “Take On Me” : j’adorais le clip, tout en dessins, et je trouvais ça dansant.

R&F : Et le chanteur était mignon…

Daphné Bürki : Ça, je ne m’en rendais pas compte. Je regardais un clip de Prince, avec des danseuses ultra suggestives, je me disais juste : *“Ouah, c’est des super gymnastes !”* Ma mère m’avait interdit d’aller à un concert de Madonna, parce que c’était trop osé, je ne réalisais pas le côté sexy ! Bref, après A-ha, ma première cassette, c’était John Lennon, une compilation avec “Imagine”. Ensuite, une cassette deux titres, Whitney Houston, “ I Will Always Love You”...

Gunther Love : J’avais chopé la cassette d’Elmer Food Beat, elle tournait en boucle dans mon Walkman, avec la BO des “Blues Brothers”.

R&F : C’est votre famille qui est à la base de votre éducation musicale ?

Gunther Love : Beaucoup de mon frère, oui. Il m’a fait grandir avec les Guns, Metallica, Mr Big, et puis Nirvana.

Daphné Bürki : C’est aussi mon frère qui m’a fait découvrir Nirvana. Et REM !

Gunther Love : Pareil. Et Queen !

Daphné Bürki : On était, via nos familles, en décalage, c’est-à-dire pas forcément à la pointe, mais on nous a fait beaucoup écouter les classiques. Les Beatles, on les avait dans la voiture en permanence, mon père adorait. Ma mère, c’était plus Julien Clerc... Quand tu réécoutes “Lili Voulait Aller Danser”, un espèce de vieux boogie-woogie, tu te rends compte que cette chanson est super cool. L’autre délire de mes parents, c’était Barbra Streisand. Moi, j’ai une culture divas et rock, alors que Sylvain c’est rock et metal. J’alterne du Mariah Carey avec du Donna Summer, et lui va mettre un énorme morceau d’AC/DC : c’est assez drôle de nous voir mixer ensemble.

R&F : Les Beatles, c’était quel album ?

Daphné Bürki : Quand tu avais le morceau “Help !”, tout le monde pouvait chanter dans la bagnole. Après, tu peux avoir un peu honte, mon père chante très fort, sans gêne...

R&F : Vous êtes Stones ou Beatles ?

Gunther Love : Stones. A part “Hey Jude” et “Helter Skelter”, je n’ai jamais été initié aux Beatles, même si je sais que c’était le groupe le plus punk des deux, les cailleras du rock anglais, alors que les Stones, c’est les fils à papa. Mais c’est eux que je préfère.

Daphné Bürki : Stones aussi. Je les ai découverts à 14-15 ans. J’étais amie avec des Argentines, et en Argentine, à cette époque, chez les jeunes, les Stones, c’est ce qu’il fallait écouter. Le premier concert de ma vie, c’est eux, à l’Hippodrome de Longchamp, en 1995. Mon père était publicitaire, on était dans les tribunes, j’avais Johnny Hallyday à côté de moi !

R&F : Un album préféré ?
Gunther Love : Dans mon iPod, j'ai la compile "Grrr !", tous les gros titres remasterisés. Hier je mixais, j'ai passé "Doom And Gloom". Comme morceau dancefloor, il y a aussi "Miss You". Mais je ne suis pas très pointu en Rolling Stones, c'est plus l'imagerie qui me plaît chez eux. Ah, si, j'adore "Paint It Black", c'était le générique de la série "L'Enfer Du Devoir", ça m'obsédait complètement !
Daphné Bürki : Maintenant, tu n'as plus le droit de le dire, à cause de son utilisation par Trump, mais "You Can't Always Get What You Want", c'est quand même un titre qui m'a beaucoup émue.
Gunther Love : Il y a ce super documentaire, "Crossfire Hurricane", on voit les Stones sous champignons, divaguer dans les bois.

Le style qui ne vieillit pas

R&F : Vous aviez des posters dans votre chambre, des idoles ?
Gunther Love : Oui, j'avais ce fameux poster avec Michael Jordan, Macaulay Culkin et Michael Jackson.
Daphné Bürki : Moi je prenais tout ce qui passait et je changeais, c'était comme un panneau des tendances. Mais ma vraie obsession, c'était Lenny Kravitz. Quand il est sorti avec Vanessa Paradis, j'ai cru pleurer, c'était tellement super, la chose la plus cool de l'univers, ce couple. Quand tu réécoutes son album pour Vanessa, tu te dis, franchement, c'est pas dégueu ! C'est le seul poster de rocker que j'ai dû accrocher.
R&F : Quels artistes collectionnez-vous ?
Daphné Bürki : Je ne collectionne pas : je n'ai pas de penchant fan.
Gunther Love : Contrairement à moi, avec Metallica, AC/DC, et je reste toujours très fan de Rage Against The Machine. Je ne chine pas les vinyles, mais j'essaie de suivre les groupes en live, quand ils passent. J'ai un super souvenir de Rage Against The Machine à Lisbonne, en 2008, avec The Hives en première partie.

"J'aurais aimé essayer, comme métier, diva, j'adore"

R&F : Daphné, vous écoutez des styles plus variés ?
Daphné Bürki : Oui, je suis plus open. J'ai travaillé dans la mode, et ça m'est resté : je suis une saisonnière de la musique. J'en écoute par saison, c'est pas que je jette quand je me lasse, mais je passe facilement d'un style à un autre. J'ai même aimé la chanson française à une époque.

Vincent Delerm, Camille, Thomas Fersen. Mais je ne sais pas si ça a très bien vieilli...
Gunther Love : Le style qui ne vieillit pas, c'est le rock, c'est comme le bon vin. Je ne suis pas sûr qu'un album de Booba, dans vingt ans, on écoute, alors que Led Zep, ça restera toujours génial.
Daphné Bürki : Moi, plus que les concerts, c'est sortir en boîte qui très vite m'a obsédé. J'allais aux *Ladies Nights* du Bus les mardis, dès mes 15 ans. Et les week-ends, Bains-Douches, toutes les boîtes.
Gunther Love : Moi j'habitais en banlieue, j'allais à des concerts dans des SMAC, je voyais des groupes comme Lofofora.
R&F : Daphné, dans le milieu du stylisme, c'est l'electro qui prédomine ?
Daphné Bürki : Pas du tout, quand je travaillais pour John Galliano, il faisait une fixette sur une chanson ou un album, on l'écoutait toute la journée, sans s'arrêter. Entre autres : Jennifer Lopez, "Jenny From The Block", ce morceau, on l'a écouté pendant un mois. C'est très intéressant, tu as l'impression que le temps s'arrête. C'est une méthode que j'ai gardée après. Ou avant : pour mes examens, c'était très efficace, d'écouter les trucs en boucle.

Divas des années 80

R&F : Quels disques ?
Daphné Bürki : La BO de "Vanilla Sky", par exemple, avec plein de trucs super. Attends, tu vas te marrer, je regarde ce qu'il y a dessus... Ah, voilà : REM, Radiohead, Paul McCartney, Peter Gabriel, Red House Painters, Bob Dylan, Jeff Buckley, The Chemical Brothers... Elle me marquera à vie, cette BO. Celle de "Romeo + Juliet", le film avec Leonardo DiCaprio, je l'ai aussi beaucoup usée. Comme l'album solo de Lauryn Hill, au moment où je passais mon bac.
R&F : Qu'est-ce qui vous guidait dans vos choix ?
Gunther Love : Sans être corporate, mon éducation musicale, elle vient de Canal+, de son programmateur musique, Stéphane Saunier. C'est là où j'ai découvert Sepultura, Deftones, toute cette scène !
Daphné Bürki : Je ne sais pas si Stéphane se rend compte de l'influence qu'il a pu avoir sur notre génération.
R&F : Quels live vous ont le plus marqués ?
Gunther Love : Nirvana, sur Canal, ils étaient habillés en Beatles. Il y a eu Jeff Buckley, avec "Hallelujah", c'était lunaire. Dope aussi, le chanteur avait montré sa teub.
Daphné Bürki : Et en plus récent, Amy Winehouse, dans L'Album De La Semaine. J'ai pris une énorme claque. Alors que l'album, je l'ai acheté, je ne suis pas totalement fan, et après avoir vu le documentaire, tu as trop de peine.
R&F : Daphné, que pensez-vous de l'album de Keryah, "L'Heure De Lettres" ?
Gunther Love : Salaud !
Daphné Bürki : Quand on s'est rencontrés avec Sylvain, il était 3 heures du matin, on était un peu éméchés, on s'est tout de suite très bien entendus. Assez vite il m'a raconté qu'avant, il avait ce groupe, Keryah, il portait des dreads et faisait du metal. J'ai rencontré tous les membres, ce sont ses amis d'enfance.

Gunther Love : On est toujours potes. C'est un super souvenir, ce groupe. On pense le remonter : Munshy se reforme et voudrait qu'on fasse leurs premières parties. On a bien tourné dix ans, on a joué avec Lofofora, Freedom For King Kong, et même No One Is Innocent. Des groupes que j'adorais, il y avait aussi Watcha, avec Bob Butcho au chant, très impressionnant. Et Mass Hysteria, j'ai beaucoup d'affection pour eux, je continue d'aller les voir en concert. J'aurai rêvé de faire ça toute ma vie, mais en France, c'est compliqué d'en vivre.
R&F : Vous êtes passé de cette scène à Airnadette... Quels morceaux aimiez-vous particulièrement mimer avec une guitare imaginaire ?
Gunther Love : J'en ai jamais eu. J'ai découvert l'air guitar en mai 2009, j'étais champion du monde trois mois plus tard ! Et ça fait 7 ans que ça dure : la blague la plus longue du monde. Je crois que mon

personnage a pris ma place : mon père m'a laissé comme message : *"Gunther, c'est papa, rappelle-moi."* Mais je m'appelle Sylvain !

Daphné Bürki : Sylvain m'a initié à beaucoup de musique. Dernièrement, le truc qu'il m'a fait aimer, c'est Gojira, quand je les ai vus au live de Canal. Il faut que je voie les images, souvent, pour ensuite aimer la musique. Les clips, ça m'obsédait. Et les divas, comme Barbra Streisand. "No More Tears (Enough Is Enough)", avec Donna Summer, il est fou ce morceau, dément.

R&F : D'autres divas ?

Daphné Bürki : J'aime leurs destins tragiques, comme celui de Whitney Houston. C'est pas bien de dire ça, elle est morte dans sa baignoire, mais c'est puissant. Ces divas des années 80, elles remplissaient des stades par le seul pouvoir de leur voix ! J'aurais aimé essayer, comme métier, diva, j'adore. J'aime les gens qui crânent. Les caprices de déglinguées. C'est génial, ceux qui font le 180 : qui à la fois chantent, dansent, font le spectacle, qui se décarcassent pour tout donner. Mais Madonna, il faudrait qu'elle range son body, maintenant.

Carrément Elvis

R&F : Vos artistes les plus stylés ?

Gunther Love : The Hives, tous leurs albums ont une esthétique, ils ont même des chapeaux haut de forme.

Daphné Bürki : Moi j'adore Scissor Sisters. Et Amanda Lear. Et Freddie Mercury, avec juste un petit lycra décolleté jusqu'au nombril, c'est parfait. Il connaissait son corps, il savait comment il bougeait, l'effet que ça allait projeter, c'est super ça.

Gunther Love : Led Zep, mon frère m'a fait écouter "Stairway To Heaven", et après, je me suis tout bouffé, et encore aujourd'hui. J'ai commencé par la scène metal, mais plus je vieillis, plus je reviens à des trucs anciens. Là, c'est carrément Elvis, j'ai tout téléchargé, je peux me faire une journée entière qu'avec ses morceaux, de toutes les périodes.

R&F : Il y a des artistes dont vous connaissez parfaitement la discographie ?

Gunther Love : Le groupe que j'ai toujours adoré, c'est AC/DC. J'ai même rencontré Angus Young ! Un jour, Antoine de Caunes m'appelle et me dit de venir dans l'après-midi à Canal, avec ma Gibson SG. J'y vais, sans savoir pourquoi. Antoine me réceptionne et me pousse dans une salle. Et je me retrouve face à face avec Brian Johnson et Angus Young ! J'ai fait signer ma guitare par Angus... Ma passion pour AC/DC, ça a été aussi nourri par la culture du skateboard, que j'ai beaucoup pratiqué.

R&F : Quels albums écoutiez-vous via cette culture ?

Gunther Love : Les Beastie Boys, laisse tomber, je suis archi-fan, comme Cypress Hill, le Wu-Tang, The Roots, House Of Pain...

R&F : Les derniers albums que vous avez aimés ?

Gunther Love : Les Black Keys... Un des mecs a produit le dernier Hanni El Khatib, ça tue.

Daphné Bürki : On a vu Breton en live, c'était génial.

Gunther Love : Kings Of Leon, le single m'a plu, J'ai acheté l'album.

Daphné Bürki : Les derniers titres que j'ai achetés, c'est "I Can't Go for That (No Can Do)" de Hall And Oates, et Alessi, "Seabird", des morceaux très agréables pour boire un verre.

R&F : L'album que vous prendriez sur une île déserte ?

Daphné Bürki : Avant, on doit faire un aveu : ce qu'on écoute surtout, chez nous, c'est Radio Classique.

Gunther Love : Je dirais "Total Life Forever" de Foals, avec le morceau "Spanish Sahara".

Daphné Bürki : Moi "Wolfgang Amadeus Phoenix", de Phoenix. En plus, c'est l'album sur lequel on s'est rencontrés ! ★

La chronique du Pingouin Cannibale 09

Chronique inutile sur un groupe inutile : Ludwig von 88 II (Le Retour)

"Faire des choses qui marquent un petit nombre de gens permet de les marquer plus profondément." C'est ce que m'a dit un jour Didier Wampas et il a bien raison. Une œuvre lisse et consensuelle plaît à tout le monde, donc à personne. Car elle s'adresse finalement à ce qu'il y a de plus banal, de plus commun en nous. Ludwig von 88, c'est pas les Rolling Stones ou Gilbert Bécaud. Ça n'est jamais rentré au Top 50 et c'est un groupe bien trop débile pour qu'on en fasse un jour une expo d'*artcontemporain* — en un mot. Et pourtant... Il y a en France quelques milliers de personnes qui vivent depuis près de 30 ans avec un implant Ludwig von 88 dans le cerveau et qui, du coup, ne vivent pas tout à fait comme les autres. J'appartiens à ceux-là et je n'aurais jamais créé Cannibal Penguin si je n'avais pas écouté Ludwig von 88 quand j'avais 14 ans. Je n'écrirais pas non plus dans ces pages. L'achat, un jour de 1986, à Colmar, du fameux album rose "Houlala" aura changé ma vie.
Cette chronique étant placée sous le signe de l'incompétence, c'est bien sûr moi que la rédaction a envoyé couvrir le concert de retour de Ludwig von 88, le 26 novembre dernier à Paris, au Trianon. Ne comptez pas sur moi pour faire preuve d'une quelconque érudition sur l'histoire du punk alternatif des années 80, les détails de la setlist, le matériel utilisé, le nom de la sœur de l'ingé-son... Je me contenterai de partager une émotion.
Il est 20 h et il fait froid. Je marche sur les trottoirs de Pigalle et je pense à ce qui a fait que je me retrouve là. C'est manifestement un malentendu. Ou pas. Je repense à Etienne Labarde et Guillaume Limberger, mes deux potes de lycée avec qui j'écoutais les Ludwig, en rigolant. Je les ai perdus de vue l'un et l'autre depuis plus de vingt ans.

Ce matin j'ai envoyé un mail à Etienne pour lui dire : *"Eh ! Devine quoi... Ludwig."* Je pense à cette étude de l'Université de Leeds ("Self-Centered Memories : The Reminiscence Bump And The Self" de Clare J. Rathbone, Chris JA Moulin et Martin A Conway — University of Leeds, Leeds, England) qui démontre que nous sommes démesurément attachés aux musiques de notre adolescence, notamment en raison des transformations de notre cerveau durant cette période-là. Je pense au chemin que parcourt une musique dans notre tête, dans notre vie, si elle nous plaît suffisamment. Avec quelles conséquences ? Quelle vie a-t-on si l'on aime à 14 ans Didier Barbelivien plutôt que les Bérurier Noir ? Se retrouve-t-on, trente ans plus tard, à chroniquer le concert de Didier Barbelivien ? J'ai un peu peur aussi. Je crains le rendez-vous raté, le revival déprimant qui me balancera en pleine figure cette évidence : mon adolescence est finie et toutes les fleurs sont fanées.

Je suis en retard et j'ai bêtement raté la première partie de La Twal. J'arrive en pleine pause clope. Les rockers à T-shirts noirs sont sur le pavé. Presque tout le monde est déguisé (en punk alternatif). Je vais prendre à la caisse mon billet d'entrée et le malentendu commence. Je ne suis pas sur la liste. J'explique... que je suis

Vraiment n'importe quoi

le spécialiste mondial du fuck metal pingouin, que je suis totalement incompétent, que je ne sais pas du tout ce que je vais écrire sur ce concert… Et donc je rentre.
A concert débile, journaliste débile. C'est logique. Fin du malentendu.

A 20 h 30, le concert explose et c'est la folie immédiatement. Les buvettes se vident et en moins de deux minutes, tout le monde est dedans. Au troisième titre, sur les rythmiques ska de "Mon Cœur S'Envole Comme Un Faucon", le sol du Trianon fait littéralement trampoline et certains se demandent s'il va tenir le coup. Au milieu de la fosse, c'est pogo festif à couper le souffle. On y va pour une chanson, puis on va récupérer deux minutes, puis on y retourne. Une trentenaire qui ressemble à une experte comptable, mais avec des piercings, perd ses lunettes qu'elle cherche à quatre pattes. Magie du pogo : les rangers et les Dr Martens s'écartent miraculeusement pour lui laisser la place.

Première salve de confettis multicolores. Premiers spectateurs sur scène pour slammer dans la foule et renverser leur bière sur les baffles de retour. Karim, le chanteur, n'a plus de setlist lisible et glisse sur les confettis. Pas grave, chacun, y compris n'importe qui ou leur copine Cathy, passe le balai pour tenter de nettoyer la scène pendant les morceaux. Salve de serpentins ! Mes craintes sont levées. Ce soir, pas de nostalgie, pas de simulacre. Personne n'est là pour se souvenir. Tout le monde est là pour continuer. Ça hurle, ça chante et tout le monde se réjouit de la blague. Dans la bousculade, une punkette insulte et menace un type qui fait deux fois son poids. Il s'abstient gentiment de la pulvériser… Et on repart pour un tour. "Louison Bobet" ! "J'Ai Tué Mon Père" ! Ouh ! Ah ! C'est manifestement du punk mais c'est aussi du ska, du reggae, du ragga. C'est surtout vraiment n'importe quoi. Pas le temps de faire un selfie ou de prendre la pose.

Au bord de la foule, je reprends mon souffle, couvert de transpiration et je me demande pourquoi. Pourquoi ce groupe ? Pourquoi ai-je l'impression ce soir de boucler une boucle ? L'impression de leur être redevable de quelque chose ? Et je trouve la réponse immédiatement en voyant ces quatre fous furieux historiques se démener sur la scène. En 1986, Ludwig von 88 a introduit dans ma tête l'idée que dans la folie grotesque du monde il était possible de s'en sortir en faisant n'importe quoi — à condition de le faire bien. Avec eux j'ai appris que l'on pouvait chanter l'absurde pour le conjurer. J'ai appris que tout était possible, pour peu qu'on s'autorise à le faire et qu'on s'en donne les moyens. J'ai appris surtout qu'il valait mieux proclamer son propre ridicule que de vouloir se donner un air sérieux. Qu'il fallait tenter de sonner un peu vrai, même si votre solo de guitare ne sonne pas toujours juste. Pas de posture, pas de faux-semblant, pas de militantisme démonstratif façon alternatif baba. Ludwig von 88 semble bien être engagé pour quelque chose, mais il ne vous dira jamais vraiment pour quoi. Ludwig t'implante un truc dans la tête et c'est à toi ensuite de savoir ce que tu feras avec ça. Non pas une opinion, une consigne de vote dont on aura honte dans huit jours ou une dénonciation frontale de je ne sais quoi… Ludwig te file un virus néo-dada. Ensuite démerde-toi ! Fais ta vie : c'est possible.
En plein concert je reçois un message d'Etienne, hilare de me savoir là. Nous nous parlons au téléphone. Il habite maintenant Hambourg. Il me dit : *"Tu es fidèle, j'aime ça."* On se comprend. Non pas fidèle à un groupe ou à des idoles, ni même à une sensibilité politique. Mais fidèle à un état d'esprit. Et puis aussi un peu : fidèle à soi.

Voir à 44 ans les Ludwig von 88 en concert, ça sonne symboliquement pour moi comme une sorte d'étape à mi-parcours. 88 ans ce serait un bel âge pour mourir. Je ne sais pas exactement ce que je vais faire des 44 années à venir, mais je sais qu'il y aura toujours, quelque part au fond de mon crâne la boîte à rythme zinzin et l'idiotie lumineuse des Ludwig, qui m'encourageront — a minima — à être à la hauteur des enthousiasmes confus de mon adolescence.
Merci les mecs. Merci pour ça.

YANN KERNINON

PHOTO PATRICK COCKPIT/ HANS LUCAS

MARCEL GOTLIB

1934-2016

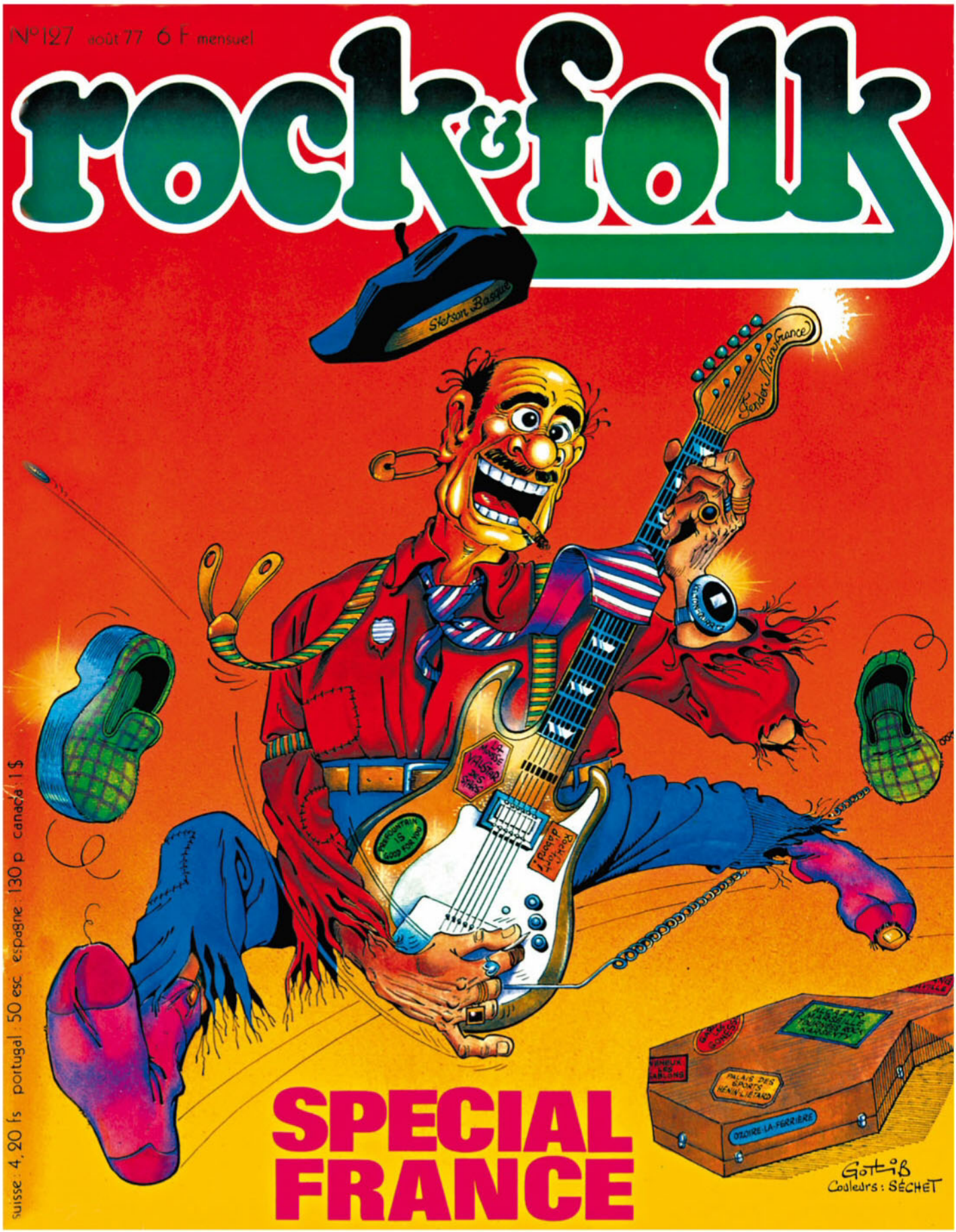
Le père de Gai-Luron, Hamster Jovial, Superdupont, Pervers Pépère et de la bande dessinée déconnante dans son ensemble est mort à 82 ans.

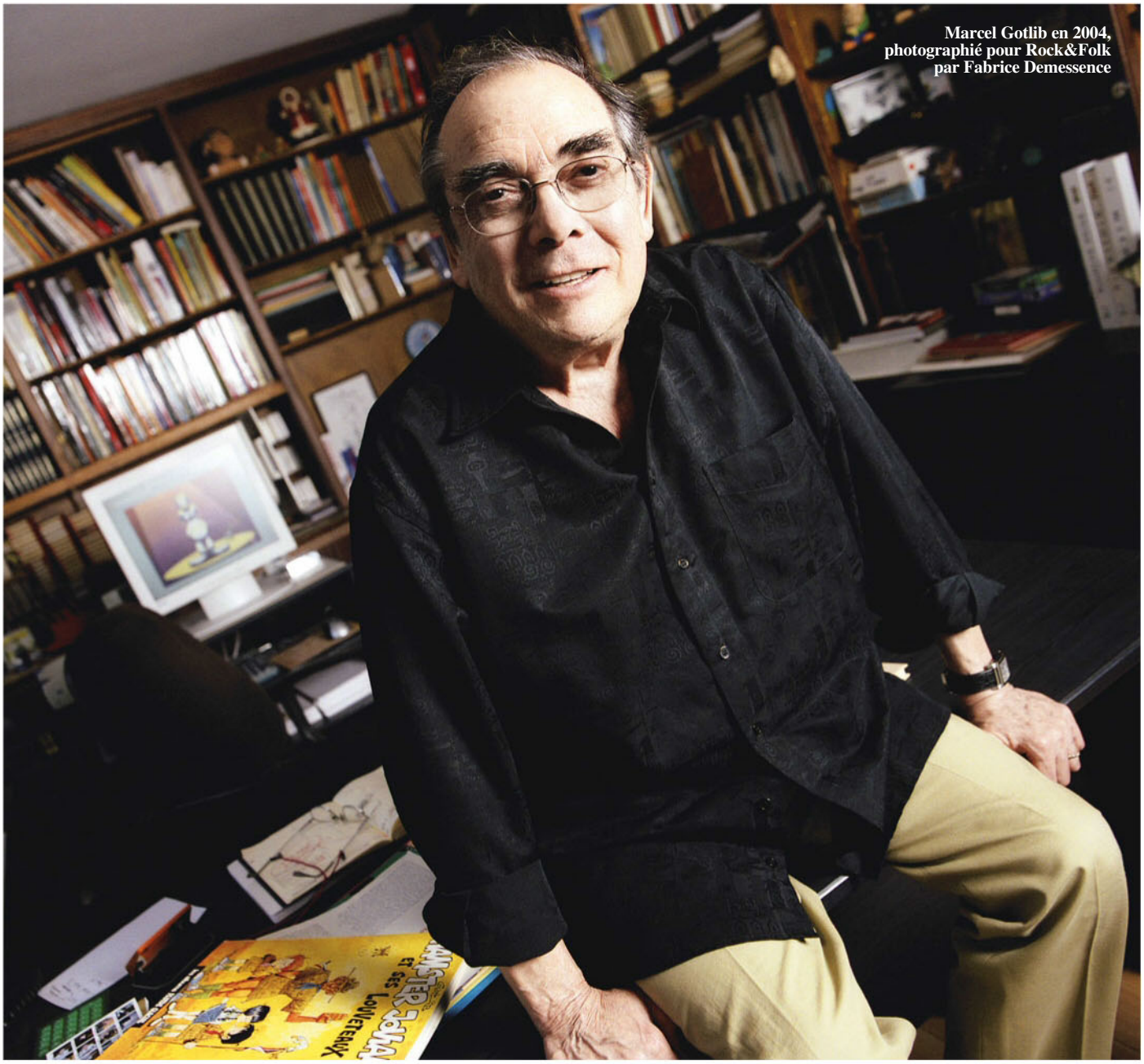
PAR GEANT VERT

A l'heure du bilan de fin d'année, 2016 est d'ores et déjà l'année de la baise pour tout ce qui concerne le rock et la bande dessinée, ces deux fidèles mamelles de l'assoiffé de sexe, de drogues et de rock'n'roll qui sommeille au sein de n'importe quel lecteur doué de raison. Déjà, le millésime 2015 n'avait pas laissé un grand souvenir aux amateurs de joie de vivre, cette année placée sous le signe de la Camarde ponctue décembre de la manière la plus cruelle en emportant Marcel Gotlib, le père spirituel, créateur et novateur de la grosse poilade qui fait péter les élastiques des zygomatiques avec ou sans poche kangourou.
De ses débuts en 1962 au sein du journal Vaillant à ses derniers mois passés à travailler sur un retour de Superdupont dessiné par François Boucq, Gotlib laisse derrière lui une œuvre multidirectionnelle s'adressant tout aussi bien à un public très jeune qu'à des lecteurs majeurs et vaccinés. Retour sur quelques points essentiels de la carrière du maître de l'humour *grinçant sans jamais être méchant* en compagnie des observations de Jean-Pierre Dionnet dans le rôle de l'éclairagiste pour mieux comprendre les choses. Moteur !

Ligne de conduite

La vie de Marcel Gotlib est une question de paradoxe. Alors que son père est arrêté par la police française, il échappe un peu plus tard à son arrestation grâce à un gendarme qui prévient sa mère à temps. Sale époque qui voit le gamin disparaître dans la clandestinité tandis que son père finit assassiné dans un camp de la mort. Jean-Pierre Dionnet : *"Il ne parlait jamais du passé. Mais quelquefois, on le voyait se replier sur lui-même, seul dans son coin, comme si tout le malheur du monde venait de s'abattre sur sa personne. Il n'a jamais dessiné ces années-là car le dessin ne fait que décaler le problème. Le dessin est une force de vie pour contrer une force de mort. Peu de gens réussissent à raconter des évènements durs directement. La plupart du temps, ils ont recours à des expédients pour raconter les choses sans vraiment les citer."*
Après trois années passées à faire ses armes avec des BD destinées à la future jeunesse militante, Gotlib est embauché par René Goscinny au sein du journal Pilote qui est alors la Rolls idéale pour tous les dessinateurs ambitieux. Grand dénicheur de talents devant l'Eternel, Goscinny place le jeune dessinateur aux commandes picturales des *Dingodossiers* qu'il vient d'imaginer sous le prétexte d'un amour partagé pour le magazine Mad. Alors que tout le monde s'extasie sur le talent du petit nouveau, ce dernier semble bien être le seul à ne pas se trouver exceptionnel. Parallèlement à Pilote, il continue Vaillant où il crée Gai-Luron, un hommage au Droopy de Tex Avery, qui perdurera jusqu'à Pif-Gadget. Jean-Pierre Dionnet : *"Goscinny voulait vraiment un truc à la Mad avec une foule de détails qu'il voulait voir figurer. Gotlib, ça le rendait dingue. Il ne voyait pas l'utilité de dessiner un village breton avec dix maisons et un phare à chaque fois. Dès qu'il a pu être seul pour dessiner ce qu'il voulait, il n'y a plus eu que l'arbre et la pomme qui tombe sur le chien. Ça ne l'amusait pas de dessiner tous ces détails. Il était très critique quant à son talent graphique. Dès qu'on lui faisait un compliment comme quoi le dessin était beau, il regardait la personne d'un air narquois en attendant une chute qui n'arrivait pas car il pensait à tort qu'on se moquait gentiment de lui. En fait, le dessin qu'il venait de faire était juste super beau. Point !... On a travaillé l'un à côté de l'autre à Pilote. Je suis arrivé vers 1971. Il y avait les fameuses réunions du lundi, celles où il fallait faire les actualités de la semaine avec remise du scénario le vendredi. Gotlib était déjà très indépendant, il avait la Rubrique-à-Brac, mais il venait quand même pour se marrer, voir les copains, prendre l'air du temps. Je le voyais surtout dans l'immense appartement de Druillet chaque fois que ce dernier faisait une fête, c'est-à-dire une ou deux fois par mois. Il était plutôt drôle et cette disposition semblait bien être sa ligne de conduite dans son travail. Ainsi, dès qu'une conversation un peu sérieuse commençait à s'installer chez Druillet ou au café qui se trouvait au coin de Pilote, il disait :* 'Ouais, j'ai un truc à dire !' *Alors on se tournait tous vers lui, et il concluait :* 'Ce que je veux dire, c'est que là, vous vous prenez trop le chou, on est là pour rigoler.'..."


N°127 août 77 6 F mensuel
rock&folk
Stetson Basque
Fender Stratocaster
SPECIAL FRANCE
suisse : 4,20 frs portugal 50 esc. espagne 130 p canada 1 $
GOTLIB
Couleurs : SÉCHET



Marcel Gotlib en 2004, photographié pour Rock&Folk par Fabrice Demessence

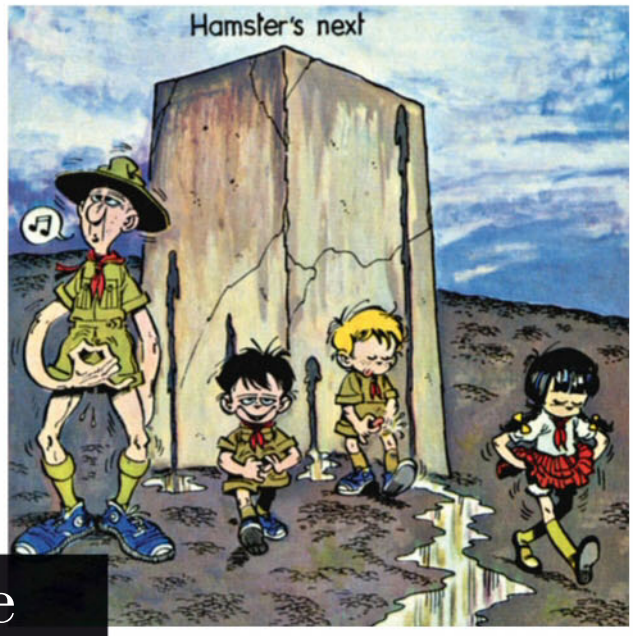
Alors que la majorité des dessinateurs se seraient bien contentés de la place de Gotlib au sein du journal Pilote, ce dernier claque la porte car son besoin d'indépendance le pousse à créer son propre journal en compagnie de Claire Bretécher et de Mandryka au printemps 1972. Les raisons de la brouille sont discutables mais ce besoin de dessiner des organes génitaux masculins est également le point de départ du renouveau de la BD telle qu'on la connaît de nos jours. Sans l'Echo Des Savanes, point de Fluide Glacial et la déferlante de nouveaux auteurs dans les années suivantes. A partir de cette envie d'indépendance, Gotlib déclenche sans le vouloir une révolution qui va libérer les velléités artistiques et sexuelles de la jeunesse d'une manière beaucoup plus efficace que l'aura été Mai 68.

Jean-Pierre Dionnet : *"Son engueulade avec Goscinny vient du fait qu'il voulait dessiner des zizis. Les zizis, il les a faits pendant les quatre ou cinq premiers numéros de l'Echo et puis après, il a arrêté. Au bout d'un moment, dessiner des zizis, pff... Ce n'est pas très drôle, passons à autre chose. Il s'est mis à vraiment s'intéresser au fonctionnement du journal au point de mettre le dessin un peu entre parenthèses. Au bout d'un moment, il s'est aperçu que sa petite équipe ne suffisait plus pour remplir la revue. C'est là que je le rejoins avec la tête débordante d'idées et les contacts de tout un tas de nouveaux dessinateurs. Mais je me suis aussi aperçu que Gotlib se détachait de plus en plus de l'histoire. C'est là qu'il a lancé Fluide Glacial grâce à son associé Jacques Diament, un vieux de sciences-po, qui vient précisément aujourd'hui de sortir un bouquin à l'Harmattan* (le 5 janvier 2016 — NdA) *où il écrit que Gotlib et lui ont survécu à tout le monde..."*

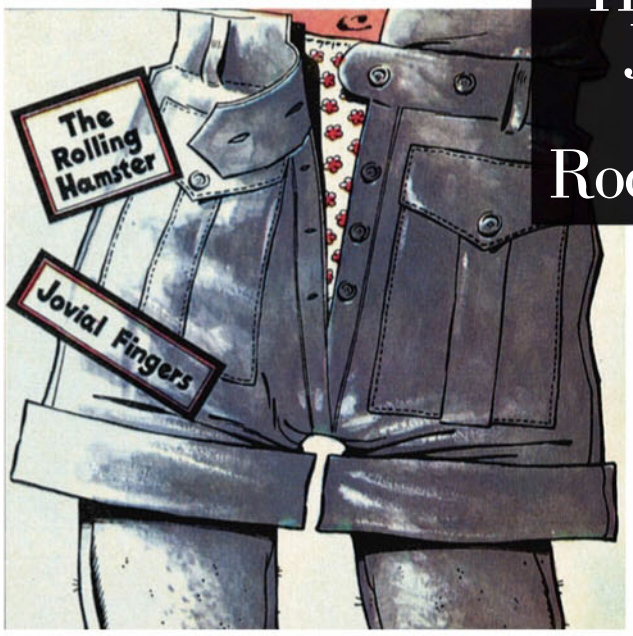
Jamais méchant

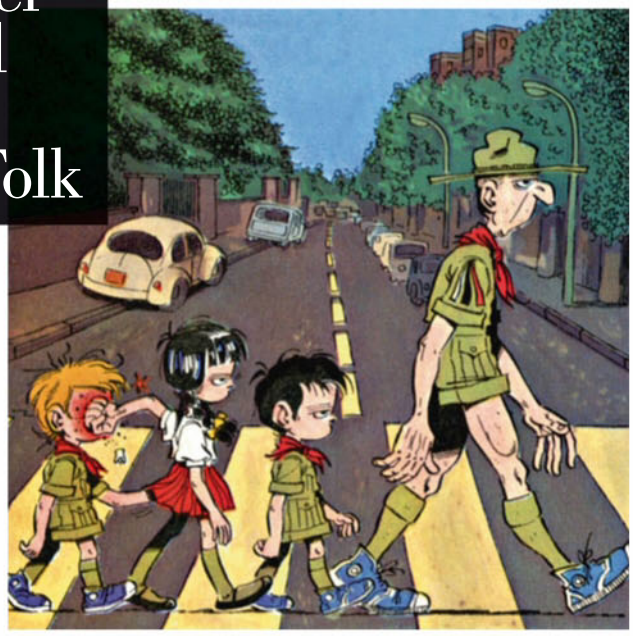
Alors que le futur grand timonier de la BD nationale n'a pas encore rompu avec son père spirituel, Gotlib se laisse séduire par les sirènes de Rock&Folk qui lui confie la lourde mission de faire rigoler le lecteur qui commence à s'inquiéter des dérives des rock stars qui ne peuvent plus s'exprimer qu'à l'aide de symphonies, murs d'amplis et autres. De 1971 à 1974, il crée, à la demande de Philippe Koechlin, le personnage du chef scout Hamster Jovial, bonne âme qui cherche à convaincre ses louveteaux que la pop music est bonne pour la santé. Au cours de cette collaboration entre amoureux de la musique, le lecteur se souviendra longtemps des six pages de la BD *"Le Grand Magic Circus Et Ses Animaux Tristes"* réalisées en compagnie de Jérôme Savary dans le R&F 83 de décembre 1973 avec Keith Moon en couverture.

Jean-Pierre Dionnet : *"Quand il est entré à Rock&Folk, ça l'a fait vraiment marrer car il adorait la musique. Il dessinait déjà des pochettes pour Marcel Dadi quand Philippe Koechlin lui a demandé de venir. On peut dire que cette collaboration lui a facilité la vie et lui a permis de bien s'éclater chaque fois qu'il quittait sa planche à dessins. Les dessinateurs*



Il crée Hamster Jovial pour Rock&Folk





ne voient pas grand monde quand ils travaillent et, souvent, sont trop fatigués après le boulot pour sortir s'éclater. Avec Rock&Folk, il n'avait même pas à s'inquiéter du programme, Koechlin se chargeait de l'approvisionner en billets de concerts. Il aimait cette déferlante de nouveautés musicales qui lui donnait accès à encore et toujours plus de musique. Il adorait les Beatles. Quand il les dessinait, même s'il se moquait un peu d'eux, il y avait toujours énormément de tendresse dans le trait. Il se contentait de grossir leurs défauts à la manière de Mad mais il n'était jamais méchant... Pour le situer dans le journal, il avait beau être un élément extérieur, quand il venait il faisait partie des meubles comme tout le monde. Après son départ, c'est Serge Clerc qui le remplacera.

Il avait son propre journal, mais travailler pour Rock&Folk lui apportait une satisfaction différente. Là, son travail était apprécié et commenté. Il était considéré comme un dessinateur et non pas comme le patron qui n'attend pas d'avis sur ce qu'il apporte à son propre journal. A Pilote, il y avait Goscinny qui se marrait quand il voyait ses dessins. Une fois devenu son propre patron, il n'allait pas rire tout seul de ses propres dessins, même si Mandryka et Bretécher étaient présents. Pour lui, c'était de l'acquis."

Génie franchouillard

Après des années loin du dessin, Gotlib reprend du poil de la bête en compagnie de François Boucq. Alors qu'il se prépare à sauver la France de la dépression nerveuse grâce à Superdupont, la Faucheuse ramène sa fraise... Jean-Pierre Dionnet : *"A quatre-vingts ans, il a décidé de revenir à travers le personnage de Superdupont qui est tout à fait le genre de héros dont les gens ont besoin en ce moment. Un mec nécessaire pour empêcher le président de faire des conneries. Au départ, quand il imagine le personnage, il est drôle. Là, avec le trait plus réaliste de Boucq, Superdupont devenait drôle et dramatique à la fois... Pour le musée du judaïsme, il était hyper fier car il se retrouvait à côté de Kurtzman et Eisner dans les expos. Des mecs qui étaient des génies absolus et lui, le génie franchouillard. Quand il débarque avec ses* Dingodossiers, *il est ce qu'a été Dubout à une époque, c'est-à-dire une sorte de générosité dans le dessin, une quantité de détails, et puis, progressivement, tout comme le fait Dubout sur la fin quand il fait Edgar Poe, il épure son dessin avant de s'arrêter complètement. Je crois qu'il attendait beaucoup de cette suite de Superdupont. J'espère qu'il a laissé des trucs, des éléments de travail... Boucq étant une éponge, j'espère bien qu'il a de quoi faire au moins une paire d'albums dans l'esprit Gotlib. La disparition de Gotlib, c'est une génération qui s'efface."* ★

Gotlib Mes Disques à Moi in R&F 449
BD *"Hamster Jovial Et Ses Louveteaux"*
+ *"La Rubrique-à-Brac"* + *"Les Dingodossiers"* avec Goscinny +
***"Pop et Rock et Colégram"* avec Solé et Dister (Fluide Glacial)**

CHOIX DE REDACTION

YASMINE AOUDI
Album : Twin Peaks "Down In Heaven"
Chanson : "Black Flowers" (Kevin Morby)
Concert : Massive Attack (28 août, Domaine National de Saint-Cloud)
Série : "The Night Of" de Steven Zaillian et Richard Price
Livre : "Vernon Subutex 2" de Virginie Despentes

CHRISTOPHE BASTERRA
Album : Chevalrex "Futurisme"
Chanson : "Like Only Lovers Can" (Tindersticks)
Concert : The Apartments (20 avril, Tremplin, Paris)
Film : "Zootopie" de Byron Howard et Rich Moore
Livre : "Substance : Inside New Order" de Peter Hook

BERTRAND BOUARD
Album : All Them Witches "Dying Surfer Meets His Maker"
Chanson : "Narcissus Soaking Wet" (Chris Robinson Brotherhood)
Concert : Neil Young (23 juin, AccorHotels Arena, Paris)
Film : "Comancheria" de David Mackenzie
Livre : "A La Place Du Cœur" de Arnaud Cathrine

OLIVIER CACHIN
Album : Nick Cave "Skeleton Tree"
Chanson : "Da" (PNL)
Concert : Pet Shop Boys (20 juillet, Royal Opera House, Londres)
Film : "Le Monde De Dory" de Andrew Stanton
Livre : "Porcelain" de Moby

CHRISTIAN CASONI
Album : Mountain Men "Black Market Flowers"
Chanson : "Need To Speed" (Rivherside)
Concert : The Kids (22 octobre, Huy, Belgique)
Manga : "Hunter x Hunter" de Yoshihiro Togashi
Livre : "Histoire De La Guerre" de John Keagan

ISABELLE CHELLEY
Album : David Bowie "Blackstar"
Chanson : "Catherine The Great" (Divine Comedy)
Concert : Air (4 juin, festival This Is Not A Love Song)
Série : "Black Mirror" de Charlie Brooker
Livre : "Hunger Makes Me A Modern Girl" de Carrie Brownstein

STAN CUESTA
Album : Pascal Bouaziz "Haikus"
Chanson : "Cathédrale" (Alister)
Concert : Bruit Noir & Michel Cloup (16 février, Petit Bain, Paris)
Film : "Belgica" de Félix van Groeningen
Livre : "Flower Child" de Daniel Downing

PhotoAlto/ Tannenbaum/ Getty Images

ERIC DECAUX
Album : Radiohead "A Moon Shaped Pool"
Chanson : "Spirits (Sondr Remix" (The Strumbellas)
Concert : David Gilmour (16 juillet, Château de Chantilly)
Film : "The Revenant" de Alejandro González Iñárritu
Livre : "Born To Run" de Bruce Springsteen

ERIC DELSART
Album : King Gizzard & The Wizard Lizard
"Nonagon Infinity"
Chanson : "I Wanna Take Her Home" (The Above)
Concert : The Coral (6 avril, Trianon, Paris)
Film : "Oasis : Supersonic" de Mat Whitecross
Livre : "Old Records Never Die" de Eric Spitznagel

JC DESGROUX
Album : Rival Sons "Hollow Bones"
Chanson : "Atlas, Rise !" (Metallica)
Concert : Guns N'Roses (19 avril, Mexico, Mexique)
Film : "Midnight Special" de Jeff Nichols
Livre : "Metallica Back To The Front" de Matt Taylor

PATRICK EUDELINE
Album : Jack White "Acoustic Recordings"
Chanson : "Je Travaille Pour Un Con" (Alister)
Concert : Manu Lanvin (6 octobre, New Morning, Paris)
Film : "Les Huit Salopards" de Quentin Tarantino
Livre : "Vernon Subutex 2" de Virginie Despentes

BASILE FARKAS
Album : Twin Peaks "Down In Heaven"
Chanson : "Water" (Kevin Morby)
Concert : Twin Peaks
(19 octobre, Point Ephémère, Paris)
Série : "Unbreakable Kimmy Schmidt" (saison 2)
de Robert Carlock et Tina Fey
Livre : "Basse Fidélité" de Philippe Dumez

THOMAS E. FLORIN
Album : Carlo Ditta "What I'm Talking About"
Chanson : "When Shipman Decide" (Fat White Family)
Concert : Fat White Family
(2 mars, Maroquinerie, Paris)
Livre : "Une Femme Chez Les Chasseurs De Tête"
de Titaïna

GEANT VERT
Album : Luke Elliot "Dressed For The Occasion"
Chanson : "Get 'Em While They're Hot" (Luke Elliot)
Concert : Frank Carter And The Rattlesnakes
(6 octobre, Maroquinerie, Paris)
Série : "Pod Prikritie (Undercover) saison 5"
Bulgarian National Television
BD : "Talc De Verre" de Marcello Quintanilha

VINCENT HANON
Album : David Bowie "Blackstar"
Chanson : "Gardenia" (Iggy Pop)
Concert : Eagles Of Death Metal
(24 mars, The Croxton, Melbourne)
Film : "Juste La Fin Du Monde" de Xavier Dolan
Livre : "Le Bazar Des Mauvais Rêves" de Stephen King

JONATHAN HUME
Album : David Bowie "Blackstar"
Chanson : "Hurtin' On The Bottle" (Margo Price)
Concert : Metallica
(27 septembre, Webster Hall, New York)
Film : "Stranger Things" des Duffer Brothers
Livre : "Born To Run" de Bruce Springsteen

FRANCOIS KAHN
Album : Van Morrison
"It's Too Late To Stop Now, Vol II, III & IV"
Chanson : "Treaty" (Leonard Cohen)
Concert : Neil Young
(23 juin, AccorHotels Arena, Paris)
Film : "Sing Street" de John Carney
Livre : "Tout Pour La France" de Nicolas Sarkozy

CHRISTOPHE LEMAIRE
Film : "Tu Ne Tueras Point" de Mel Gibson
Film : "Comancheria" de David Mackenzie
Film : "Made In France" de Nicolas Boukhrief
Film : "Poesía Sin Fin" de Alejandro Jodorowsky
Film : "Green Room" de Jeremy Saulnier

PHILIPPE MANŒUVRE
Album : Sore Losers "Skydogs"
Chanson : "Switch" (Cass McCombs)
Concert : EODM (16 février, Olympia, Paris)
Film : "Poesía Sin Fin" de Alejandro Jodorowsky
Livre : "The Sun & The Moon & The Rolling Stones"
de Rich Cohen

H.M.
Album : Arno "Human Incognito"
Chanson : "Johnny Tonnerre" (Soucoupes Violentes)
Concert : Velvet Candles
(3 juin, American Festival, Tours)
Film : "Moi, Daniel Blake" de Ken Loach
Livre : "Les Putes Voilées N'Iront Jamais
Au Paradis" de Chahdortt Djavann

HUGO PAILLARD
Album : Slaves "Take Control"
Chanson : "Don't Need You" (The Richmond Sluts)
Concert : Giuda (15 avril, Le Gibus, Paris)
Film : "Elvis & Nixon" de Liza Johnson
Livre : "L'Extase Total" de Norman Ohler

VINCENT PALMER
Album : Le Roi Angus "Iles Essentiel"
Chanson : "If I Ever Was A Child" (Wilco)
Concert : Ronnie Spector (22 juin, New Morning, Paris)
Film : "Special Correspondents" de Ricky Gervais
Série : "Westworld" de Jonathan Nolan et Lisa Joy

JEROME REIJASSE
Album : Pone "Radiant"
Chanson : "Arrows Of Arrogance" (Frustation)
Concert : Jessica 93 (4 mars, Café De La Dance, Paris)
Film : "Elle" de Paul Verhoeven
Livre : "28 Boulevard Aristide-Briand"
de Patrick Besson

SACHA ROSENBERG
Album : SWRS "Drive North"
Chanson : "Chase And Status" (Control)
Concert : Fidlar (13 juillet, Maroquinerie, Paris)
Film : "Deadpool" de Tim Miller
Livre : "Enfant Terrible" de John Niven

BENOIT SABATIER
Album : Slow Steve "Adventures"
Chanson : "Elizabeth" (Alister)
Concert : Quetzal Snakes & Brian's Magic Tears
(2 novembre, Garage MU, Paris)
Film : "Toto Et Ses Sœurs" de Alexander Nanau
Livre : "Punk Rock Blitzkrieg" de Marky Ramone

JEROME SOLIGNY
Album : ABC "The Lexicon Of Love II"
Chanson : "No Plan" (David Bowie)
Concert : Ian Hunter & The Rant Band
(11 novembre, Shepherd's Bush Empire, Londres)
Série : "The Night Of"
de Steven Zaillian et Richard Price
Livre : "Ringo Starr And The Beatles Beat"
de Alex Cain et Terry McCusker

VINCENT TANNIERES
Album : The Lemon Twigs "Do Hollywood"
Chanson : "These Words" (The Lemon Twigs)
Concert : The Kills (18 octobre, Olympia, Paris)
Film : "La Folle Histoire De Max Et Leon"
de Jonathan Barré
Livre : "Mauvaises Filles"
de Véronique Blanchard et David Niget

PHILIPPE THIEYRE
Album : Heron Oblivion "Heron Oblivion"
Chanson : "Sullen Mind" (Ryley Walker)
Concert : Beck & Tame Impala
(2, et 3 juillet, Eurockéennes de Belfort)
Film : "Merci Patron" de François Ruffin
Livre : "Cartel" de Don Winslow

JEAN-WILLIAM THOURY
Album : Super Wagner "Voyage Au Pays Des Vivants"
Chanson : "Le Cuir Et Le Baston" (Tony Marlow Trio)
Concert : Ronnie Spector (22 juin, New Morning, Paris)
Film : "Père De Sang" de Jean-François Richet
Livre : "Week-Ends Sauvages" de Olivier Claisse

NICOLAS UNGEMUTH
Album : Nick Cave "Skeleton Tree"
Chanson : "To The Rescue" (The Divine Comedy)
Concert : The Limiñanas (27 juin, Trianon, Paris)
Film : "Comancheria" de David Mackenzie
Livre : "Une Mort Qui En Vaut La Peine"
de Donald Ray Pollock

MATTHIEU VATIN
Album : The Richmond Sluts "60 Cycles Of Love"
Chanson : "Motel Boogie" (The Richmond Sluts)
Concert : Les Grys-Grys
(12 mars, Wurlitzer Ballroom, Madrid)
Film : "Apnée" de Jean-Christophe Meurisse
Livre : "Renégat" de Mark E Smith

JONATHAN WITT
Album : Iggy Pop "Post Pop Depression"
Chanson : "Some Sunsick Day" (Morgan Delt)
Concert : Night Beats (29 janvier, Maroquinerie, Paris)
Film : "The Nice Guys" de Shane Black
Livre : "California Girls" de Simon Liberati

SONGS
for our
MOTHERS

ROAD
WORK
AHEAD
FREEWAY
ENTRANCE
101
SOUTH
Do Hollywood

NEIL YOUNG
PEACE TRAIL

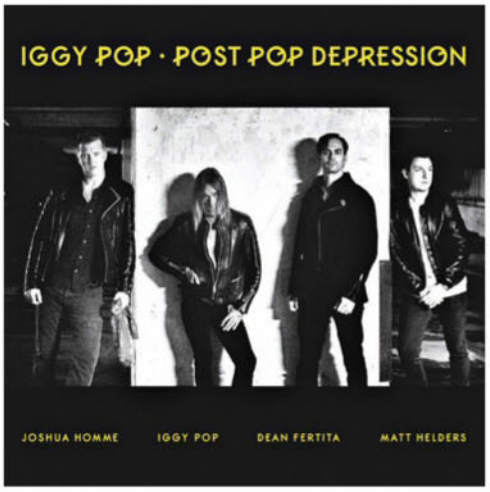
NO MAN
IS GOOD
THREE
TIMES

THE HOPE SIX DEMOLITION PROJECT
PJ HARVEY

PARQUET
HUM
AN
PERF
OR
MANC
COURTS
E

PSYCHIC ILLS

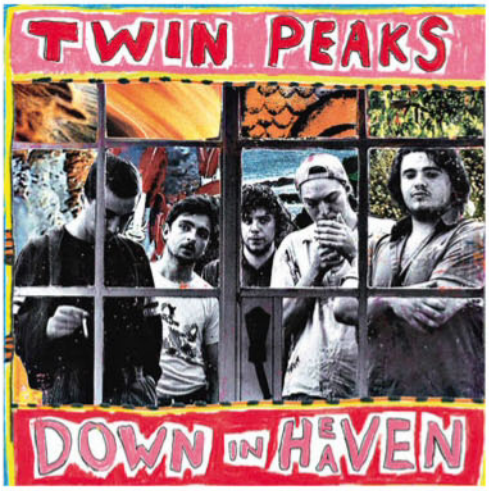
NICK CAVE & THE BAD SEEDS
Skeleton Tree

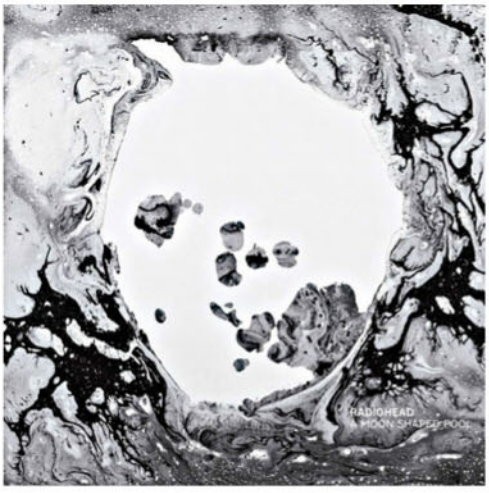


BILAN 2016

Dans cette année qui fut une franche réussite pour ceux qui aiment la mort et le populisme, sont aussi sortis des albums signifiants, beaux, mémorables. En voici vingt.

PAR BASILE FARKAS





Quelque chose d'heureux, de vivant et de frais a éclos cette année

David Bowie
"BLACKSTAR"
8 janvier

Sorti le jour du soixante-neuvième anniversaire de son créateur et deux jours avant sa mort, "Blackstar" a fatalement engendré quantité d'interprétations et analyses plus ou moins pertinentes. A juste titre d'ailleurs : c'est un Anglais plus que jamais conscient de l'aspect fugace de son existence qui s'est enfermé avec Tony Visconti pour ce disque où le grand homme fait jouer du rock à des jazzmen (ce qui est plus heureux que l'inverse). Ultime grand moment de l'œuvre bowienne : les dix minutes héroïques et planantes de la chanson-titre.

Ty Segall
"EMOTIONAL MUGGER"
22 janvier

C'est un peu comme si, sans se concerter, *la scène de San Francisco qui n'est plus à San Francisco* avait décidé de partir dans une nouvelle direction. Après avoir, pour faire court, revisité les arcanes du garage et psychédélique, Oh Sees, Tim Presley, Kelley Stoltz et Ty Segall modernisent leur propos et partent dans un trip post-punk. Celui de Segall, est dissonant, étrangement funky et joué en combinaison orange de mécanicien. Devo sans les chapeaux, mais avec un tir de barrage heavy redoutable.

Fat White Family
"SONGS FOR OUR MOTHERS"
22 janvier

Ils ressemblent à des hooligans russes qui n'auraient pas dormi depuis six mois et sont, pour beaucoup, le groupe le plus vital d'Angleterre. Les membres de la dysfonctionnelle Fat White Family proposeraient-ils la bande-son de nos vies urbaines désespérément désespérantes ? C'est ce qu'indique le deuxième album des Londoniens, qui mélange boîte à rythmes, guitares cow-boy, cris sortis des entrailles, chœurs hantés et, tout de même, quelques jolies mélodies.

Night Beats
"WHO SOLD MY GENERATION"
29 janvier

On le regrette mais c'est ainsi : comme la peinture impressionniste ou le doo-wop, le power trio est un art qui tombe en désuétude. Sans se soucier de tout ça, le groupe de Danny Lee Blackwell a sorti un troisième album impérial et radical. Ce Texan à chapeau est peut-être le guitariste le plus violent et créatif du moment, tandis que ses deux acolytes assurent des fondations en béton. Ceux qui les ont vus sur scène n'en démordent pas : personne actuellement dans la petite famille du garage ne leur arrive à la cheville.

Iggy Pop
"POST POP DEPRESSION"
18 mars

Les Stooges originels, Lou Reed sont morts... Et, avant même que Bowie ne fasse de même, Iggy Pop s'est senti d'humeur sombre. En secret, le chanteur est parti dans le désert de Joshua Tree enregistrer avec Joshua Homme et quelques collaborateurs du patron des QOTSA ainsi que l'excellent batteur des Arctic Monkeys. Il en découle un disque profond (mais moins plombé que "Avenue B") et tendu (mais sans les affreuses guitares nu-metal de "Beat 'Em Up"). Un écrin de rêve pour Iggy qui croone ici ses textes les plus mystiques et se réinvente une nouvelle fois de la plus flamboyante des manières.

The Last Shadow Puppets
"EVERYTHING YOU'VE COME TO EXPECT"
1er avril

Le rock britannique se lamente et s'habille en guenilles ? Il reste Miles Kane et Alex Turner qui se verraient bien être les dernières stars du genre. Des types capables de porter des tenues léopard ou d'enregistrer leur deuxième album au studio californien de Rick Rubin. Impressionnant effort en réalité où nos deux jeunes coqs signent une poignée de bonnes chansons, habillées de cordes, fuzz et clochettes. De l'ego donc, mais également un indéniable talent.

Parquet Courts
"HUMAN PERFORMANCE"
8 avril

Comme avant lui Pavement ou Mac DeMarco, Parquet Courts est bien plus talentueux que ses pitreries ne le laissent paraître. Le groupe de Brooklyn aux aspirations démocratiques — tout le monde ou presque a droit de chanter et composer — entérine sur ce cinquième album des progrès fulgurants. Les Courts ont cette qualité rare : ils ne sonnent comme personne et ce, même si les adorateurs de Television, Pixies ou The Fall les aiment déjà plus que tout.

PJ Harvey
"THE HOPE SIX DEMOLITION PROJECT"
15 avril

Cela méritait d'être signalé, avec ce disque certes *conscient* — le Hope 6 est un programme d'urbanisation américain ayant eu l'effet paradoxal d'engendrer des milliers de sans-abri — l'Anglaise a surtout publié son œuvre la plus accessible depuis beautiful lurette. Très en voix et sans le lyrisme pénible de "Let England Shake", dame Polly Jean pond des gospels, des blues et même un ou deux titres rock sur ce projet où la disciple de Captain Beefheart convie aussi une fanfare et ressort son saxophone.

The Limiñanas
"MALAMORE"
15 avril

Pendant qu'absolument tout le monde (d'Anton Newcombe au Figaro) lui tresse des couronnes de compliments, le groupe de Perpignan continue d'enregistrer d'excellentes choses dans son antre. Un quatrième album où Lionel et Marie empilent riffs à la fuzz, rythmes primitifs et ornements acoustiques étonnants. Les textes, psalmodiés en plusieurs langues, forment quant à eux une fantasmagorie méditerranéenne superbe.

Kevin Morby
"SINGING SAW"
15 avril

Qui peut en dire autant ? A chaque album (il s'agit ici du troisième), ce jeune Américain sort un classique. Après "Harlem River" et "Still Life", ce "Singing Saw" enregistré à Woodstock s'avère un poil plus mélancolique et introspectif, mais tout aussi parfait. On tient là le baladin moderne idéal, qui raconte ses peines et ses errances avec une justesse folle, des mélodies en or, une voix qui porte et, c'est heureux, un goût prononcé pour les arrangements électriques.

King Gizzard & The Lizard Wizard
"NONAGON INFINITY"
29 avril

Disette relative pour le groupe de Melbourne qui n'a sorti sur cette année civile qu'un seul album. Que l'on se rassure, cinq sont prévus pour 2017... En attendant, "Nonagon..." était un joli coup : une bacchanale de riffs obsédants, doubles solos, harmonica et orgue saturés, jouée, à la façon de Hawkwind, sur des tempos acharnés... Des fous qui, cependant, ne font pas n'importe quoi sur cet album écoutable même sans ingestion massive de psychotropes. On aurait même tendance à affirmer qu'il existe désormais un *style* King Gizzard...

Radiohead
"A MOON SHAPED POOL"
8 mai

Une fois passé le tintamarre concernant sa sortie — Radiohead avait *disparu d'Internet* quelques jours, avant de finalement y revenir et de sortir un disque — il reste ce huitième album, le premier depuis 9 ans qui contienne enfin des chansons décentes. Le single "Burn The Witch" en est le plus éclatant exemple. Thom Yorke et associés font des ballades déprimées et du prog' rock oppressant sur ce disque réglo et superbement capté par Nigel Godrich. Radiohead était un groupe électronique tortueux, il redevient un groupe tortueux tout court.

Twin Peaks
"DOWN IN HEAVEN"
13 mai

Ici, un quintette de Chicago démontre, comme on dirait en football, les vertus suprêmes du collectif. On recense chez ces gamins quatre songwriters de haut vol, aussi créatifs qu'énergiques, qui dans une émulation magnifique, troussent les chansons les plus enthousiasmantes de l'année. Pour ceux qui avaient arrêté d'acheter des disques au moment où sortaient des "Arthur", "Sticky Fingers" et "Loaded", il est temps de retourner au magasin.

The Lemon Twigs

Psychic Ills
"INNER JOURNEY OUT"
3 juin

Ces derniers temps, tout le monde jusqu'à Lady Gaga s'est dit *psyché*. Où sont les bons groupes, du coup, dans cette pantalonnade sémantique moderne ? Les Psychic Ills assurément en sont un. Voilà des New-Yorkais louches, probablement aussi misanthropes que Lou Reed, mais diablement talentueux. Le cinquième album de ce gang formé autour du couple toxique Tres Warren/ Elizabeth Hart peaufine un rock stonien délicieusement alangui et absolument parfait.

Thee Oh Sees
"A WEIRD EXITS"
"AN ODD ENTRANCES"
12 août/ 18 novembre

Avec ce quasi-double album (en réalité deux volumes publiés à quelques mois d'écart mais que tout rapproche) John Dwyer a montré tout le potentiel de cette nouvelle formule des Oh Sees. Deux batteries, mais pour quoi faire ? Elles se justifient totalement sur les cavalcades garage psyché typiques, mais aussi sur les morceaux plus aérés, floydiens par moments et même les quelques chansons pop de l'ensemble. Détail qui mérite mention : jamais les Oh Sees n'avaient si bien sonné...

La Femme
"MYSTERE"
2 septembre

Un débat comme seule la France les aime a animé la rentrée : ce jeune groupe pop que tout le monde adorait, méritait soudain les quolibets et les insultes, pour des motifs du reste parfois fondés (la justesse du chant, prise à défaut dans ses apparitions télé). En réalité, La Femme possède surtout un talent rare : savoir écrire des refrains pop valables, qu'il chante dans un français direct et touchant et colorie d'arrangements psyché, surf, ou électroniques bienvenus.

Nick Cave & The Bad Seeds
"SKELETON TREE"
9 septembre

L'affreuse histoire est connue et narrée une fois pour toutes dans l'incroyable film accompagnant l'album. Mais le plus remarquable sur ce disque, enregistré donc après la mort accidentelle de l'un de ses fils, est la mue artistique à laquelle se livre le chanteur. Sur un tapis de cordes et de claviers irréels, celui-ci élabore sans maniérisme ni effets de manche grandiloquents un recueil glaçant de justesse.

Allah-Las
"CALICO REVIEW"
9 septembre

Le monde les attend, mais les quatre Californiens ont décidé de faire exactement comme ils l'entendent. Ici donc pas vraiment de chansons accrocheuses comme il en grouillait sur ses deux premiers mais un disque audacieux, tout en strates d'instruments subtiles et ambiances nonchalantes très *Laurel Canyon*. Des tubes ? Il n'y en a aucun. On recense en revanche quelques plages, pas toutes, qui prouvent que les Allah-Las, un jour enregistreront leur "Forever Changes".

The Lemon Twigs
"DO HOLLYWOOD"
14 octobre

Quelque chose d'heureux, de vivant et de frais a éclos cette année : les Lemon Twigs ! Soit la découverte de deux frangins adolescents originaires de Long Island et qui savent déjà faire beaucoup : jouer de tout, chanter comme des dieux, mais aussi concevoir des chansons pop à tiroirs. Pour les fans des Beach Boys, McCartney, Big Star, Squeeze ou Badfinger, forcément un peu en manque de nouveautés ces temps-ci, c'est fête.

Neil Young
"PEACE TRAIL"
9 décembre

Toujours commentés avec un mélange de bienveillance et de lucidité par nos spécialistes, les récentes lubies du Loner (le live écolo, l'album enregistré dans une cabine antique, ou le disque big band) avaient le mérite de ne céder à aucune sorte de routine. Sur ce trente-huitième effort studio, le Canadien fait des variations sur ses thèmes classiques mais livre, surtout, des chansons robustes comme une vieille Buick : un album politique, assez fragile et acoustique, porté par une chanson-titre carrément bluffante.

Photo Autumn de Wilde-DR

"A contre-courant"

TOY

rock Le quintette anglais se relance avec un troisième album hypnotique et chevaleresque. Rencontre lors d'un lendemain de cuite.

C'est d'abord un beau sentiment de fraternité dans la misère qui unit les protagonistes de cette interview. Tandis qu'une rhinopharyngite carabinée diminue nos capacités de journaliste, le groupe Toy subit, lui, en cette froide matinée les effets d'une gueule de bois fulgurante — les cinq Anglais ayant eu la riche idée d'aller faire les malins dans les bars interlopes de Pigalle la nuit précédente… En caban et lunettes de soleil, Maxim Barron, le blond bassiste, sait comment remédier à tout ça : "*Fais-toi un ibuprofène, ça va te faire du bien. Moi, je viens d'en prendre trois.*"

Cool imparable

Des gens estimables donc, qui, cela ne va pas forcément de pair, ont également réussi à enregistrer un troisième album flamboyant. La crainte pour ce groupe était qu'il ne tombe dans une sorte de routine shoegaze, une tiédeur psyché. C'est tout le contraire. Quelque chose d'impalpable, un souffle nouveau peut-être, traverse "Clear Shot", troisième album à pochette rose du quintette de l'Est londonien. Une flatterie acceptée par le chanteur, Tom Dougall : *"C'est bête à dire, mais on s'est senti très libres cette fois. Une des clés du disque, c'est Big Star. On a toujours adoré les trois albums, avec en ce qui me concerne une préférence pour le troisième. Mais on aime aussi la clarté des deux premiers, c'est ce qui a fait qu'on a essayé d'avoir ce son de guitare cristallin. On voulait un album vraiment gratté à l'os. Sur les précédents, il y a certaines pistes qu'on peut enlever. Là, chaque élément est nécessaire. On a réalisé ça en douze jours, en live, avec très peu d'ajouts."* Voilà donc un nouveau départ pour ces jeunes chats des rues, qui ont délaissé le producteur Dan Carey, et surtout changé un membre du groupe. "*Alejandra* (Diez, claviériste) *est partie à l'automne 2015 mais on n'a pas eu à chercher loin*, explique Maxim en désignant à côté de lui l'autre Max du groupe. *Max* (Oscarnold) *était notre colocataire. C'est un de nos meilleurs amis, il partage les mêmes goûts que nous. En fait, il jouait avec nous depuis longtemps : quand on faisait de la musique ensemble à la maison, il prenait régulièrement le piano…"* Tom Dougall restera pudique sur les raison du départ de la claviériste. *"La tournée après le deuxième album a été une période assez tendue. On a énormément tourné, deux ans, et se réunir a été difficile."* La nouvelle formule 100 % mâle est néanmoins probante. Le groupe s'éclate sur des morceaux aux guitares stéréopho-niques d'un cool imparable et d'une concision nouvelle. Toy pond même son meilleur morceau, sur un rythme à trois temps, avec "Clouds That Cover The Sun" : *"C'est peut-être prétentieux*, souffle Maxim Barron, *mais on a essayé avec nos moyens de sonner comme les bandes-son de Hitchcock que faisait Bernard Herrmann. Ou la BO de 'Taxi Driver'…"* Dans n'importe quelle autre décennie, Toy mènerait d'ailleurs une vie confortable et vivrait de sa musique. Pas de chan-ce, ce fleuron du classieux label Heavenly est l'exemple même du bon groupe en temps de réces-sion. *"On n'a jamais gagné le moindre argent*, avoue Dougall. *On vit tous dans le quartier le plus pourri de Londres, en colocation. Beaucoup d'entre nous prennent régulièrement des boulots alimen-taires… On subsiste, on vit de peu et on a même développé des techniques pour travailler le moins possible…" "Voilà pourquoi*, continue Barron, *on aime être en tournée. On nous donne de la nourriture et des boissons…"*

Le nom de la Rose

Pendant que Tom Dougall assure sa fonction de chanteur guitariste de Toy, sa grande sœur Rose mène aussi une carrière de chanteuse pop. Elle a sorti un premier album vaporeux en 2010 et se relance avec un nouveau single, le plus enlevé et néo 80 "Stellular" qui augure d'un album pour 2017. Surtout, Rose fut membre des Pipettes, ce girl group dont les robes à pois et les chansons délicieuses ont enchanté il y a presque dix ans. *"Le groupe s'est reformé très récemment*, confie Tom, *pour une fête organisée par une amie à nous, mais ce sera son seul concert…"* Dommage.

Marre des plagiats

Une phrase revient régulièrement durant la rencontre : *aller à contre-courant*. Comme souvent avec les gens en proie au doute, les Toy ont du mal à définir ce qu'ils sont. Ils savent en revanche ce qu'ils ne sont pas. Pas des faisans de la scène néo-psyché par exemple : "*Ma théorie*, narre Max Oscarnold, *c'est que dès qu'un groupe dit qu'il est psychédélique, c'est probablement qu'il ne l'est pas. Marre des plagiats de Spacemen 3… En ce moment, la nouvelle arnaque chez les groupes anglais, c'est d'essayer de faire la Fat White Family… Les mecs enlèvent leur T-shirt, se rasent la tête et gueulent n'importe quoi."* Une autre chose qui commence à irriter Toy : il aimerait qu'on cesse de systématiquement parler de lui comme *"le petit frère de The Horrors"*. Le guitariste Dominic O'Dair s'interpose : *"C'était assez évident de dire ça, sans doute parce que nous sommes amis avec eux depuis très longtemps, et il est vrai que leur deuxième album a quelque chose de commun avec ce qu'on fait. En revanche, nous n'avons aucune affiliation avec leurs deux derniers disques…"* Le bassiste l'interrompt, rigolard : *"Nous n'avons d'affiliation avec personne."* ★

BASILE FARKAS

Album *"Clear Shot" (Heavenly/ Pias)*

Photo DR

"Nuque rouge"

SETH GUEKO

Le plus truculent des rappeurs a été biberonné au rock alterno des années Bérus. Rencontre avec le punk à chien du hip-hop.

rap

Nicolas Salvadori, alias Seth Gueko, ne risque pas de passer inaperçu. Tatoué de la tête aux pieds, il a aujourd'hui sorti ses *chicots en or* ("*Comme JoeyStarr*", ainsi qu'il le clame dans le morceau éponyme) pour une séance photo houleuse avec le quotidien Libération. L'homme derrière l'objectif voulait mettre le rappeur torse nu et lui enlever ses lunettes. Mauvaise idée. On est place du Colonel Fabien, dans les sous-sols des locaux du Parti Communiste, où le label Believe a ses bureaux, à quelques jours de la sortie de "Barlou", l'album tonitruant du rimeur *Professeur Punchline*. Seth a une connexion particulière avec ce magazine : son frère Thierry Guitard y officia comme dessinateur du courrier des lecteurs. Avec *Bérurier Noir* sur la main droite et *Punk's Not Dead* dans le cou, Seth est l'ultime loubard du hip-hop, un barlou au grand cœur et à la grosse… inspiration. Confirmation lors de cette rencontre truffée de gimmicks XXL avec le Gueko Nico, "*tête de Roumain, zguègue de poulain*".

Loubard à la française

ROCK&FOLK : Pouvez-vous vous présenter pour les lecteurs ?
Seth Gueko : Je suis un rappeur avec une grosse culture rock, grâce à mes grands frères keupons. J'ai grandi avec du rock alternatif, ce qui a fait que dans le rap, je me suis démarqué des autres. J'ai été bercé par le Professeur Choron, Hara-Kiri, ça m'a aidé à créer un mélange hybride entre Bérurier Noir et Eminem. J'ai plein de tatouages qui font référence au rock, *Punk's Not Dead* sur la nuque, les Bérus, Exploited, mort aux vaches, en fait tous les graffitis qui étaient sur les murs de la chambre de mes grands frères, ils m'ont transmis cette culture. J'aime bien partir sur des trucs farfelus, déjantés, white trash un peu, ça me rappelle ce que faisaient les Ludwig Von 88.

R&F : Vous revendiquez ce côté *white trash* ?
Seth Gueko : J'aime bien ça, moi et mes potes on est les nuques rouges *(traduction de* rednecks *— NdA)*, on est fiers de cette appartenance. Je comprends que ça puisse être mal perçu de dire *"fier d'être blanc"*. C'est plus un slogan du FN et comme les Bérus à l'époque, ma jeunesse à moi emmerde le Front national. J'ai toujours rappé avec des Arabes et des Noirs et, après 15 ans de rap, je peux me permettre.

R&F : Vous n'avez jamais fait un morceau avec des arrangements rock ?
Seth Gueko : J'avais repris "La Bagarre", un morceau de Johnny qu'il a chanté sur scène en 1962 *(dont il n'existe pas de version studio — NdA)*, une adaptation du "Trouble" d'Elvis. Mais comme il y a beaucoup d'ayants-droit, on n'a pas eu l'autorisation pour le sample. J'étais super déçu parce que c'était mon premier morceau très rock, une bonne fusion rap & roll assumée, mais je n'ai pas pu le mettre dans l'album "Barlou".

R&F : Johnny, vous en pensez quoi ?
Seth Gueko : Je respecte sa carrière. Il est encore là, il a fait des gros titres, plein de morceaux que j'aime bien, c'est un loubard à la française, comme Bébel ou Depardieu. C'est des mecs qui ont ce que j'appelle la *barloutittude*. Johnny a maintenu son concert le lendemain du drame du Bataclan. Ça c'est barlou.

Bourru rentre-dedans

R&F : Quel est votre dernier tatouage ?
Seth Gueko : Une épingle à nourrice. Il y en avait partout sur les Perfecto de mes frères, je m'en suis mise une sur la main pour combler un trou. Le prochain, ça sera sûrement un *Destroy* sur le front, j'ai été inspiré par le Joker dans "Suicide Squad" qui a écrit *Damaged* sur la tête. Cerveau endommagé !

R&F : Vous avez rendu un hommage vibrant au Jaguar dans "JoeyStarr RMX"…
Seth Gueko : Joey c'est le premier barlou du rap français. Il a toujours eu quelque chose de punk en lui, d'ailleurs sur Instagram son nom c'est *DahPunkFunkHero*. C'est le premier qui est venu avec des dents en or, des tatouages, une grande gueule, bourru rentre-dedans, prêt à mettre un grand coup de latte dans la fourmilière. C'est un des derniers, avec Squat d'Assassin, à avoir fait de la musique engagée, le relais entre le rock alternatif et le rap. NTM avait fait la première partie de La Souris Déglinguée à l'Olympia. Les boîtes à rythmes, avant le rap, c'était les keupons qui s'en servaient. Finalement c'est la continuité, la jeunesse rebelle en fait. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN
Album *"Barlou" (Néochrome/ Believe/ Musicast)*

La porcherie des Bérus

Groupe phare de la scène alternative des années 1980, Bérurier Noir a défrayé la chronique avec un discours libertaire et une musique enragée, du punk surpuissant accompagné de boîte à rythmes. Ses hymnes ultimes restent "Porcherie", avec son fameux refrain *"La jeunesse emmerde le Front national"*, et "Salut A Toi", adapté 26 ans après sa création par Seth Gueko sous le titre "Shalom, Salam, Salut" sur l'album "Michto". Reformés pour un concert aux Transmusicales en 2003 après un premier suicide en 1989, les Bérus se sont définitivement autodétruits le 6 mai 2006.

Photo DR

Couper

"Philosophie"

DOYLE BRAMHALL II

blues Fils du batteur Doyle Bramhall, ce guitariste texan a longtemps été l'héritier putatif de Stevie Ray Vaughan. Les années ont passé et buriné un musicien enfin singulier.

On pourrait soutenir la thèse selon laquelle tous les guitar heroes américains, depuis un quart de siècle, aspirent peu ou prou à emplir l'espace laissé vacant par la disparition de Stevie Ray Vaughan. En 1992, Doyle Bramhall II, 24 ans, fomente le groupe Arc Angels avec la section rythmique du flamboyant Texan, décroche un contrat mirifique avec Geffen et publie un premier album blues-rock couronné de succès. Les clefs du royaume lui semblent promises. Problème : *"A l'époque, je crois que je préférais la drogue au groupe"*, sourit notre homme, 47 ans, attablé devant une tasse de thé vert dans un café-disquaire à deux pas de la gare du Nord. Le visage est souriant, serein. En paix avec une trajectoire qui, finalement, n'aura pas épousé les sentiers prévus.

Association avec Clapton

Né à Dallas, Bramhall grandit entre Fort Worth et la Californie du Nord, bercé par le Texas blues. Trois albums rythment son adolescence : une compilation de Jimmy Reed, "Disraeli Gears" de Cream et "Live At The Regal" de BB King. Son père, batteur pour Lightnin' Hopkins ou Freddie King, se lie d'amitié et emménage avec la fratrie Vaughan au début des années 70, et le jeune Doyle considère Jimmie comme son oncle, Stevie Ray comme un grand frère. Il touche à la batterie à l'âge de cinq ans et ne se met à la guitare que près de dix ans plus tard, mais multiplie aussitôt groupes et tournées. Sa famille d'adoption joue un rôle de booster indéniable sur sa carrière : *"A 15 ans, quand Stevie Ray tournait au Texas ou en Californie, il m'invitait sur scène — il se produisait à l'époque dans des salles de 10 à 15 000 personnes — et m'annonçait avec une intro grandiloquente :* 'Et maintenant, merci d'accueillir le plus grand guitariste vivant !' *Du coup, je réussissais à peine à jouer."* Peu après, il intègre The Fabulous Thunderbirds, légendaire combo de blues texan alors mené par... Jimmie Vaughan, avec lesquels il tourne pendant deux ans.

Suite à la dissolution des Arc Angels en 1993, Bramhall se défait de son attirance pour l'héroïne et, à défaut de reprendre le flambeau de son *grand frère*, pose valises et guitares à Los Angeles. Il y publie un premier album solo en 1996 et entame une féconde carrière de session man avec des producteurs comme T-Bone Burnett, Joe Henry, Don Was. *"J'étais le* 'Texas blues guy', *j'avais le monopole sur le créneau"*, s'amuse-t-il. Il tourne avec Roger Waters en 2000 et reçoit dans la foulée le genre de coup de fil qui change le cours d'une existence. *"Eric Clapton avait entendu mon deuxième album,* 'Jelly Cream', *et m'a appelé :* 'J'apprécie votre musique et j'aimerais reprendre deux de vos chansons sur l'album que je vais enregistrer avec BB King'... *Quand Eric aime quelqu'un, il va le chercher directement — beaucoup de mecs de sa stature ne fonctionnent pas comme ça."*

Train d'enfer

"Hear My Train A' Comin' ", également connu sous le titre "Get My Heart Back Together", a été écrit en 1967 par Jimi Hendrix. L'unique interprétation sortie de son vivant se trouve dans le documentaire "Experience". Si Jimi n'a jamais enregistré une version qui le satisfasse complètement, celle de 1970, enregistrée au Berkeley Community Center, est considérée comme la plus aboutie. Harry Shapiro, le biographe de Hendrix, considère que cette composition brillante est *"une plongée dans le puits de l'histoire du blues qui rappelle les motifs classiques du genre".*

Doyle Bramhall se retrouve à jouer sur "Riding With The King", qui réunit donc deux des trois artistes qui l'ont obsédé gamin, puis il participe à plusieurs des albums de Slowhand, dont le très bon "The Road To Escondido", avec JJ Cale, en 2006. Tournées comprises, son association avec Clapton dure dix ans. Entre-temps, il alterne séances de choix, tel le "Low Country Blues" de Gregg Allman, et jobs alimentaires (la production d'un album de Paul Allen, l'un des boss de Microsoft).

Philosophie indienne

Entre les deux voies qui semblent s'offrir aujourd'hui aux guitaristes — miser à mort sur le passé et l'héroïsme de la chose, à la Joe Bonamassa, ou faire de l'instrument un outil du songwriting et explorer de nouveaux univers, à la Derek Trucks — Bramhall se range sans hésitation du côté du second, qui s'avère d'ailleurs son grand pote *("on adore passer du temps ensemble, écouter de la musique, étudier la philosophie indienne...").* Toutes ces choses culminent aujourd'hui sur un excellent "Rich Man", quatrième album solo seulement, mais œuvre d'un musicien complet, au songwriting ciselé, affranchi de ses seules prouesses à la six-cordes. *"A ce stade de ma vie, je ne me prends plus trop la tête avec mon jeu de guitare,* énonce-t-il. *Je peux me produire en power trio et faire un truc vraiment heavy, mais je ne veux pas m'y confiner. Si la chanson nécessite un violoncelle, je le mets..."*

Si les 72 minutes de l'album transitent par la soul et le Sahara, le blues constitue son fil rouge ainsi que son point final, via une virulente reprise du "Hear My Train A' Comin' " de Hendrix. *"C'est un moyen de boucler la boucle car, pour moi, tout est parti du blues. Et c'est aussi l'un de mes morceaux favoris de Jimi..."* Stevie Ray Vaughan ne trouverait rien à y redire. ★

BERTRAND BOUARD

Album *"Rich Man" (Concord)*

Photo Danny Clinch-DR

"Anti-social"

JULIEN GASC

Le Français est parti outre-Eurostar pour tricoter en studio, à l'ancienne, un deuxième album classieux mais jamais ennuyeux.

pop

Julien Gasc est de retour. C'est un stakhanoviste discret, conteur chanteur, solitaire bien entouré. Un homme oxymore qui n'en fait qu'à ses tripes, talentueux et patient, deux qualités plutôt rares aujourd'hui. "Kiss Me, You Fool !", son nouvel album, il le présente comme une "petite sœur" de "CERF, Biche et Faon", son précédent enregistrement solo qui avait dévoilé une magie presque sauvage, irrésistible. Là, Gasc a travaillé différemment. Enregistré l'an dernier, de l'autre côté de la Manche, à Londres, ce disque envoûte et conquiert, sans drone ni missile. Julien Gasc valse avec le beau et le sublime sans trucage. Et c'est enivrant.

Dimension pataphysique

"J'ai bossé avec un collaborateur, Syd Kemp, qui s'occupait de la technique et moi, je me chargeais du placement des micros avec lui et de la direction des acteurs... Franchement, j'étais chaud pour faire un disque en anglais mais ça n'aurait pas eu le même message, le même impact. En tout cas, c'est un album qui parle vachement de Londres, de ses personnalités, de ce que j'y ai vu, de ce feeling, ce mood londonien, on se prend la saucée et l'heure d'après, il fait beau, c'est une ville très changeante... C'est un disque organique, qui est joué en groupe, qui est joué en live, il y a vraiment une énergie live. Je le trouve assez rock, avec un son londonien. Parce que c'est joué ensemble, improvisé, parce que pour les parties de guitare, de basse, de batterie, il n'y a pas de répétition, c'est du tricotage permanent. Comme ce que faisait Gainsbourg à l'époque quand il avait enregistré à Londres, quand il jouait avec des musiciens de séances. Moi, c'est un peu ce que j'ai voulu faire... L'improvisation a une belle part dans l'album. Quand je suis entré en studio, je n'avais quasiment rien. J'ai tout composé, j'ai dirigé tout ça. J'ai travaillé comme les mecs dans les années 60, j'ai utilisé le studio comme un instrument en fait. Comme le faisaient Phil Spector ou Brian Wilson, sans vouloir me la péter bien sûr..." Il se dégage de ce disque une impression de liberté. Il ressemble à un animal mythologique, cornes et pieds, mains et bosses, crocs et ailes. Il y a d'ailleurs une licorne trafiquée qui squatte la pochette : *"L'image de la pochette, ainsi que le titre de l'album, ça vient d'un papier peint dans les toilettes pour femmes du pub situé à côté du studio. C'est un photographe, Elliott Arndt, que j'ai envoyé cet été, qui a pris la photo dans les toilettes à l'arrache. On a ensuite retravaillé tout ça avec Sébastien Trihan, le graphiste... Je trouvais ça cool de donner comme titre à l'album ce graffiti réalisé par une inconnue dans ce pub. Le disque me dépasse, en fait. Ça lui donne une dimension pataphysique..."* Il cite dans la foulée Mallarmé : *"Un coup de dés jamais n'abolira le hasard."* Tout est dit.

Gainsbourg le Londonien

Juif d'origine russe né et mort à Paris, Serge Gainsbourg a fait sa première séance de studio londonienne en 1963, pour le EP "La Javanaise". Il cite la capitale britannique en 1968 dans l'intro d' "Initials BB" : *"Une nuit que j'étais à me morfondre/ Dans quelque pub anglais du cœur de Londres"*. Londres est la ville où naquit sa femme Jane Birkin (en 1946) et leur fille Charlotte (en 1971). C'est également à Londres que Serge enregistra de nombreux titres ("Je T'Aime Moi Non Plus", "69 Année Erotique") ainsi que le très transgressif album "Rock Around The Bunker" en 1974.

Braver les tempêtes

Les chansons de Gasc sont fières, indépendantes, belles. Et elles explosent la réalité pour mieux descendre là où commence l'émotion pure. Il y a "Fait Divers" qui ouvre l'album, conte halluciné, l'Histoire qui enlace le songe : *"Le texte, c'est une interprétation d'un cours d'histoire de la Sorbonne sur le règne de Charles II, roi d'Espagne, fils de Philippe IV. On l'appelait L'Ensorcelé, il avait des exorcistes à son chevet depuis qu'il est né, il n'a pas pu prononcer un mot avant ses huit ans, il était prognathe, il avait ses dents qui poussaient comme des ronces, il était à moitié taré. La chanson raconte ce jour où il a gracié une femme venue déguisée en cavalier pour tuer son amant."* Ou encore "Circle Bar", fantastique instrumental qui libère zombies, fantômes et convie à la transe : *"J'ai composé vite fait cette ligne de basse et on a jammé. C'est assez magique. Il y a un truc vaudou dans ce titre. Ça fait référence à un club où j'ai joué à la Nouvelle-Orléans. ."* Ou bien "Les Pages Anonymes" et son rock au sang froid, au beat Buzzati :*"C'est le désert dans les villes. C'est l'idée qu'il faut aller dans le désert pour retrouver la vie. Ça traite aussi de l'effacement de soi... C'est mon côté anti-social. J'étais énervé ce jour-là, j'étais dans un mood shoegaze, gros son de guitare. Pas content, quoi"*, précise-t-il. Julien Gasc a également fait ce disque pour retrouver les plaisirs de jouer à plusieurs, lui qui tournait depuis plus de deux ans en solo. Il aurait pu aussi le baptiser "Mon Nom Est Personne". Gasc est comme Ulysse, il brave les tempêtes et ne craint pas les monstres. ★

JEROME REIJASSE

Album *"Kiss Me, You Fool !" (Born Bad)*

Photo Olia Eichenbaum-DR

Photo Frank Maddocks-DR

“Gêné d’être américain”

GREEN DAY

Conséquence indirecte de l’élection américaine, le groupe californien aurait retrouvé sa combativité. Vérification quelques heures après le scrutin avec un Billie Joe Armstrong fumasse.

PAR SACHA ROSENBERG

Quand on est petit on croit à plein de choses, attention spoiler, même si normalement ce sont des choses assez acquises. On est sûr qu’un gars en rouge tirant sur l’obésité peut passer par une cheminée même quand on n’en a pas, qu’une souris peut complètement faire office de banque et que des cloches balancent des œufs, ce qui est quand même la croyance la plus psyché puisque, concrètement, comment font-elles pour tenir le sac à œufs ? Normalement, à 12 ans maximum, pas de jugement, tout ça est réglé. D’autres mythes tomberont au fil des années évidemment… Dont celui de la carrière parfaite. Aucun artiste ayant sorti plus d’un album n’a réussi un sans-faute, c’est mathématiquement impossible, tout le monde se plante au moins une fois. Et c’est tant mieux puisqu’au final personne n’aime un artiste sans faille. Une carrière toute droite est un encéphalogramme plat, alors que quand on revient en force après un, voire deux échecs, là on commence à retrouver un pouls sur la courbe. On aime le panache, quoi : si James Bond tuait le méchant dans les dix premières minutes du film, ce serait une très longue heure et demie derrière. Les Green Day sont spécialistes de cette courbe, de cette trajectoire en dents de scie. Le truc c’est qu’ils reviennent toujours quand on a besoin d’eux. La haine bushienne les faisait renaître en 2004 avec “American Idiot”, la révolution annoncée contre le grand rouquin rend les dents de scie du groupe encore plus aiguisées.

Il y a des jours plus marquants que d'autres : le 9 novembre en est un. Qu'on soit américain, canadien, français, allemand, la nuit a forcément été courte et même pas pour les bonnes raisons. Billie Joe Armstrong est vêtu entièrement de noir, de ce qui est visible en tout cas, ce qui contraste avec le teint blême du gars qui n'a même pas laissé le temps à son oreiller de se réchauffer. *"Je me suis couché vers 1 h du mat', réveillé à 6 h et là j'ai remarqué que j'avais 50 textos et, comme d'habitude je n'en reçois que 3 par jour, j'ai vite compris qu'il y avait un problème... J'ai regardé les infos et... C'était horrible..."* Cela fait seulement quelques heures que Billie Joe a pris conscience que, malgré tous les efforts des artistes pour faire bouger le peuple américain, Trump est désormais président des Etats-Unis. Il est encore sous le choc, il n'y croit pas, presque comme si c'était une très mauvaise blague. *"Mec, je sais pas, j'y crois pas, ça me fait halluciner. C'est forcément un cauchemar, j'attends de me réveiller !"* Le truc c'est qu'il a les yeux bien ouverts, des yeux qui sont déjà en train d'analyser les causes et les conséquences de l'arrivée au pouvoir du Pussy Grabber. *"Ce qu'il se passe, c'est que les USA sont en pleine guerre idéologique et culturelle, et c'est vraiment le sous-thème de cette campagne et ce qui me fait peur, c'est la Cour Suprême. La personne qui sera mise à sa tête prendra des décisions qui vont impacter la prochaine génération. Du coup, je m'inquiète pour mes amis musulmans, pour mes amis gays qui se sont mariés. Je m'en fais aussi pour les changements climatiques parce que Trump a garanti aux mineurs qu'ils allaient garder leur boulot mais quand l'industrie du charbon monte, c'est mauvais pour l'environnement. Trump a promis le monde à toute cette classe ouvrière blanche en s'appropriant son message mais je ne vois pas un mec comme lui être fier d'avoir quelqu'un issu de cette classe dans sa famille. C'est un bigot qui ne respecte pas autre chose que l'Exceptionnalisme de l'Homme Blanc."* Billie Joe Armstrong et Green Day ne sont jamais aussi bons que quand ils ont un message à faire passer. Comme si le monde instable, la guerre omniprésente et surtout avoir un président bien pourri et bien flippant étaient une sorte de carburant pour eux, ce qui peut faire penser à une sorte de lien de parenté entre "American Idiot" et "Revolution Radio", des albums pas jumeaux mais cousins. *"Ce n'est pas vraiment une nécessité puisque les deux derniers albums sont sortis sous l'ère Obama, par contre avec 'Revolution Radio'... En tant qu'auteur, j'essaie d'être créatif et trouver des métaphores mais, le truc c'est qu'elles sont devenues réelles. Prends une chanson comme 'Troubled Times', je veux dire, on est en plein dedans. Il y a seulement une grosse différence entre Bush et Trump. C'est la première fois qu'on a un fasciste président et ça, ça me fait peur à mort. C'est un autoritariste amoureux du pouvoir et il va le garder pour lui. On peut dire que son discours ressemble à celui d'Hitler avant son arrivée au pouvoir. C'est un fasciste, quoi, et les fascistes ont une seule chose en commun, c'est d'être fasciste."*

CNN est coupable

Green Day appelle à la révolution, chose à peu près claire dès l'annonce du titre de l'album. Une révolution qui passe par une prise de conscience. Et cette conscience a une arme redoutable, non pas une fourche parce qu'on a fait moins pointu depuis, mais la musique, et le rock évidemment en chef de file. *"J'ai toujours pensé que le rock pouvait changer le monde. Et surtout, ça retranscrit un moment précis. Ecoute 'What's Going On' de Marvin Gaye, 'Revolution' des Beatles ou 'White Riot' des Clash. C'était*

"C'est un cauchemar"

ça, mes bouquins d'histoire. Quand les Dead Kennedys ont sorti 'Holiday In Cambodia', ça m'a donné envie d'écouter et j'ai plus appris avec cette chanson qu'avec les livres. Donc j'espère vraiment qu'on inspire les gens, qu'on les aide à être indépendants." Les Green Day ne tournent pas trois heures autour du pot (qu'ils ont de toute façon plus l'habitude de fumer) : dès la pochette, on sent cette rage, cette envie de bouger les choses. Ce ghetto-blaster en flammes est sans doute le plus beau visuel de la carrière des Californiens. Il est obsédant et renvoie à une époque ou se rebeller était autre chose que de faire une vidéo YouTube pour clasher un quidam. Une époque où la rue essayait de reprendre le pouvoir sur les politiciens. *"En fait, ça représente l'obsolescence des choses. Avec l'avancée constante de la technologie, tout devient obsolète très rapidement. Le truc le plus moderne devient ringard en même pas six mois. En revanche, si les choses auxquelles on croit, nos valeurs, traversent le temps c'est le principal. C'est ce à quoi ça me fait penser en tout cas !"* Des valeurs qui se perdent un peu dans le monde moderne. Il suffit de voir un post Facebook sur la qualité d'un film ou d'une marque de croquettes pour se rendre compte que le respect a complètement disparu et que la violence règne. *"Les réseaux sociaux sont dangereux. J'utilise Instagram mais je ne lis pas les commentaires des gens. Je ne m'informe pas avec les réseaux sociaux. Regarde, tous les sondages montraient qu'Hillary Clinton avait une avance confortable. Et c'est là qu'on se demande d'où viennent les infos ? Je veux dire, les chaînes d'infos ont fait de cette élection une téléréalité. C'était absurde. CNN est coupable d'avoir créé de fausses équivalences et d'avoir au final donné plus de 3 milliards de dollars de pub gratuite à Trump. Ces gens méritent tout ce qui va leur arriver. Je suis hors de moi parce que les médias ont pris cette star de la téléréalité, l'ont fait exploser et maintenant on a ce mec qui est ignorant, pas éduqué et à la Maison-Blanche. C'est absurde ! Franchement, je suis gêné d'être américain aujourd'hui."*

Entre potes de toujours

"Revolution Radio" est un album politique, certes, sans déconner, mais pas uniquement. On sent une certaine nostalgie derrière des morceaux comme 'Too Dumb To Die' et 'Outlaws', symboles d'une époque un peu moins tendue. L'époque où Billie Joe se faisait appeler *2 $ Bill*, Mike Dirnt avait encore des manches à ses T-shirts et où Tré Cool ne devait en être qu'à sa seizième décoloration. En même temps, quand on enregistre un album juste entre potes de toujours dans son propre studio, sans aucun intermédiaire, sans producteur, sans personne pour dire quoi faire, forcément, il y a une certaine fraîcheur qui en ressort. *"Imagine, c'est le premier album qu'on produit nous-mêmes depuis 'Kerplunk' ! C'était marrant. Je ne voulais pas parler que de politique, je voulais aussi parler du fait que... Bah, que je suis un être humain, quoi ! Je voulais mettre un peu de moi dans ce disque. J'ai pas mal fouillé dans mes souvenirs. En plus, on était dans notre studio, dans notre club house privé dans un quartier cool avec le disquaire juste à côté. On pouvait passer du temps avec les potes, on a vécu ça à notre rythme."* Et c'est peut-être ce rythme à la coule qui a permis aux Green Day de faire ce qu'ils font de mieux : faire toujours pareil. *"Je joue les trois mêmes accords que j'ai toujours utilisés, mais en différent."* Notamment, la voix de Billie Joe Armstrong n'a jamais été aussi touchante et expressive. Il ne se contente plus d'être uniquement agressif, il raconte aussi quand il faut. *"C'est Norah Jones qui m'en a fait prendre conscience, et comme c'est la première fois que je produisais mes chants... En général les producteurs voulaient toujours de l'énergie, et c'était aussi le cas dans la musique, et là on s'est rendu compte qu'on* pouvait *être tranquille, derrière le rythme, au lieu de toujours vouloir être au-dessus."* Un Green Day plus mature, la version musicale de la MILF presque. The BILH, Band I'd Like To Hear.

Série Bay

La *Bay Area*, englobant Oakland et San Francisco, est une région riche en rock. L'un de ses héros est Sly Stone qui, le premier, mêla rock blanc et funk noir. L'ère psyché fut un grand moment pour la Bay avec l'avènement de Jefferson Airplane et Grateful Dead, et le bref triomphe des Sons Of Champlin fondé par Bill Champlin qui rejoignit plus tard Chicago (le groupe, pas la ville). Autres gloires sixties du cru, Big Brother And The Holding Company (le backing band de Janis Joplin) et le héros de San Francisco, Boz Scaggs. Le punk californien fut également représenté par les Dead Kennedys, puis Blink-182, Rancid, The Offspring et Bad Religion.

Slam transgénérationnel

Les Green Day sont là depuis trente ans, ça pose un groupe. Ils ont reçu un VMA qui les place en Icône De La Musique, pas mal même venant d'un organisme qui a fait de Coldplay les rois du rock. Mais le plus important c'est cette fan-base qui n'en finit pas de les suivre et surtout de grandir quelle que soit le qualité des albums parce qu'on n'abandonne pas un pote, quelles que soient les conneries qu'il fait. Et les gars d'Oakland sont pour beaucoup des potes de collège, des potes d'enfance. *"Nous sommes très humbles sur le fait que les gens nous suivent toujours. Le truc que je préfère dans Green Day, c'est qu'on a toujours de nouveaux fans et du coup, par exemple là on donnait un concert à New York et on jouait des nouveaux morceaux. Ensuite, on est passé aux vieilles chansons d' 'Insomniac' et là on voit des trentenaires slammer. On a enchaîné avec du 'Kerplunk' et tout d'un coup les mecs qui slamment sont des quadras ! On crée un slam transgénérationnel !"* Chacun sa période préférée, le même groupe pour tout le monde. Et ce n'est pas près de changer. *"La chose la plus déchirante c'est qu'aujourd'hui je suis toujours le même, mais le truc le plus rassurant, c'est qu'aujourd'hui je suis toujours le même !"* ★

Album *"Revolution Radio" (Reprise)*

“C’est un miracle”

JUSTICE

Le binôme de bidouilleurs parisiens se pique d’exubérance analogique, de disco et de soft rock 70 sur son troisième album. Convaincant ?

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

Ils sont toujours deux, et n’ont guère changé depuis leurs débuts tonitruants en 2007 avec un premier album riche du single planétaire “DANCE”. Xavier de Rosnay et Gaspard Augé ont toujours ce look décalé de teenagers en blouson teddy débarqués dans le grand vivier de l’electro. Après une polémique vidéo en 2008 (le clip de “Stress” et ses violences urbaines filmées par Romain Gavras), une tournée mondiale avec 18 amplis Marshall sur scène (résumée en 2013 par l’album live “Access All Areas”) et un silence de trois ans, le grand moustachu taiseux et le petit brun disert reviennent avec “Woman”, disque entre prog rock, électronique de pointe et pop synthétique (“Stop”, single évident à fort potentiel). Entretien parisien dans la brasserie Barbès, devant le métro aérien et sous le soleil de novembre. Justice ? On y croi(x).

ROCK&FOLK : Votre live “Access All Areas” est sorti en 2013 et votre second album “Audio, Video, Disco” remonte à cinq ans. Comment avait-il été accueilli ?
Xavier de Rosnay : Le second album avait moins bien marché que le premier mais, pour la musique que c’est, on trouve toujours que c’est un miracle que plus de mille personnes s’intéressent à ce genre de chose. Le succès du premier album était un accident, vu qu’on n’a jamais vendu beaucoup de singles.

R&F : Vous ne jouez pas dans la même cour que David Guetta ?
Xavier de Rosnay : Pas vraiment, non.

R&F : Pour les médias généralistes, c’est la même musique : de l’electro…
Xavier de Rosnay : Pas seulement pour eux. Parfois on reçoit des demandes pour produire des albums de chanteurs pop. La première question que l’on pose, c’est : *“A qui vous avez demandé ?”*, et c’est là qu’on se rend compte que même pour les directeurs artistiques de maisons de disques, la liste est toujours la même : David Guetta, Daft Punk, Justice, Bob Sinclar, Paul Oakenfold, des choses qui n’ont rien à voir entre elles musicalement. Mais j’imagine qu’on fait un peu partie de cette grande scène-là, des Européens qui font de la musique électronique. On n’est ni dance, ni electro, ni rock, ni disco. Notre idée est de proposer notre vision de ce qu’est la pop music selon nos termes, au moment où on la fait. On ne peut pas s’empêcher d’apporter avec nous notre bagage musical principalement constitué par des musiques des années 60-70, plus la musique avec laquelle on a grandi dans les années 90, et les ingrédients liés aux technologies qu’on utilise. Difficile d’échapper à la modernité quand on vit en 2016.

R&F : “Safe And Sound” sonne très disco…
Gaspard Augé : C’est le morceau le plus disco du disque. Il y a beaucoup de gens qui se revendiquent du disco aujourd’hui, mais ils le font d’une manière un peu froide, et ça ne correspond pas à l’idée exubérante et hédoniste qu’on en a. Le disco qu’on aime rassemble des influences électroniques, pop et même classiques très outrées, très romantiques, c’est ça qui nous plaît.
Xavier de Rosnay : Le disco mélange des musiques noires et blanches, et ce qu’a fait Rod Stewart avec “Do Ya Think I’m Sexy ?” en est un bon exemple. Sa voix cassée et féminine nous plaît bien.

R&F : Le disco n’est donc plus ce repoussoir ultime qu’il a été au début des années 80…
Xavier de Rosnay : Le mouvement *Disco sucks* était nécessaire : à un moment, le monde entier faisait du disco. Il devait y avoir un ras-le-bol. Heureusement que le punk est arrivé pour qu’on puisse revenir au disco avec délectation quatre décennies plus tard. Et puis les morceaux disco des Wings, ou “Miss You” des Rolling Stones, ce n’était jamais du *vrai* disco, et c’est ce mélange qui nous touche.
Gaspard Augé : La tentative un peu ratée…
Xavier de Rosnay : … Qui donne naissance à des morceaux fantastiques.

Lumière au bout du tunnel

R&F : On entend parfois une basse slappée sur votre album. Vous avez invité des musiciens ?
Xavier de Rosnay : On joue tous les instruments sur nos disques, sauf les cordes du London Contemporary Orchestra. On ne dira pas qui joue quoi, c’est nous deux, et c’est transformé par les machines pour que ce soit d’une précision implacable.

Photo DR

“Difficile d’échapper à la modernité en 2016”

R&F : Pas de Klaus Blasquiz, Laurent Vernerey ou Bernard Paganotti…
Gaspard Augé : Pas de musiciens additionnels sauf les violons. Une scie musicale, aussi.

R&F : Pardon ?
Xavier de Rosnay : C’est arrivé de manière accidentelle : Mara Carlyle, la personne qui nous a aidés pour coordonner les séances avec l’orchestre, a comme marotte la scie musicale. On l’a utilisée sur “Chorus”, et on l’a fait sonner comme un Theremin. C’est notre morceau *prog*.

R&F : Les mots chantés dans vos compositions semblent plus là pour la phonétique que pour le sens. En même temps, on n’attend pas de Justice une analyse sur le Moyen-Orient ou *Fuck Donald Trump*…
Xavier de Rosnay : Quand on est français et qu’on grandit en écoutant de la musique anglo-saxonne, on passe une bonne partie de sa vie à écouter des choses dont on ne comprend absolument pas les paroles. Jeunes, on écoutait Rage Against The Machine et Public Enemy sans jamais comprendre ce qu’ils racontaient, ni en saisir le contenu politique, alors que pour la plupart des gens, c’est ça qui est important. Vers nos 20 ans, on a commencé à comprendre de quoi la pop anglo-saxonne parlait en général, et c’était un peu décevant. On part du principe que ce n’est pas si grave que ça, le principal est que ça sonne bien.

R&F : Parlons de “Heavy Metal”, un des morceaux de l’album. C’est une blague, ce titre ?
Xavier de Rosnay : En fait, on pensait au film “Heavy Metal”. Le futurisme rétro, un peu de sexe... On a composé ce morceau-là en regardant le film. Effectivement il n’a rien à voir avec le metal mais le côté SF/ psychédélique/ cul nous a fait penser à la connexion entre le morceau et le film.

R&F : Ça ressemble à un grand écart entre Daft Punk et Rondò Veneziano…
Xavier de Rosnay : On voulait commencer une chanson avec un style italien baroque style Scarlatti et la détruire au fur et à mesure. C’est dur à suivre à la première écoute et finalement, peu à peu, en gardant le même élément de base, un arpège du début à la fin, ça ouvre vers quelque chose de très solaire. La lumière au bout du tunnel sur une base italienne anxiogène et déstructurée.

En caleçon devant l’ordi

R&F : Le premier single est “Alakazam”. Ça signifie quoi ?
Xavier de Rosnay : C’est *Abracadabra*, le mot que disent les magiciens avant de couper une femme en deux ou de sortir un lapin de leur chapeau. Il y a dans ce morceau ce qu’on appelle l’accord magique, qui sonne comme celui qui serait fait au moment de la révélation d’un tour de magie, d’où le titre. On voulait l’intituler “Abracadabra” mais on ne l’a pas fait à cause du morceau de Steve Miller Band. Enfin bon, a posteriori, on a découvert qu’*Alakazam* était le nom d’un Pokémon. Evidemment, on n’était pas au courant.

R&F : Le clip du morceau est un montage d’images de portables filmées depuis un dancefloor par le public…
Xavier de Rosnay : Il fonctionne vraiment bien avec le morceau et n’a rien coûté à produire. Il suffisait d’avoir 20 personnes avec un

Photo Thierry Garcia-DR

iPhone et quelques semaines de montage. On a constaté que pour le live, les meilleures vidéos sont celles prises par les gens avec leurs téléphones : on a l'énergie, le son sature, les lumières brûlent l'image, ceux qui filment se font trimballer par la foule, on n'a jamais ça avec une captation professionnelle, qui est toujours d'un ennui abyssal. Je déteste ça. C'est toujours mieux de voir la vidéo du mec qui a filmé du 72e rang, en shootant les gens qui dansent devant lui ou une fille qu'ils trouvent jolie.

R&F : "Woodstock", c'était pas mal, non ?
Xavier de Rosnay : Quand même, c'est assez chiant. Je sais qu'on va se faire fustiger par les lecteurs de Rock&Folk mais il y a un mythe sur les concerts d'avant et finalement, quand on mate "Woodstock" ou Led Zeppelin au Royal Albert Hall, qui en plus est un de nos groupes préférés et a une réputation de groupe live légendaire, il ne se passe pas le dixième de ce qui se passe dans un concert de maintenant. Je parle en terme d'énergie. Musicalement c'est intouchable, mais la réaction des gens n'est pas la même. Cela étant dit, il y avait un truc qui a disparu et c'est presque dommage, c'est l'idée que quelque chose n'existe qu'à un endroit et à un moment. Avant, quand on faisait un concert, c'était pour les gens qui y étaient et ça n'existait nulle part ailleurs. Maintenant, on joue pour cent personnes et il y en a cent mille qui le voient sur Youtube, d'une façon qui n'est pas forcément la bonne, en caleçon devant l'ordinateur. On aimerait bien qu'il puisse encore y avoir cette intimité, qui n'existe même plus avec les disques puisque dès qu'on veut écouter un son, il suffit de taper le nom sur Google pour l'écouter. Quand on a commencé à faire les DJ et qu'on voulait un morceau pour un de nos sets, il fallait le trouver en vinyle chez un disquaire. Une fois, on voulait jouer "Erotic City" de Prince, il a fallu trouver le maxi. Ça avait son charme. En même temps il y a plein de choses positives aujourd'hui, je ne suis pas sûr qu'on pourrait exister et avoir plein de gens qui viennent à nos concerts sans Internet. Il y a juste une légende différente qui se construit quand tu as accès à tout.

R&F : En concert, vous ne serez toujours que tous les deux sur scène ? Pas de danseuses, de strip-teaseuses, de musiciens ?
Xavier de Rosnay : On reste nous deux. Les concerts sont le seul moment où on peut retirer le maximum de choses organiques de notre musique et tout diriger vers quelque chose de très électronique, simple, cru. Ça a déjà tellement changé par rapport à 2011-2012, on peut faire de plus en plus de choses...

R&F : ... Ou de moins en moins. Qu'est-ce qui empêche un groupe électronique de tout mettre sur une clé USB et de se contenter d'agiter les bras sur scène, comme le font beaucoup de DJ, y compris des très gros noms ?
Xavier de Rosnay : L'amour propre, l'envie de s'amuser et les problèmes techniques. Une des plus grosses galères techniques qu'on ait eues, c'était à Coachella en 2012. On était sur la grande scène pour un slot d'une heure, et en plus on a eu des problèmes de câble, ce qui fait qu'on avait 25 minutes de retard, donc il nous restait 35 minutes. Si tu es dans cette situation avec comme seule option d'appuyer sur *Play*, tu es dans la merde. Heureusement qu'on avait cette flexibilité qui fait qu'on a pu se dire : *"OK, on n'a que 35 minutes, voilà ce qu'on va jouer."* On a tracé dans les morceaux, une sorte de best of où tout était plus court, on a improvisé. Et on a aussi la chance d'avoir un éclairagiste qui fait tout à la main. Les gens ont du mal à le croire, jusqu'à ce qu'ils le voient en train de pousser les boutons avec son nez ! Ce sont des moments où on doit avoir une synergie de groupe. Nous, on n'est pas assez à l'aise sur scène pour proposer un spectacle de bras, de mains et de danse. On pourrait faire des pompes *(rires)* mais, si on n'a rien à faire sur scène, on se sent terriblement inutiles. ★

Album *"Woman" (Ed Banger Records/ Because Music)*

“Assez brutal”

IAN HUNTER

Moins fameuse que Mott The Hoople mais passionnante, l’œuvre solo du chanteur anglais est luxueusement rééditée. Entretien avec le gentilhomme.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Il fait monter Graham Parker sur scène avec lui et The Rant Band. Pour chanter “All The Young Dudes”. What else ? Il y a un peu plus d’une heure et demie, Parker a ouvert pour Ian Hunter. En toute humilité. Armé d’une guitare sèche et flanqué de Brinsley Schwarz à l’électrique. Deux hommes au cou fin dans le bateau des survivances mélodiques. La Rumeur à eux tous seuls. L’ère post-punk, new wave, des derniers grands songwriters. Parker n’a pas eu la chance d’Elvis Costello, mais il avait fière allure en début de soirée. Et une voix shrapnel. Hé ! Seigneur ! Ne lui pose pas de questions. Ian Hunter, qui fait chanter la salle à sa place en passant les accords magiques de “Dudes”, se situe, en 2016, quelque part entre les deux. Américain depuis des décennies, il continue d’exister artistiquement dans son Angleterre natale où il fait salle (moyenne) comble en solo. Lors des concerts de réunion de Mott The Hoople, il y a quelques années, l’O2 Arena n’avait pas suffi. Mais en ce 11 novembre, c’est sa carrière à lui tout seul que sont venus fêter ses disciples. Car il y a de l’actu. “Fingers Crossed” d’abord, un quatorzième album, splendide, paru, il y a quelques semaines, sur Proper Records. Le label de types qui en ont et ont estimé que publier “Stranded In Reality”, un gigantesque coffret rétrospectif, en plus, était une bonne idée. Gonflé. Mais bien mérité après tout. Car le bonhomme vaut bien ça. Tous ses disques solo, de “Ian Hunter”, en 1975, à l’avant-dernier, sont dans la boîte. Plus de vingt-cinq rondelles argentées bardées de bonus, de raretés, de titres et d’images live. Aussi. Plus de quatre cents morceaux. Avec un énorme bouquin en rab et un commentaire de l’artiste pour chacune de ses œuvres. Du très lourd. Alors oui, on s’est risqué sous la Manche un jour férié. On a pris le show en pleine tête, en plein cœur. Pour tellement de raisons que la raison ignore. Les tubes de Mott, les tubes tout seul. Les tubes tout court. Des moins connues aussi, divines. Juste avant de monter sur scène, à l’heure où les autres (et des beaucoup plus jeunes que lui) font des simagrées et des caprices, Ian a donné audience à ce journal qui l’aime. Et un pass aussi, pour venir, après les ébats, siroter un verre de vin avec lui. Un picrate qui, dans le contexte, a paru excellent.

Photo Ross Halfin-DR

ROCK&FOLK : C'est quoi cette histoire ? Se faire coffrer à votre âge, est-ce bien raisonnable ?
Ian Hunter : Lorsque j'ai eu vent du projet, il était déjà sérieusement entamé. J'ai dû filer un coup de main car mes disques sont sortis sur tellement de labels différents, que c'était compliqué pour Proper... En vérité, c'est un fan qui est à l'origine du coffret, et pas une maison de disques. C'est une bonne chose *(il fait ici allusion à Campbell Devine,* autorité *sur le sujet Mott/ Hunter et auteur de "All The Young Dudes", une biographie sérieuse mais toutefois non approuvée par certains membres de Mott The Hoople — NdA).*

R&F : Et vous avez alors décidé de vous impliquer ?
Ian Hunter : Oui, pour leur fournir des choses inédites : à la maison, j'avais pas mal de bandes demi-pouce, et on a commencé par réécouter tout ça. Il s'avère qu'il y avait de très bonnes choses. Et le projet a pris de l'importance pour devenir un objet coûteux mais, franchement, je ne sais pas comment ils en sont arrivés à ce chiffre de 250 £ *(rires).* Bon, les bonus tracks valent le coup, notamment ces choses que j'ai enregistrées entre deux albums... Ce titre par exemple, "Salvation", que j'aime vraiment beaucoup, c'est bien qu'il sorte enfin.

R&F : Avez-vous redécouvert des choses ?
Ian Hunter : Oh oui, absolument. On m'a envoyé un CD avec des chansons que j'avais totalement oubliées. Je ne me souvenais pas de les avoir écrites, chantées et n'avais pas la moindre idée de qui jouait dessus *(rires).* En fait, c'était pas mal, car j'ai pu les écouter comme si elles n'étaient pas de moi.

R&F : Paradoxalement, alors qu'il y a une part de nostalgie dans ce type d'exercice, on imagine que regarder en arrière n'est pas ce que vous préférez...
Ian Hunter : C'est vrai. Les seules fois où je le fais, généralement, c'est avant de partir en tournée lorsque je réfléchis à la setlist. Quelles chansons vais-je pouvoir exhumer de mon répertoire et rajouter aux plus connues ?

R&F : Parmi tous ces albums, avez-vous des favoris ?
Ian Hunter : Ah, ce n'est pas facile de répondre à ça. Quelque part, ce sont tous mes enfants, on fait partie du même clan. Les autres vont m'en vouloir si je dis que j'en préfère un *(rires).*

R&F : Aucun disque qui vous mette, disons, mal à l'aise, après toutes ces années ?
Ian Hunter : Mmm, sincèrement ? Peut-être un ou deux... Parfois, ça a davantage à voir avec des choses personnelles que j'ai vécues au moment de l'enregistrement. "All The Good Ones Are Taken", par exemple, me rappelle des trucs que j'aimerais mieux oublier. "Overnight Angels"... L'enregistrer n'a pas été de tout repos et je l'ai toujours un peu pris en grippe. A la fois, je suis assez brutal lorsque je donne mon avis sur mes vieux disques. C'est la musique d'une vie, avec des hauts et des bas.

R&F : On imagine que le coffret vous inspire tout de même un sentiment de fierté, non ?
Ian Hunter : Au départ, je ne l'ai pas vu comme ça. Je me suis plutôt dit : *"Bon, OK, voilà, les carottes sont cuites : toute mon œuvre est là, dans une boîte et c'est fini."* Coup de bol, le nouvel album est sorti un peu avant, il me reste des lendemains qui chantent *(rires)*.

R&F : Comment maintenez-vous cette flamme allumée ?
Ian Hunter : Je ne sais pas. Les récents albums et celui-là en particulier, je trouve qu'ils ont vraiment la patate. Bon, le groupe y est pour quelque chose, c'est certain. Ça fait plusieurs années qu'on enregistre et tourne ensemble maintenant. Le disque précédent *("When I'm President" — NdA)* avait été enregistré en quatre ou cinq jours. On a passé un peu plus de temps sur celui-là parce que j'ai chopé un coup de froid et j'ai galéré pour chanter.

Moi, moi, moi

R&F : 2016 restera une année terrible en matière d'icônes rock disparues et aussi de choix politiques terrifiants. Et ça ne va pas aller en s'arrangeant. Ça vous inspire quoi ?
Ian Hunter : Trump, par exemple, je mets ça sur le compte de l'importance qu'a prise la téléréalité et le manque d'éducation. Paradoxalement, au point de corruption où le monde est arrivé... Je préférerais qu'un autre que lui ait été élu, mais je peux comprendre pourquoi certaines de ses idées ont séduit des gens. Il faut que les choses changent. Comme le Brexit, c'est indicateur d'un ras-le-bol... Mais il est clair que Trump est mégalo, qu'il refusera qu'on lui tienne tête... Il ne faut pas oublier que lorsqu'il organisait des combats de boxe dans ses Casino, le nom de Trump était plus gros que le reste sur les affiches. Avec lui, c'est toujours moi, moi, moi... Leader du monde libre ? Alors qu'il ment à pleines dents... mais les autres ne valent pas beaucoup mieux...

R&F : Comment auriez-vous réagi si Trump avait choisi une de vos chansons pour ses meetings ? Apparemment, Mick Jagger est très énervé qu'il en ait pris une des Rolling Stones…
Ian Hunter : Je m'en serais totalement foutu. C'est tellement idiot. Ce serait drôle si ce n'était pas si grave. Que pourrais-je y faire de toute façon ? Je ne suis qu'un vieux rocker qui fait ce qu'il a à faire le mieux possible.

Photo Ross Halfin-DR

"Je ne suis qu'un vieux rocker"

R&F : Vous avez déclaré que Mick Ronson aurait pu sauver Mott The Hoople mais, puisque ça n'a pas fonctionné, le voyez-vous davantage, aujourd'hui, comme celui qui a déclenché votre carrière solo ?
Ian Hunter : Mmm, je n'y avais jamais pensé ainsi, mais il y a du vrai là-dedans. C'était mon ami, il est bien présent dans ce coffret. J'ai eu deux vies : la vie avec Mick et la vie sans. Ses deux dernières années ont été difficiles. Car ça marchait pour lui... Il produisait Morrissey... J'ai demandé à Morrissey, durant l'enregistrement de "Your Arsenal" si ça lui plaisait car je savais que c'était parfois difficile pour Mick de s'adapter aux horaires de studio et tout ça. Il m'a répondu que c'était parfait. En studio avec eux, il m'arrivait de penser que la rythmique était dans les choux, ou qu'un truc n'allait pas. Mick trouvait que ça collait et, il avait raison, le disque est super. Il avait une oreille incroyable. Il était trop modeste. Il a fait des choses super, en tant qu'arrangeur, et personne ne le sait. "Once Bitten Twice Shy", par exemple, la batterie a été jouée après le reste. C'est ce qu'il voulait pour que la guitare soit l'élément dominant de la chanson.

R&F : Un mot de "Dandy" sur le nouvel album, votre hommage à David Bowie… On imagine que l'exercice n'a pas dû être évident…
Ian Hunter : En fait, la chanson avait été composée un peu avant son décès et s'appelait "Lady". Mais, à mon âge, j'ai trouvé ça bizarre d'écrire un texte sur une relation homme/ femme. La romance, c'est bon pour quand on a vingt-cinq ans... Et puis j'ai pensé à "Dandy". Car c'est l'image qui se dégageait de David lorsque je l'ai rencontré. Ses costumes fabuleux... Aujourd'hui, lorsque je pense à lui, je revois la couverture de l'album "All The Young Dudes", ces types super élégants, comme il l'était. Je me suis mis dans la peau d'un fan, au début des années 70. Et tout est venu d'un coup.

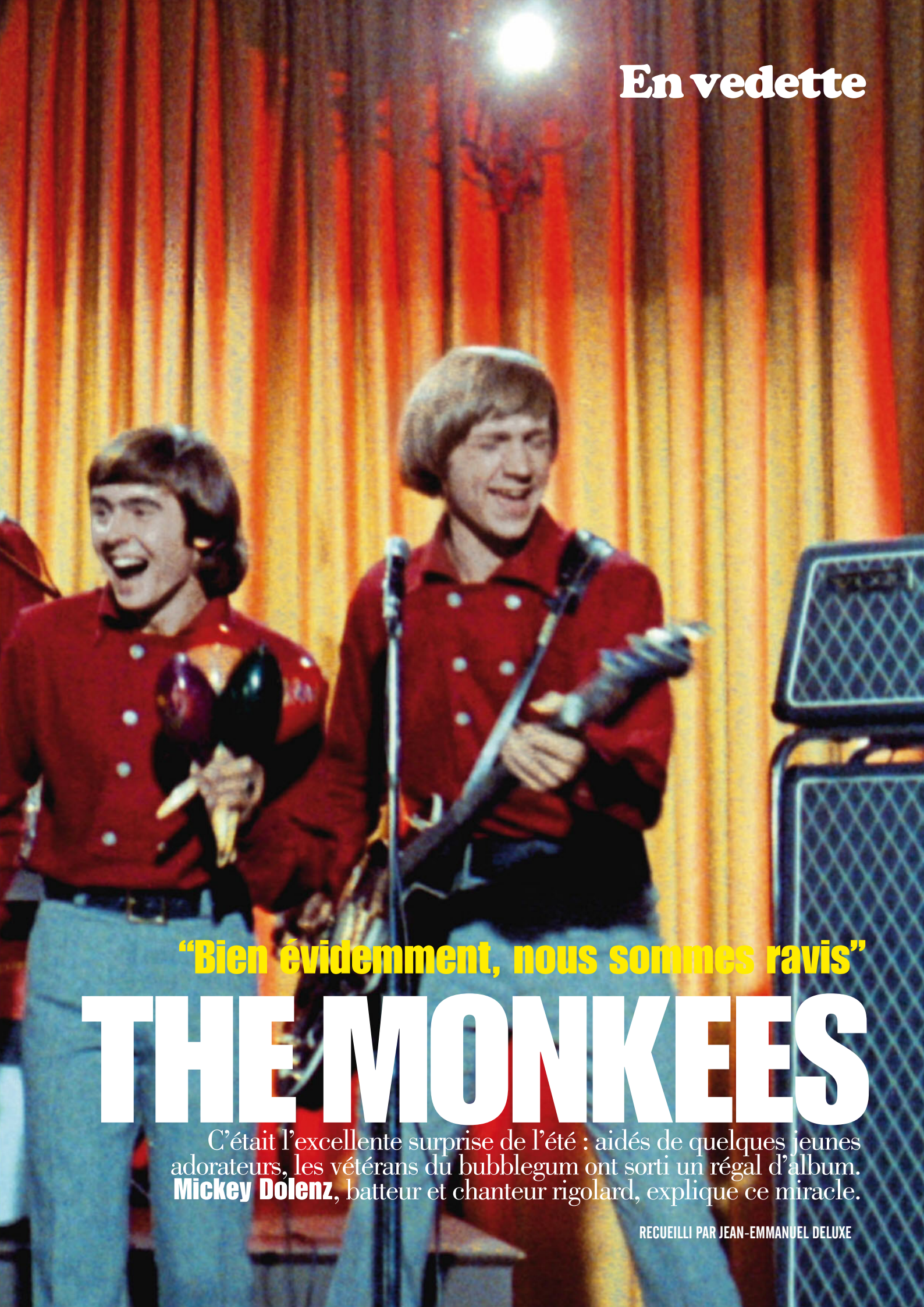
R&F : Ce soir vous allez chanter "All The Young Dudes" sur la scène du Shepherd's Bush Empire et, à l'autre bout de la ville, de très jeunes acteurs vont également la reprendre dans "Lazarus" qui se joue en ce moment à Londres…
Ian Hunter : Vous savez, ça me paraît toujours dingue quand j'y pense. Que Bowie nous ait donné cette chanson. Il aurait pu la garder et s'occuper de sa carrière. Mais non, il voulait nous aider et a fait pareil pour Iggy et Lou. Il pouvait être brutal parfois, cruel même, mais il ne l'a jamais été avec nous. ★

Coffret "Stranded In Reality" (Proper)

Rock & vote

De nombreux présidents ont utilisé des morceaux de rock durant leurs meetings, parfois sans l'accord des artistes, comme Donald Trump avec "Rockin' In The Free World" de Neil Young ou jadis Ronald Reagan avec "Born In The USA" de Springsteen. En 1992, Bill Clinton avait choisi comme hymne de sa campagne "Don't Stop" de Fleetwood Mac. David Byrne des Talking Heads a réussi à interdire au sénateur républicain Charlie Crist d'utiliser "Road To Nowhere" et Jackson Browne a gagné un procès contre John McCain, qui se servait de son titre "Running On Empty" dans une pub anti-Obama.

Photo DR



“Bien évidemment, nous sommes ravis”

THE MONKEES

C’était l’excellente surprise de l’été : aidés de quelques jeunes adorateurs, les vétérans du bubblegum ont sorti un régal d’album. **Mickey Dolenz**, batteur et chanteur rigolard, explique ce miracle.

RECUEILLI PAR JEAN-EMMANUEL DELUXE

Mickey Dolenz

Qu'est-ce qui réunit John Lennon, Frank Zappa, Harry Nilsson, Neil Diamond et Jimi Hendrix ? Réponse : les Monkees.
De qui sont fans Robert Wyatt, Andy Partridge, Noel Gallagher, Paul Weller et Rivers Cuomo ? Réponse : les Monkees !
Après des années de stand-by, les *Marx Brothers de la pop* (selon Lennon lui-même) reviennent avec un album incroyablement bon et déjà très favorablement chroniqué dans ces pages. Le moment parfait pour réviser ses classiques et s'entretenir avec Mickey Dolenz.
Les Monkees sont une institution. Moins connus en France qu'aux Etats-Unis, ils font intégralement partie de la culture pop made in USA. Réunis par l'entremise d'un casting où Steve Stills tenta en vain sa chance, les *Prefab Four* de 1966 à 1968 proposèrent une version plus light (comprendre moins lysergique) et kid friendly des Beatles période "A Hard's Day Night". L'idée forte étant de créer une série sur un groupe idéal vivant dans une sorte de monde irréel et joyeux. Du moins c'était l'idée de départ des producteurs.

Le réalisateur Bob Rafelson étant bien trop proche des freaks de Los Angeles pour que les choses ne dévient pas. Quant à Mickey Dolenz, Peter Tork, Mike Nesmith et le regretté Davy Jones (mort en 2012), ils étaient trop malins et indépendants pour ne pas se mettre à voler de leurs propres ailes. Si les Monkees ne jouent pas vraiment sur leurs premiers albums supervisés par Don Kishner, futur papa des Archies, groupe fictif de dessin animé, il n'en reste pas moins que Nesmith, musicien accompli, avait réussi à caser un "Papa Gene's Blues" dès leur premier opus. Au fil du temps, les Monkees gagnèrent leur combat contre Kishner et son équipe issue du Brill Building composée entre autres de Jeff Barry, Joey Levine, Tommy Boyce, Bobby Hart, Gerry Goffin et Carole King. Une dream team qui avait pour elle les succès de "I'm A Believer" et "Last Train To Clarksville". Malgré tout, les fans savaient que les membres du groupe étaient des musiciens expérimentés et voulaient l'entendre. Ils en eurent l'occasion à partir de 1967 avec les albums mythiques que sont "Headquarters", "Pisces, Aquarius, Capricorn & Jones Ltd" (1967), "The Birds, The Bees & The Monkees" et "Head" (1968). 1968, année de révolte et de contestation qui va jusqu'à influencer le destin des Monkees décidant, avec l'aide de Jack Nicholson, de démonter leur jouet avec le film "Head". Un ovni génial et sous acide où Peter, Mike, Davy et Mickey se retrouvent sous forme de pellicules dans la chevelure de Victor Mature, la star de "Samson Et Dalila" de Cecil B DeMille. Frank Zappa fit une apparition remarquée

déguisé en Mike Nesmith pendant que ce dernier était déguisé en Zappa dans l'épisode "The Monkees Blow Their Minds" avant de surgir accompagné d'une vache en laisse et douée de parole dans "Head". C'est donc bien les Monkees qui firent connaître les Mothers Of Invention et Jimi Hendrix aux mômes de 12 ans.

Après des années de revival plus ou moins réussi, les Monkees sont devenus la madeleine de nombreux artistes comme Andy Partridge : *"Que l'on me demande d'écrire une chanson pour les Monkees est carrément incroyable. Ils étaient si importants pour moi quand j'étais jeune. Les Monkees enregistrant ma chanson et la sortant rien de moins qu'en single, va faire advenir une sorte de rupture dans le continuum espace temps et je vais probablement disparaître dans mon son de guitare. Zaaap ! C'est vraiment un rêve inspirant, dont je ne devrais pas me réveiller."* Andrew Sandoval biberonné aux Monkees et à la sunshine pop sixties, devenu producteur récompensé par un Grammy award, voulait réactiver ces *Good Times* intimement liés aux trente glorieuses. Un pari risqué incroyablement réussi. La Monkeemania repartant de plus belle avec une tournée des 50 ans — à quand la France ? — des coffrets CD et DVD en veux-tu en voilà. So be a Monkee or be square ! Mickey Dolenz, lead singer et batteur des Monkees depuis 50 ans, est le mieux placé pour nous révéler les secrets de ce retour en grâce qui, tout vieux briscard de Hollywood qu'il soit, l'a lui-même surpris.

"Nous faisons une tournée tous les dix ans"

Nos fans nous soutiennent

ROCK&FOLK : Qu'est-ce qui vous a motivé pour enregistrer ce nouvel album ?

Mickey Dolenz : Nous n'avons pas arrêté ces 50 dernières années. Nous faisons une tournée tous les 10 ans. De 1968 à aujourd'hui, on a fait trois albums. Il y a eu "Pool It !" (1987), "Justus" (1996) et maintenant "Good Times !". On a enregistré plus ou moins au fil du temps. Mais celui-là a un tel succès qu'il est monté dans les 20 premiers des classements aux Etats-Unis et le vinyle est devenu numéro 1. Bien évidemment, nous sommes ravis.

R&F : Andrew Sandoval semble avoir eu une part importante dans le son vintage de "Good Times !"…

Mickey Dolenz : Il y a eu pas mal de gens qui en sont responsables, dont Andrew bien sûr. Andrew avait retrouvé dans une boîte des inédits des sixties dont certains avaient même les voix d'enregistrées. Il les a fait écouter à moi et aux gens de Rhino et il y avait en particulier la chanson "Good Times !" écrite par mon ami Harry Nilsson. Il avait enregistré les voix et j'ai pensé que je pouvais en faire un duo. A ce moment-là, tout le monde était excité. Ça a été mon idée d'intituler cet album "Good Times !". Andrew, le label et moi-même avons sélectionné 4 ou 5 chansons inachevées. Puis le label a contacté Adam Schlesinger du groupe Fountains Of Wayne qui avait composé la chanson "That Thing You Do !" pour le film de Tom Hanks afin qu'il produise l'album. Ça semblait être la bonne formule puis ils ont commencé à joindre des gens du rock indépendant comme ceux de Weezer, Death Cab For Cutie, Andy Partridge d'XTC, Noel Gallagher et Paul Weller. Il s'est avéré que c'étaient tous de grands fans qui voulaient contribuer au disque avec des chansons du même style. On a commencé à enregistrer en studio et je pense qu'Adam Schlesinger a accompli un merveilleux boulot, faisant sonner le tout comme si ça avait été enregistré dans les sixties le même jour.

R&F : Certains groupent sixties se fourvoient quand ils effectuent leur come-back car ils essaient à tout prix de *sonner moderne* — toujours avec deux longueurs de retard de toute façon — alors que "Good Times !" est vraiment l'album que tous les fans attendaient. En étiez-vous conscient ?

Mickey Dolenz : Quand on fait quelque chose comme ça, on ne sait pas ce qui va se passer. Nous étions tous enthousiastes au sujet des chansons, surtout à l'idée de chanter avec Harry Nilsson et d'avoir une chanson avec Davy *(Jones)*. Nous nous sommes probablement rendu compte que le noyau dur des fans des Monkees, ceux qui sont là depuis des décennies, allaient aimer car ils soutiennent quasiment tout ce qu'on peut faire. Mais nous étions loin d'imaginer que tout allait exploser ainsi. Les gens de la maison de disques m'ont dit qu'ils avaient effectué leur projection afin de savoir combien de CD et de téléchargements ils allaient avoir pour l'année. Et nous avons atteint ce score en un mois ! Ça a été une énorme et agréable surprise. C'était plaisant de se dire qu'on a fait ce qu'il fallait *(rires)*.

R&F : Gardez-vous quelques souvenirs avec Harry Nilsson ?

Mickey Dolenz : J'en ai en profusion mais je ne suis pas sûr de pouvoir en partager beaucoup *(rires)*. C'était un de mes meilleurs amis et, à cette époque dingue, nous passions beaucoup de temps ensemble à Los Angeles avec John Lennon. Harry était un type très fin, très drôle et d'un talent incroyable. Nous n'avons pas fait vraiment de business ensemble, il n'a produit que deux de mes singles, nous étions simplement des amis très proches.

Coup de pouce à Hendrix ?

R&F : Aujourd'hui les Monkees jouissent d'une belle crédibilité critique, mais dans les années 60, certains venant de la contre-culture vous en voulaient d'être un boy-band réuni sur casting pour la télévision…

Mickey Dolenz : Je n'ai jamais fait très attention à ce que les autres pouvaient dire. J'avais bien trop de succès avec les Monkees *(rires)*.

Photo DR

Alors quand on a autant de succès, on suppose que quelqu'un doit avoir tort *(rires)*. Nos millions de fans ont le même doute. Franchement je n'y ai jamais prêté beaucoup d'attention. Bien sûr, c'est chouette de bénéficier de l'attention des critiques. Cet album reçoit les meilleures critiques que nous ayons eues depuis les sixties. C'est toujours très agréable.

R&F : Vous qui avez fréquenté Jimi Hendrix, vous a-t-il dit ce qu'il pensait des Monkees ?
Mickey Dolenz : Pas vraiment. Quand il faisait notre première partie en tournée, nous passions du temps ensemble en tant qu'amis. Quand on est sur la route et qu'on travaille, c'est une chose particulière. On sort de scène, on retourne à l'hôtel et on traîne un peu. Je ne me souviens pas en avoir discuté avec lui. Evidemment, il devait penser que c'était une bonne idée de faire notre première partie. Ensuite il a sorti un album et commencé à faire les gros titres. Bien sûr, Jimi Hendrix s'en serait très bien sorti sans faire la première partie des Monkees. Mais j'aime penser qu'on lui a donné un petit coup de pouce.

R&F : Comment les fans des Monkees ont-il réagi à la musique de Jimi ?
Mickey Dolenz : Ils ne l'ont probablement pas comprise. Nos fans avaient dans les 12 ans et il fallait être un peu plus vieux pour vraiment apprécier ce qu'il faisait. Il faut se rappeler qu'il n'était pas connu à l'époque. Les artistes qui font une première partie peuvent avoir des problèmes. Je suis sûr que tu as entendu parler des Guns N'Roses en première partie des Stones. La majorité des fans sont là pour voir les stars. C'est un problème typique.

R&F : Frank Zappa a participé à votre film "Head"…
Mickey Dolenz : Frank était fan. Il faisait partie des gens qui avaient compris que les Monkees était un programme télé à propos d'un groupe imaginaire qui vivait dans une maison sur la plage et avait des aventures. Ce groupe voulait être les Beatles. Frank Zappa, John Lennon, mon ami Harry Nilsson et pas mal de gens l'avaient bien saisi. C'était un show télé semblable à un film des Marx Brothers. C'est John Lennon qui le premier a dit que nous étions plus proches des Marx Brothers que des Beatles. C'est vrai ! Tout le monde comparait les Monkees aux Beatles alors que ce n'était pas exact. Nous étions plus proches de Marx Brothers jouant de la musique moderne des sixties.

R&F : Le film "Head" ressemble à un suicide métaphorique des Monkees comme on le voit au début du film où vous vous jetez tous d'un pont…
Mickey Dolenz : On peut l'interpréter ainsi mais aussi de nombreuses autres manières. Rappelle-toi de ceux qui sont derrière ce film. Jack Nicholson l'a écrit et Bob Rafelson l'a réalisé. Il a fini par réaliser "Cinq Pièce Faciles" et "The King Of Marvin Gardens" *(en 1972 avec Jack Nicholson dans le rôle principal — NdA)*. Ce film était une sorte de déconstruction. Sans vouloir être trop ésotérique, c'était un démontage du système des studios hollywoodiens qui utilisait les Monkees comme métaphore. Tu te souviens de la scène où Mike et moi sommes des officiers de la cavalerie avec des Indiens qui nous tiraient dessus ? Je finis touché avec mon torse transpercé par des flèches.

Andy Partridge, classé XTC

Andy a 19 ans lorsqu'il fonde le quatuor pop XTC, dont le plus gros tube reste "Making Plans For Nigel", écrit en 1979 par le bassiste Colin Moulding. Au sommet de son succès, Andy a une crise de panique avant un concert et le show de San Diego du 3 avril 1982 marque sa dernière apparition sur scène. En plus de la quinzaine d'albums d'XTC, Andy a enregistré sous son nom une série rassemblant ses démos titrée "Fuzzy Warbles". C'est Andy qui avait commencé à produire l'album de Blur "Modern Life Is Rubbish" avant d'être remplacé par Stephen Street, à la demande du label.

"J'adore les cuisses de grenouilles !"

J'arrête la scène, casse les flèches et dit : *"Bob j'arrête ça ! Je ne veux plus faire ces faux trucs hollywoodiens."* Je me retourne et je traverse le plateau vers le décor en peinture que je déchire afin de quitter la scène. Pour moi, c'est ici que se situe la signification du film. Bob Rafelson, Jack Nicholson, Bert Schneider *(producteur d' "Easy Rider" — NdA)*, Peter Fonda et Dennis Hopper étaient tous parties prenantes de ce projet ainsi que Martin Scorsese. A cette époque, ils s'opposaient tous au système des grands studios de l'industrie du film. "Easy Rider", à lui seul, a créé le cinéma indépendant américain. Si nous nous étions contentés de faire un épisode des Monkees de 90 minutes, nous aurions eu beaucoup plus de succès, mais nous voulions faire quelque chose de différent. Et nous l'avons très certainement fait *(rires)*.

R&F : Ce qu'on appelle aujourd'hui le nouveau Hollywood était-il une nouvelle vague américaine lancé par les Monkees ?
Mickey Dolenz : Oui, et il s'agissait des gens qui faisaient les Monkees. "Head" est devenu un film culte qui fait partie du Top 5 de Quentin Tarantino.

Photo DR

R&F : Vos jeunes fans de l'époque on certainement trouvé que "Head" était un film Bizarre…
Mickey Dolenz : Oui, ils ne l'ont pas compris du tout !

R&F : Un peu avant "Head", il y a un épisode surréaliste des Monkees à Paris réalisé par Bob Rafelson et qui le préfigure un peu…
Mickey Dolenz : Oui, je m'en souviens très bien ! Nous étions au Georges V. C'était un épisode assez différent avec le groupe qui courait partout, un peu à la manière du film "A Hard's Day Night". J'adore la France et j'adore les cuisses de grenouilles *(rires)*. Je m'en suis fait servir au restaurant l'autre jour mais elles sont difficiles à trouver ici !

Le plus honteux

R&F : Qu'est-ce qui a changé le plus dans votre business depuis les sixties ?
Mickey Dolenz : Tout a énormément changé, principalement à cause du streaming numérique. Aujourd'hui peu de groupes vont gagner de l'argent avec la vente de leurs disques parce que, franchement, la plupart des gens volent la musique. On doit se reposer sur les concerts. Un domaine qui a, lui, bien changé et dans le bon sens car il est devenu bien plus confortable de tourner. Le matériel est bien meilleur et on peut s'entendre sur scène à travers des moniteurs que l'on n'avait pas avant. Je dirai que le plus grand changement est dans le fait qu'aujourd'hui les maisons de disques ne sont plus trop impliquées dans le développement de nouveaux artistes. C'est ce qu'il y a de plus honteux. Dans le passé, les directeurs artistiques des labels s'occupaient de faire grandir leurs artistes en dépensant de l'argent afin qu'ils aient du succès, en leur prodiguant des conseils sur leurs costumes et leurs représentations. Et de temps en temps il y en avait un sur vingt qui décrochait un grand succès. A partir de là, le label pouvait se faire de l'argent. Aujourd'hui ce n'est plus le cas parce que les maisons de disques ne peuvent plus dépenser autant, alors ils ont arrêté de s'occuper des nouveaux artistes. Ceux-là doivent se faire un nom par eux-mêmes et décrocher un grand nombre de fans, c'est la seule possibilité pour signer un contrat et être distribué. ★

Album *"Good Times !" (Rhino/ Warner)*

“Je vais te dire la vérité sur cet album. Ce n’est pas un album”

PETER DOHERTY

Le chaos et la poésie sont en ville. Notre envoyé spécial a suivi le fanfaron anglais au cours d’un homérique concert à Nantes.

RECUEILLI PAR THOMAS E FLORIN

“Ne me donne pas d’argent, je vais tout dépenser en crack”

Il y a de cela 40 ans, les pionniers de la critique rock devaient braver de véritables bacchanales improvisées backstage afin de réussir à poser quelques fébriles questions à des rock-stars imbibées, intoxiquées, interrompues toutes les minutes par des managers, admirateurs, dealers et autres personnalités dont l’habit naturel semblait être le sous-vêtement. Heureusement, le monde est devenu si sage qu’une telle chose a disparu et les *entretiens* ressemblent désormais à une conversation informelle avec un camarade de classe, un collègue de travail ou un cousin éloigné. Disparus donc, mais pas pour Peter Doherty. Pour son nouvel album “Hamburg Demonstrations”, Rock&Folk a eu le droit à un entretien entre “Almost Famous” et une pièce de Feydeau.

Pete sur le toit

Au Stereolux de Nantes, la sécurité prend ses ordres auprès du régisseur général.

“ C’est quoi les consignes pour ce soir ?

— Photos pour les trois premières chansons uniquement, sans flash, personne sur scène, mais son équipe peut se charger du public.

— Et lui, il part dans la foule ?

— Non... il part surtout en vrille. Il peut jeter des trucs... C’est pour cela qu’on lui a choisi des pieds de micro légers. On a même enlevé les projecteurs du côté de scène, histoire qu’il soit pas tenté de...”

Au même instant, Peter Doherty est sur le toit de l’immeuble. Au bord du vide, il joue de la guitare... Pour une séance photo. Dans les loges, Ganxtah, son régisseur, dit ne pas être mécontent de la tournée : *“Ça se passe bien. Il a pas cassé trop de trucs.”* Il y a bien du retard sur le planning de la journée, nous passerons en dernier, prenant le parti, face à ce tsunami de chaos, que rien ne sert de nager à contre-sens. Pour survivre, mieux vaut se laisser porter par le courant. Peter Doherty apparaît dans le couloir : grand, costaud, avec des mèches grises. Il se présente, *“enchanté”*, tout ça, puis dit : *“Laisse-moi 5 minutes.”* Il se met deux doigts devant les yeux puis son index sur sa narine. On attend. Quelqu’un vient nous chercher, nous tient la porte. On le retrouve devant son miroir, flanqué de Rafa, son batteur au look *Capitaine Caverne* à l’anglais *incertain,* en train de bourrer des pipes. On interrompt le moment de détente. Pas bégueule, Doherty nous allume une cigarette avec son chalumeau de poche et nous propose un rafraîchissement : *“Tu veux quelque chose à boire ? De l’eau, du vin rouge, de la bière, un peu de pisse dans ta bouche ?”* Il allume la pipe, on se pose dans le canapé. Il s’assoit face à nous. C’est le moment que choisit son bassiste pour entrer avec une guitare. Il faut qu’ils se mettent d’accord sur la tonalité de “Ride Into The Sun” du Velvet Underground. Il chante : *“Looking for another place/ Someone else to be/ Looking for another chance/ To ride into the sun”...*

Pete trie les bonbons

ROCK&FOLK : Vous allez la jouer ce soir ?

Peter Doherty : On va faire certaines choses que j’ai toujours rêvé de faire, que ce soit avec Baby Shambles ou les Libertines. Certaines chansons que j’ai toujours rêvé de faire.

R&F : Et quelles seraient les autres ?

Peter Doherty *(il trie des bonbons dans un saladier, puis se met à les engloutir)* **:** Celle qu’on écrit dans le bus au milieu de la nuit, et qu’on oublie. Puis on arrive à la balance et on dit : *“Oh faisons celle-là, celle qu’on a répétée, celles qu’on a écrites.”* Il y a tant de nouvelles chansons perdues.

R&F : Comme on parlait du Velvet Underground, comment c’était la reprise du premier album avec John Cale ?

Peter Doherty : Oh man (*il attrape la setlist, sans nous la montrer*) ! Ça, c’est une reprise, ça une nouvelle, ça une nouvelle... Tu te souviens de “La Belle Et La Bête” des Baby Shambles. *Boum boum boum*, voici “La Belle Et La Bête” partie II.

R&F : Vous avez écrit une suite ?
Peter Doherty : C'est une chanson différente mais quelques personnages sont de retour. Le *Soup Soho Mincer* et le *Coked-up Pansy*. C'est une putain de bonne chanson. Presque trop bonne. John Cale... c'était étrange la manière dont il nous regardait avec Carl. Plein de bonne énergie. Tu vois ? Mais nous n'étions pas prêts. Nous n'étions pas parfaits mais il a aimé ça. Nous avions l'esprit, tu vois. Puis Carl était tellement heureux, tellement fier. Il a grandi en écoutant le Velvet Underground, tu sais. Dans sa petite chambre avec sa petite cassette, il l'écoutait encore et encore. Et il était sur le cul.

R&F : De vous deux, c'est lui le grand fan originel du Velvet…
Peter Doherty : C'est à cause de ça qu'il a pris une guitare. Quant à moi, c'était Chas & Dave. J'étais vraiment petit.

R&F : Chas & Dave ?
Peter Doherty : Oui, parce que ma grand-mère me chantait ces vieilles chansons. Puis j'ai appris à les jouer, ma grand-mère les chantait. Certaines étaient un peu ridicules, mais c'étaient des chansons londoniennes *(clic, clic, clic, il se bat avec son chalumeau).*

R&F : J'ai le mien…
Peter Doherty *(il l'attrape)* **:** Waouh. C'est le feu de l'enfer *(il l'approche de la pipe).* Il n'y a rien de sain là-dedans *(grande bouffée).* Ça n'a que le goût de l'enfer et de l'essence.

R&F : C'est le dernier concert de la tournée française ce soir et vous allez en Angleterre après ?
Peter Doherty *(en français)* **:** C'est quelle date, ici ?

R&F : Le 25…
Peter Doherty : Et c'est quand le date anglais ?

R&F : Après la sortie de l'album, je crois…
Peter Doherty : Oui… *(en anglais)* J'ai quelques jours en France, enfin. J'ai couru partout comme un poulet sans tête, tu sais. Les Libertines en Amérique du Sud, le Bataclan *(la voix très basse). I need a fresh tour.*

Pete communique avec les yeux

R&F : Les Sud-Américains ont vu les Libertines pour la première fois ?
Peter Doherty *(il se lève)* **:** Rrrr, *I'm on dope.* Hum… Hôtel, aéroport, festivals, salle, hôtels, aéroport. Parfois, on s'échappait pour un peu d'aventure et la sécurité nous disait : *"Non, n'allez surtout pas dans les bars, vous allez vous faire tuer."* Allez, allons-y ! On a rencontré des tas de personnages bizarres. Super. De bons moments… avec mes vieux amis. Mais c'est énorme, tu sais, les Libertines. C'est une grosse machine maintenant. On a des agents de sécurité partout où on va. Tu sais ? Les fans sont devant l'hôtel, nous attendent à l'aéroport. On jouait dans des festivals. Ils nous ont attendus longtemps.

R&F : 10 ans…
Peter Doherty : Avec les Puta Madre *(le nom de son groupe désormais — NdA)*, on n'a que cinq personnes qui attendent à la sortie des salles.

R&F : Les réactions pour les dates du Bataclan étaient énormes pourtant. Les gens étaient fous…
Peter Doherty : Oui. Moi aussi j'y étais et moi aussi j'étais fou. Le deuxième soir, j'étais un peu en colère contre moi.
Katia de Vidas *(la pianiste passe la tête par la porte et montre deux robes à Peter, une noire et une blanche)* **:** Ça va boubou *(en français)* ?
Peter Doherty : J'ai vu les deux. Prends les deux, et j'ai décidé. Mais prends le blanc. Normalement le blanc c'est mieux.
Katia de Vidas : Le blanc. OK.
Peter Doherty *(très doux)* **:** Remue tes fesses *baby. Shake your money maker.*
Katia de Vidas : Tu as l'air fatigué, Boubou. Douche froide avant la scène.
Peter Doherty : J'ai fait six interviews, deux *photoshoots* je suis *blow.*
Katia de Vidas: Est-ce que quelqu'un t'a donné de la nourriture ?
Peter Doherty : J'ai mangé ce matin. OK, ok. Je suis ok *(la porte claque).*

R&F : Elle est sur scène avec vous ?
Peter Doherty : Oui. Parfois je sens qu'elle est vraiment sur scène avec moi. Mais c'est important de se connecter, par le regard *(arrive Rafa, le batteur).* Et Raffa, il faut se connecter par le regard sur scène.
Rafa *(voix Pierrafeu)* **:** Oh mec. *Tusaiskej'parl'pa'anglè.*
Peter Doherty : C'est pour cela que ce groupe fait ce qu'il fait, parce que j'ai des difficultés, pour communiquer avec les yeux, particulièrement avec les batteurs. J'ai appris ça par le passé avec les Libertines. Hey Thomas, c'est Raffa. Ne lui prête pas d'argent.

R&F : OK. J'en ai pas…
Peter Doherty *(à Rafa)* **:** Lui prête pas d'argent.
Rafa : Nono. Arrrr. J'enÉpa.
Peter Doherty : D'où es-tu Thomas ?

R&F : De Rouen. Vous connaissez peut-être un groupe de là-bas : les Dogs…
Peter Doherty : Les Dogs… Oui oui. Ils avaient un nom avant. Ils s'appelaient The Frogs *(Rafa s'excite en grognant sur le chalumeau).* Désolé, j'adore. Appelle-moi *Le Rosbeef.* Rafa, trouve la recharge de gaz.
Batteur : Nonon, j'trouv'po.
Peter Doherty : Il est là, là.
Rafa : Grrr.
Peter Doherty : Dans mon sac.
Rafa : Gaoui ?
Peter Doherty : Yeah.
Rafa : Jvaisl'atrapé ?

Pete après le Bataclan

R&F : Vous voulez peut-être parler un peu de l'album ?
Peter Doherty : Euhhhh. Si tu veux. Tu l'as entendu, tu l'as vu ?

R&F : Oui, le voilà…
Peter Doherty : Oh fils de pute, tu l'as ! Je ne l'ai même pas. Oh bâtard. C'est cool. T'as un lecteur DVD ?

R&F : Non…
Peter Doherty : C'est vraiment gentil de ta part. Ils m'en ont pas donné. Parce que j'ai été un peu puéril. Je vais te dire la vérité sur cet album. Ce n'est pas un album. Il aurait dû sortir il y a trois ans comme des démos acoustiques. Tu vois ? Il y a des vieilles chansons, de nouvelles chansons, des idées, bla-bla-bla. Juste à sortir comme ça. Mais parce que je suis resté longtemps dans l'appartement du label, j'ai une note de 180 000 euros. *Cent quatre-vingt mille.*

R&F : C'était un grand appartement, au moins…
Peter Doherty : En fait, oui. Un grand appartement, et un studio. Au final… Mon manager de l'époque a dit : *"OK, cet album ne va pas sortir."* Je lui ai dit : *"Bollocks !"* Je suis parti pour faire un album. Maintenant j'ai un nouveau manager, qui est un ami d'école, je le connais depuis que j'ai 15 ans, ça fait longtemps, ça fait 12 mois qu'il est mon manager, et ça sort.

R&F : C'était ce que vous avez enregistré à…
Peter Doherty : Non non non non. Non. En Allemagne, j'ai enregistré peut-être 10 ou 15 chansons acoustiques. Quand je suis allé en Thaïlande pour faire l'album des Libertines, ce gars *Yayé Chira*, il est allé voir des musiciens locaux, que je ne connais pas, mais des gens dans lesquels il avait confiance, et il les a mis à la basse, à la batterie, sur mes chansons acoustiques. Il a mis de la guitare électrique, des orchestrations. Donc quand je suis revenu de Thaïlande, les démos de Hambourg n'étaient plus les démos de Hambourg. C'est genre un album, mais pas mon album. Et le truc le plus étrange, c'est que les gens l'aiment. Tous les mecs en Angleterre qui m'ont jamais donné de bonne chronique, ils écrivent de bonnes chroniques. "Down In Albion" a été ignoré, 1 sur 5, *"c'est de la merde"*. "Shotter's Nation", 2 sur 5, bla-bla-bla. Et ça, ça a 4 ou 5… Mais qu'est-ce qui ne va pas avec ces…

R&F : Qu'on vous donne de bonnes critiques alors que vous n'avez rien à voir avec ce disque ?
Peter Doherty : Non. Les chansons étaient là, les arrangements aussi, mais il n'y avait pas de batteries ou de trucs comme ça. Donc, *bang*, je reviens, l'écoute et dis : *"Non, c'est trop de la merde."* Plus de batterie funky… Tu vois… Ça sort pas… Il y a une chanson que je ne voudrais pas avoir sur cet album, c'est "Hell To Pay The Gates Of Heaven". C'est la seule. Elle n'a rien à foutre là. Parce qu'ils l'ont fait sonner comme une chanson country & western. Mais c'est pas ça. C'est une chanson en colère, une *protest song*, sur des gens qui ont été tués par balle.

R&F : Cette chanson est l'une de vos meilleures. Quand est-ce que vous l'avez écrite ?
Peter Doherty : Je me souviens pas. Après le Bataclan. Mais c'est vraiment une chanson *fucked up*. Alors que là-dessus, c'est une petite chanson country. C'est pour cela que je veux que les gens entendent la version live d'abord *(il parle en bâillant)*. Qu'est-ce que tu en penses ?

R&F : C'est une chanson incroyable surtout cette entrée en matière *"Les gars, il faut choisir votre arme. Une J-45 ou un AK-47"*…
Peter Doherty : Puis regarde. Il est écrit : musique et paroles de Peter Doherty mais ce n'est pas vrai. Certaines de ces chansons ont été faites avec Wolfman, avec Suzie Martin, d'autres personnes. C'est n'importe quoi. Ce n'est pas bien, ce n'est pas juste. Ce n'est pas comme ça que je voulais que ça se passe. Je voulais que ces gens soient reconnus pour leur contribution. Wolfman, un super songwriter, Alan Wass, super songwriter, que Dieu te garde, Suzan Martin *(il allume sa pipe)*…

R&F : Et vous ne l'avez jamais entendu ?
Peter Doherty : Celui qu'ils m'ont donné, il fait : *"la la la la* bip, *la la la la* bip." Parce qu'ils pouvaient pas mettre certains mots sur internet.

Kris, Bobby & Janis

"Me And Bobby McGee", écrite en 1969 par le chanteur/ acteur Kris Kristofferson avec Fred Foster, ne l'a pas été pour Janis Joplin, qui en a livré la version la plus populaire, mais pour Roger Miller qui en fait l'ouverture de son album "Roger Miller". Elle fut reprise entre autres par Gordon Lightfoot, les Statler Brothers, Kenny Rogers puis Janis Joplin, qui l'a placée sur son album "Pearl" peu avant sa mort en octobre 1970. Sortie en single le 12 janvier 1971, la version de Janis fut le second N° 1 américain posthume après "(Sittin' On) The Dock Of The Bay" d'Otis Redding.

R&F : Vraiment !
Peter Doherty : Oui *vraiment*. Ce sont des chansons qu'on aurait dû donner. Ecoute mec, prends la musique, écoute la musique, et s'il te plaît, ne me donne pas d'argent parce que je vais tout dépenser en crack. Prends la musique gratuitement, ça sauvera la vie de tout le monde. La musique te sauvera la vie, la pauvreté sauvera la mienne. Santé !

R&F : Santé…
Peter Doherty : Tu es musicien ?

R&F : Oui. Je joue…
Peter Doherty : Tu joues de quoi ?

R&F : De la guitare…
Peter Doherty : Je vais t'attraper une guitare. S'il te plaît, c'est important pour moi, de voir ce qui sort de ton âme. Tu joues "Foley" ?

R&F : Folie ?
Peter Doherty : Blaze Foley. Un mec incroyable. Il a été tué par le fils de son voisin… je crois *(il chante "Clay Pigeon"). "I'm going down to the greyhound station, got to get a ticket to ride" (Katia de Vidas entre dans la pièce vêtue de sa robe blanche).* On peut avoir une guitare ? Tiens Thomas, écoute, ce n'est même pas sur le disque *(regard complice)*. Comme ça, on a l'air de bosser parce que sinon elle me dira d'aller la chercher moi-même *(elle revient avec une guitare. Il lui montre le disque. Elle repart. Il met un morceau et se met à rapper dessus. Il le coupe brutalement, attrape notre cigarette et nous file la guitare)*. Est-ce que tu connais "Me & Bobby McGee" ?
Le manager : Il reste 5 minutes.
Peter Doherty : Mais on fait que s'échauffer !
Le manager : T'as un show à faire.
Peter Doherty : Allez, joue un truc.

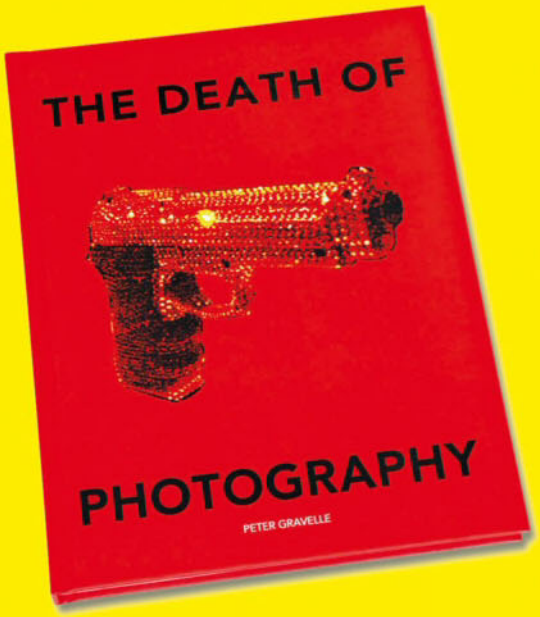
R&F : OK. Je joue un truc mais j'ai besoin d'un chanteur…
Peter Doherty *(il improvise)* **:** *"Tu prends des risques, petit journaliste, on le fait tous, je ne vais pas te livrer mon âme. Certains mecs ne savent même pas"*… Non non, t'arrête pas, c'était sympa.

Pete et le cocard

Voici qui était suffisant à sonner la fin de cette non-interview et le début de la fête. L'ensemble du groupe arrivera dans la loge, on jouera "Blue Moon" puis quelqu'un mettra "Open Up & Bleed" des Stooges. Peter bousculera le faux plafond et déchirera son T-shirt. Jack Jones, le guitariste, nous donnera son album. Miki Beavis, au violon et au banjo, montera sur une chaise pour faire un discours d'adieux, Orelsan (!), invité sur le concert, discutera calmement dans le canapé et Drew McConnell, le bassiste, expliquera comment Peter lui a malencontreusement fait un cocard au Bataclan avec la tête de sa guitare. Le concert sera dantesque, aussi chaotique que cette interview, mais rappelant à chacun que, contrairement au Christ, le rock'n'roll n'a pas besoin de rester dans les clous pour se tenir droit. La seule règle ici étant, plutôt, de ne pas en avoir. ★

Album *"Hamburg Demonstration"*
(Clouds Hill/ BMG)

“La musique te sauvera la vie”



“Pendant un an, ce fut formidable le punk”

PETER GRAVELLE

Les tartes à la crème et les substances nocives ? Celui qui en 1977 était connu sous le nom de *Kodick* les a bien connues. Il revient ici sur sa mirifique carrière de photographe punk.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

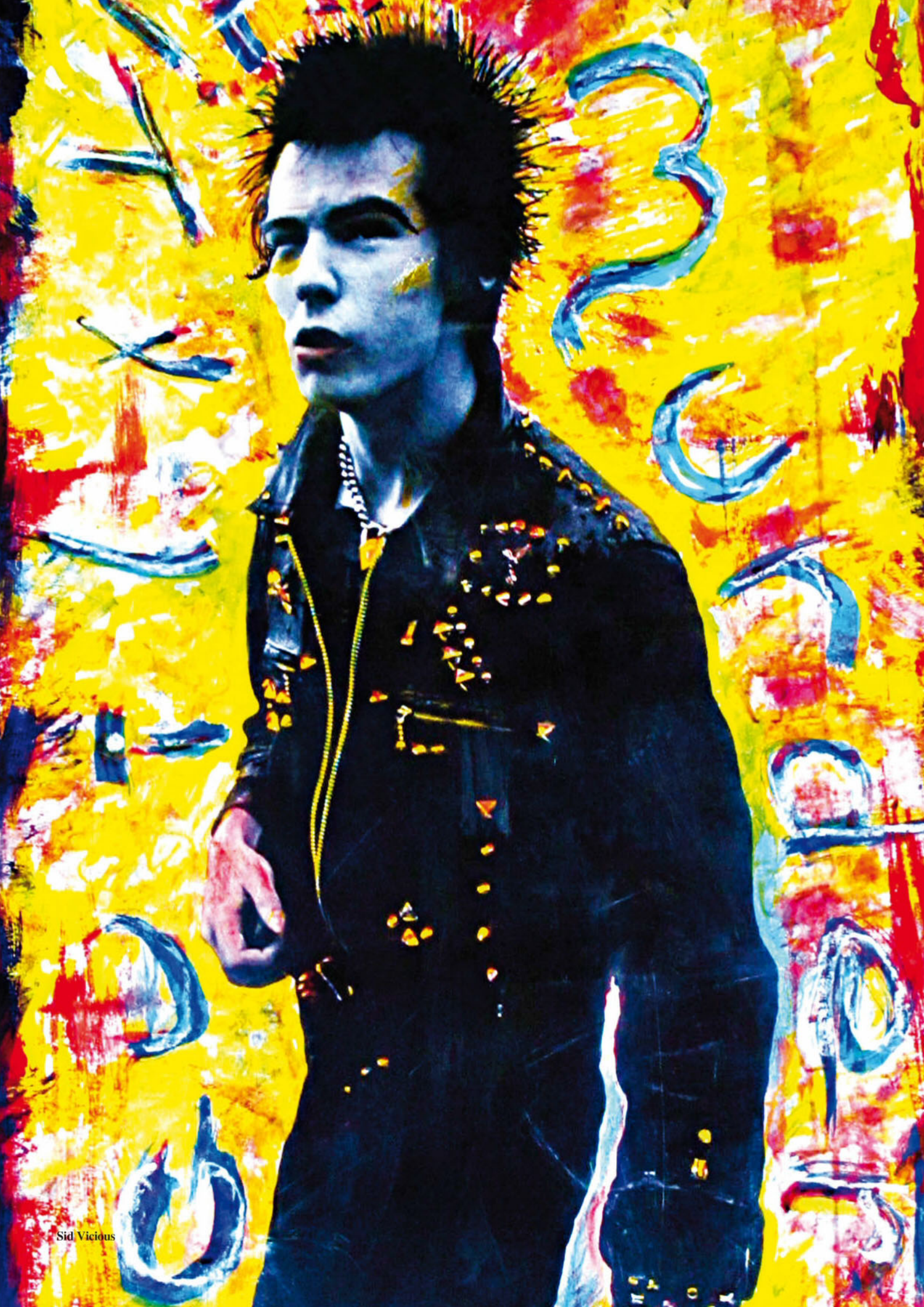
C’est un gros bouquin photo à la couverture rouge vermillon. Avec un flingue en diamant, braqué vers le lecteur. Et un titre choc. *“Mort De La Photographie”*. Pan ! Un livre signé Peter Gravelle. Un livre qui annonce la couleur. Et c’est vrai que Peter Gravelle est un des grands photographes punk. Il est l’auteur de la fameuse première pochette des Damned ! Celle avec le groupe barbouillé de crème chantilly. Sous le pseudonyme de *Kodick*, Peter signait en 1977 cette séance hallucinée. Qui fut tout sauf facile : *“Le jour du shoot, nous avons eu un petit problème : impossible de trouver des tartes dans Londres. Du coup nous changeons de plan : du flan, du ketchup, de la moutarde et de la mousse à raser serviront à donner l’illusion des tartes. Malheureusement la mousse à raser était mentholée et elle brûlait la peau des musiciens. Une séance amusante…”*
Intéressé ? N’allez pas plus loin. Rock&Folk a contacté le génial Peter Gravelle et ce qui suit est notre cadeau de no-hell. Bonne lecture.

ROCK&FOLK : Bonjour Peter, comment ça va aujourd’hui ?
Peter Gravelle : Mal. Ce putain de gouvernement (*anglais — NdA)* en veut aux pauvres. On se demande si c’est du nettoyage ethnique, cette fois il vise les pauvres. Il faut que nous apprenions à arrêter ça.

R&F : Votre livre, “The Death Of Photography”, vient de paraître. Peut-on dire que c’est un livre sur le punk, la drogue et la mode ?
Peter Gravelle : Oui, bien sûr, on pourrait le dire, mais pour moi c’est une simple célébration de l’art photographique, sans complaisance.

R&F : La toute première photo du livre, c’est Elvis croisé dans la rue, à Vegas. Pouvez-vous nous expliquer ?
Peter Gravelle : Je préférerais pas. C’est juste pour montrer mes premières tentatives photo, c’est tout.

R&F : Sid Vicious était-il le nouvel Elvis ?
Peter Gravelle : Ils ont sans doute tous les deux abusé de drogues diverses et variées mais, à part ça, je ne vois rien qui les rapproche. Votre question est sympathique, mais j’avais toujours prévenu Sid sur le mode plaisanterie, bien sûr, mais je lui disais : “*Si tu ne fais pas gaffe,*



Sid Vicious

Outake de la pochette Damned Rock&Folk, juillet 1976.

tu pourrais bien devenir le prochain Alvin Stardust." Maintenant, qui sait ? Sid aurait pu devenir un acteur star et finir par chanter à Las Vegas, aussi effarant que ça paraisse. Qui peut savoir ce qu'il aurait fait ?

R&F : Vous avez shooté la fameuse pochette du premier album des Damned. C'est devenu une image iconique du punk…
Peter Gravelle : Totalement, oui. C'est le départ pour mon voyage dans le show business.

R&F : Vous avez, durant les années punk, réalisé des pochettes pour Radio Stars, Generation X, Snatch, Johnny Thunders, Chelsea, The Jam, Joe Jackson, Police. Qu'est-ce qui fait une bonne pochette ?
Peter Gravelle : Si les gens s'en souviennent, qu'ils aiment ou détestent, c'est une bonne pochette. Et tout ce qu'il y a entre ces deux extrêmes ne sert à rien. Bien sûr en tant que photographe, on préfère qu'ils aiment.

R&F : Que vous a appris le punk ?
Peter Gravelle : Ce truc tout simple. La prochaine fois, on ne trahira pas, on ne deviendra pas des parodies de nous-mêmes et peut-être qu'on réussira ces putain de changements dans la société.

R&F : En 1977 vous signez vos photos *Kodick*. C'était le signe d'une réinvention complète ?
Peter Gravelle : N'exagérons pas non plus ! Après le punk, j'ai recommencé à signer Gravelle, mais c'est surtout parce que je ne me souvenais plus de qui me connaissait sous quel nom. Et puis honnêtement, un an après le punk, il y avait péremption.

Signature des Sex Pistols devant Buckingham Palace

Wilko

R&F : Ces jours-ci, le punk semble un truc remarquable, fascinant. Vous qui avez vécu le mouvement de l'intérieur, est-ce également votre opinion ?
Peter Gravelle : Pendant un an, ce fut formidable le punk. Soudain on développait une pensée communautaire, à propos de plein de choses. Après la dissolution des Pistols, tout a fichu le camp. Et c'était une grande honte selon moi. J'espérais réellement de vrais changements... Les bêtises de Malcolm avec Ronnie Biggs et les projets suivants furent pathétiques, du commercial éhonté...

R&F : Pouvez-vous nous parler de Barney Bubbles, le graphiste de Stiff Records ? C'était un vieux hippie, non ?
Peter Gravelle : Oui, Barney était un hippie. Rien de mal à ça non plus, dès le début, il avait aidé le festival de Glastonbury et d'autres projets intéressants. Il connaissait parfaitement l'histoire de l'art, et son meilleur travail date des débuts du punk, c'était la classe totale. Ce qu'il a fait ensuite, autour de Costello notamment, frôlait l'Art, mais j'aimais moins. D'un autre coté, c'est à ce moment-là que Barney a vu arriver le gros pognon, pour la première fois de sa vie. Il a réussi à acheter un appartement pour découvrir que le gouvernement anglais le cherchait pour évasion fiscale. Barney s'est alors suicidé. Une fin terrible pour n'importe qui, mais encore plus touchante quand on connaît le talent du bonhomme.

"Si les gens s'en souviennent, qu'ils aiment ou détestent, c'est une bonne pochette"

L'air cool

R&F : Vous avez fait une pochette pour Humble Pie. Vous préfériez travailler pour des hard rockers ou des punk rockers ?
Peter Gravelle : Que ce soit du hard rock, du punk ou du reggae, j'ai toujours détesté faire des photos de groupes. Essayer de donner l'air cool à une bande de gens, c'est la grosse difficulté. J'héritais de ceux qui étaient les moins photogéniques, je les rendais cool, et c'était souvent la photo choisie, au détriment des autres.

GenX

“Arrêtons l’hypocrisie, légalisons tout”

R&F : Vous avez cette incroyable photo des Sex Pistols en conférence de presse… Malcolm est juste derrière Rotten, on sent qu’il planifie un coup tordu. Que pensiez-vous du personnage ?
Peter Gravelle : Inapprochable et totalement radin. Malcolm voulait passer sa vie sans rien payer jamais à personne. Pas très social, l’anarchiste en chef !

R&F : D’où ces accusations : pour certains, les Pistols furent le premier boy band…
Peter Gravelle : Qui dit des conneries pareilles ? Les Pistols, ce n’était certainement pas Herman’s Hermits, mais ce n’était pas Black Sabbath non plus !

R&F : Vous avez réalisé la pochette de l’album solo de Johnny Thunders, “So Alone”. Vous reste-t-il des photos inédites de cette mémorable séance ?
Peter Gravelle : Non, et pourtant il y en a, elles sortiront sans doute un jour. J’attends ce jour avec impatience, car je saurai alors qui m’a volé mes négatifs. Mais le coupable attend sans doute ma mort, pas vrai Patti ? Pendant toute la séance, j’ai essayé de montrer un Thunders qui ne serait pas trop malade de la drogue. Mais Thunders se gavait de bourrin, un vrai porc. Du coup, la session c’était un, deux, trois, Johnny, ouvre un œil, *click*. Personnellement je préfère la séance du dos de l’album.

Mort du Sid

R&F : Vous étiez à New York durant la fin sordide de l’affaire Sid et Nancy. Sid est mort une semaine avant d’entrer en studio pour enregistrer un album solo. Il allait vraiment faire une reprise de “YMCA” des Village People ?
Peter Gravelle : Ce titre figurait sur la liste des chansons envoyée par Malcolm McLaren. Je peux vous dire qu’en lisant ça, on s’est tapé une bonne barre de rigolade. Sur le moment, Sid s’est exclamé *“No fucking way !”* Mais qui sait, il aurait pu totalement réinventer la chanson à sa manière ! Il faut se souvenir d’un truc : Sid était vraiment la marionnette exploitée par Malcolm qui profitait de la situation personnelle de son artiste.

R&F : Les gens doivent vous avoir posé la question un million de fois, pourtant on y retourne, pour Rock&Folk, dites-nous : comment est mort Sid Vicious ?
Peter Gravelle : J’en parle dans mon livre. Qu’il me suffise de dire ceci : je doute que Sid soit mort de la dose initiale que j’avais apportée pour lui ce soir-là. Comme je dis à chaque fois, quand je suis reparti, des heures après ma livraison, Sid était bien vivant. Prétendant n’avoir plus rien, j’avais donné le reste du paquet à sa mère, avec pour instruction qu’elle planque ça jusqu’au lendemain. Des années plus tard, Alan Parker a dit dans une interview que la mère de Sid avait eu pitié de l’état de son fils, et qu’elle lui avait donné le shoot final, pour achever sa misérable trajectoire terrestre. Le shoot de la pitié, en somme. Ensuite Parker a nié avoir raconté ça. Quelle que soit l’histoire, que la mère de Sid lui ait donné le paquet volontairement ou pas, tout cela restera un mystère. Personnellement, j’ai toujours pensé que sa misérable mère avait administré à son fils le shoot fatal. Il y avait sur le bras du cadavre des marques sans appel : quelqu’un, un tiers donc, lui avait administré le fix final.

R&F : Vous devenez alors photographe de mode, vous connaissez de grands succès en Amérique, Italie, Grèce, Japon. Vous pourriez refaire une pochette de disque aujourd’hui ? Et pour quel artiste ?
Peter Gravelle : Si Kodick reprenait du service, il pourrait, je crois, imaginer une pochette pour Iggy...

R&F : A la fin de votre livre, vous parlez de la drogue et vous avez cette formule : “*Arrêtons l’hypocrisie, légalisons tout*”…
Peter Gravelle : Eh bien selon moi, comme tout lubrifiant social, les drogues devraient être légalisées et contrôlées. L’argent illégal de la drogue représente un énorme business, avec plein de ramifications économiques souterraines. A ce stade, on peut dire que pratiquement tous les êtres humains ont, un jour ou l’autre, essayé les drogues illégales. L’explication de tout ça est que sans doute certains (je parle de nos gouvernements) ont tout intérêt (économique) à maintenir les drogues dans l’illégalité. ★

Livre *“The Death Of Photography”* *(Carpet Bombing Culture)*

Remerciements Marc Z

Johnny Thunders

VOX
VOX
VOX

“Ce n’est pas nous qui avons changé, c’est le monde”

LES INSUS ?

Après une homérique tournée hexagonale achevée cet automne, le manager du groupe François Ravard raconte comment trois Téléphone se sont remis à jouer après trente ans de silence.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

PHOTOS PIERRE HENNEQUIN

Richard, Jean-Louis, Aleks, François et Louis

“Qui voudrait rater un truc pareil ?”

Si vous lisez Rock&Folk, vous n’ignorez rien de la grande aventure *les Insus ?* qui bouscule ces jours-ci la tranquillité affichée et la hiérarchie du rock tricolore. Racontée avec un grand luxe de détails dans Rock&Folk depuis la reformation surprise du Point Ephémère (11 septembre 2015, R&F 579) la tournée des Insus a été commentée par nos rédacteurs dès son départ en avril 2016 (R&F 586). Et ensuite suivie en détails au long cours des festivals français de l’été dernier. Nos journalistes ont loué le show *(“la foule ronronne comme un tigre repu”)*, rappelé que ce groupe *français* chantait dans la même langue (Francos), approuvé les concerts *“façon juke-box”* (Vieilles Charrues) et trouvé qu’à Arras *“ils crachaient leur venin comme en 1979”*. Exaltés, certains ont porté au pinacle Aubert *(“très en voix”)*, Bertignac *(“solos fluides”)* et Kolinka *(“cognant probant”)*. Arrivé aux Eurockéennes, on félicitait encore les Insus *“chaleureux, carrés, efficaces”*. La tournée des festivals achevée, les Insus ont poursuivi leur route, retrouvant Bercy ou le Trabendo, toujours poursuivis par l’équipe de ce journal qui les raconte *“à bloc, répertoire vintage, son à gros volume et satisfaction du public maximale”*.

En dépit d’une presse partout extatique, les Insus se sont montrés très peu bavards, limite muets. Pourtant il y en aurait à raconter. Les Insus ont inventé plusieurs choses sur cette tournée. Ils sont le premier groupe historique à avoir la classe de se reformer sous un autre nom et à pulvériser tous les records de l’année. Cette première tournée record terminée le 12 novembre 2016 au Zénith de Paris, les Insus se sont logiquement débandés pour prendre un repos mérité et disparaître dans la nature après une courte salve d’interviews. Voilà pourquoi Rock&Folk est entré en contact avec François Ravard, manager historique de Téléphone et des Insus. Un François Ravard qui a fait du chemin : à la dissolution de Téléphone, il est parti manager les Rita Mitsouko. Un temps séduit par le septième art, il a produit des films pour Serge Gainsbourg, Pascal Thomas, Jean-Pierre Mocky. Et est revenu à la musique pour gérer la carrière de la grande Marianne Faithfull. Lorsqu’il s’installe devant nous, au bar d’un grand hôtel voisin de son bureau, on se dit que François Ravard n’a absolument pas changé. Même regard chaleureux, même coupe de cheveux en bataille, même esprit caustique. Pour cette seule et unique occasion, et en exclusivité pour Rock&Folk, Ravard a donc accepté de raconter *de l’intérieur* le mystérieux triomphe de l’année, ce retour imparable des Insus, Jean-Louis Aubert, Louis Bertignac, Richard Kolinka et Aleksander Angelov. *Roll your tapes*, comme on disait au temps du rock’n’roll.

ROCK&FOLK : Vous managez Marianne Faithfull. Que pense-t-elle de tout ça ?
François Ravard : Elle est très contente pour moi. Peut-être un petit peu jalouse de ce succès, mais elle trouve cette aventure très bien pour du *"frog rock" (rires).*

R&F : Historiquement, il y avait eu des reformations de Téléphone prévues, non, par le passé ? On peut raconter tout ça maintenant ?
François Ravard : Il y en a eu deux sérieusement envisagées. Une première en 1999. On avait imaginé donner vingt concerts pour l'an 2000. Avec Corine. Téléphone s'était séparé en 1985...

R&F : Souvent la presse parle de 1986…
François Ravard : Le dernier single, "Le Jour S'Est Levé" est paru en 1985. Je ne me souviens plus si c'était fin décembre 1985 ou tout début 1986, on s'est retrouvés tous les cinq dans un café, on a décidé d'arrêter et on s'est soûlé la gueule.

R&F : En 1976, à l'époque du premier concert, le logo de Téléphone était un point d'exclamation…
François Ravard : Voilà. Tout membre de la formation participait : on bombait des points d'exclamation dans tout Paris. On avait repéré qu'au BHV les bombes de peinture étaient près de la sortie. Olive *(futur Lili Drop)* restait sur sa mob, j'entrais dans le BHV, j'empoignais six bombes, je courais jusqu'à la mob et on se cassait ventre à terre, sans payer. Tout ça pour ensuite bomber dans tout Paris les mots *"Concert rock ! au Centre Américain*". Ce premier concert est d'ailleurs très intéressant. Richard l'a très souvent raconté, sans doute mieux que moi. C'est lui qui avait un contrat pour donner un concert au Centre Américain avec son groupe, Semolina. Sauf que son bassiste et ami de toujours, Daniel Roux, a quitté le groupe quelques semaines avant la date. Sans groupe, Richard appelle Jean-Louis. Ensuite chacun a sa version de l'histoire. Pour résumer : Richard appelle Jean-Louis qui a des chansons. Louis Bertignac et Jean-Louis Aubert jouaient ensemble depuis un moment. Le premier répertoire consiste en quelques chansons de Jean-Louis, "Hygiaphone", "Métro", etc, et beaucoup de reprises, notamment "Connection" des Stones, un medley "Little Queenie" et une finale sur "Rock'n'Roll" de Led Zep.

R&F : Louis Bertignac amène Corine…
François Ravard : Ils vivaient ensemble, donc Louis amène Corine. La veille du concert, dans la nuit du onze au douze, Corine et Louis s'engueulent et se fâchent. Corine part. Déjà, avant le premier concert, nous n'avons plus de bassiste... La nuit se passe à flipper : *"On n'a pas de bassiste, va falloir annuler"*, etc. Que faire ? Louis cherche Corine dans des coins improbables, toute la nuit. Au final, la bassiste réapparaît le 12, et on joue et voilà le début de toute l'histoire.

Camaraderie très forte

R&F : Revenons à cette reformation de 1999. Pourquoi elle ne se fait pas ?
François Ravard : Les plaies n'étaient pas cicatrisées. Les visions de ce que devait devenir Téléphone étaient complètement différentes, entre Corine et le reste du groupe, ça ne passait pas. L'idée de départ, 20 concerts pour l'an 2000, venait de Jean-Louis, tout le monde adorait l'idée. Jean-Louis avait en tête, pour le nom de la tournée, *"Commun Accord" (chanson parue en solo sur l'album "Comme Un Accord", en 2001).* Mais bon, ça ne s'est pas fait. On était quatorze ans après la séparation et on n'arrivait pas à se reformer. Les tensions qui existaient à la fin de Téléphone sont immédiatement réapparues. Il n'y a même pas eu de répétition. Juste une très longue discussion. Je n'y assiste pas, j'étais à Londres avec Marianne. Le soir de ce qui devait être la première répète, Jean-Louis m'a appelé pour me dire qu'il jetait l'éponge. Lui avait envie que ça se passe dans le bonheur, la tendresse, ils n'avaient pas arrêté de s'engueuler. On peut dire que c'est là que la séparation a été confirmée entre Corine et les quatre autres. Et ça n'allait pas s'arranger ensuite.

R&F : Bizarre… Parfois le temps cicatrise tout…
François Ravard : Là, ça n'a fait que s'envenimer. On n'a plus jamais eu de nouvelles directes de Corine. En revanche, on a vu paraître des interviews dans la presse, un livre, etc. Et à chaque fois, dans ces papiers, je me faisais traiter d'escroc, voleur. Ce ne sont pas des choses très agréables à lire. Parmi tous les artistes avec lesquels j'ai travaillé ou collaboré, tous les gens que j'ai rencontrés au cours de ma carrière, je peux dire que celle qui m'a fait le plus de mal, c'est Corine Mariennau. Je lui ai pardonné, aujourd'hui je ne lui souhaite que du bonheur.

R&F : Seconde tentative, en 2010 ?
François Ravard : Oui, là encore, une reformation est proposée mais ce sont juste dix stades, du gros business. On était partis là-dessus et ça ne s'est pas fait non plus. En revanche, ça ne nous a pas empêchés de continuer à nous voir régulièrement malgré nos agendas chargés. Jean-Louis s'est élevé à la force du poignet, il est passé dans le club des cinq plus gros artistes français. Louis Bertignac n'a jamais cessé de jouer en solo et en concert, il a produit de très grands succès (Carla Bruni, Joyce Jonathan), moi j'ai produit des longs métrages, géré la carrière de Marianne, etc. Quand j'ai organisé mon Tribute à Gainsbourg à Pleyel, Louis et Jean-Louis sont venus. Quand j'ai fait Band Aid pour donner un coup de main à Bob Geldof, Louis, Jean-Louis et Richard sont passés. Bref, on a tous continué une camaraderie très forte. Personnellement, je n'ai pas revu Corine depuis 1999. Les autres non plus. Seul Richard avait gardé un semblant de contact, mais ils se sont fâchés aussi depuis.

R&F : C'est triste…
François Ravard : Une séparation, ce n'est jamais gai. Mais ça fait trente ans et on est tous passés à autre chose. Du coup, quand on abordait le sujet d'un retour, on en est venus à considérer que ce serait sans Corine, à cause de ses déclarations malaimables. Beaucoup de gens nous ont conseillé de l'attaquer en diffamation, ce que, détestant les procès, nous n'avons pas fait. Corine a multiplié les déclarations sur Louis, Jean-Louis et Richard et le groupe Téléphone dans son livre paru en 2006. J'incite vos lecteurs à relire l'excellente chronique *(d'Agnès Léglise — NdA)* dans Rock&Folk à ce propos.

Secret absolu

R&F : Et puis voilà, en 2015, une reformation sans Corine va se faire. A cause de votre greffe du foie ?
François Ravard : Le temps est passé sur nous, il a été un révélateur. Comme je disais, on est tous restés potes. On se voyait souvent. Un affreux jour, on m'a appris que j'avais un cancer du foie. On m'a opéré très vite. Un an et demi plus tard, la tumeur est revenue et là, greffe, les docteurs me donnaient 50 % de chance de m'en sortir. Voire moins. Avant l'opération, il y a eu des preuves d'amitié. Chacun des trois m'a appelé et tous me faisaient un clin d'œil en me disant : *"Tiens bon François, si tu en réchappes, on reforme le groupe !"* Après l'opération, Jean-Louis a été merveilleux, il est devenu comme un grand frère pour moi. Il venait me voir à l'hôpital, il m'a invité à passer ma convalescence chez lui, à la campagne. Au bout de trois mois, c'est bon, on est sûr que la greffe a pris, et là je constate que Jean-Louis a envie de me dire un truc. Je connais bien mon Jean-Louis. Il avait une tête un peu bizarre, il avait l'air d'avoir envie d'aborder un sujet, oui, mais lequel ? Les jours passent. Et moi aussi, j'avais envie de lui dire : *"Ta tournée Houellebecq est terminée, tu ne fais rien ?"* Bref, après avoir longuement tourné autour

“Stupéfaction et enthousiasme”

du pot, un beau jour, hop, Jean-Louis est arrivé avec un petit papier sur lequel tout était écrit, concept, nom du groupe, tout. Son idée, c’était de faire quelques tout petits concerts sous un autre nom. Voilà, on n’allait pas s’appeler Téléphone, c’était le passé, il avait un nouveau nom de groupe, Les Insupportables, tout était clair dans sa tête.

R&F : Restait à l’annoncer aux deux autres ?
François Ravard : Et là Jean-Louis les appelle. Prétexte, mon anniversaire. *“François est sauvé, on va faire une fête, venez célébrer ça.”* Louis et Richard débarquent chez Jean-Louis au jour dit, avec des cadeaux. Ils pensaient qu’on serait une vingtaine de potes, or nous nous sommes retrouvés juste tous les quatre. Et donc on a parlé santé, etc. Puis à un moment, Jean-Louis a annoncé qu’on avait une petite idée, lui et moi. Stupéfaction des autres. Et enthousiasme. Ce jour-là, on est tous descendus dans le studio de Jean-Louis, les garçons voulaient jouer tous les trois. J’étais là, unique spectateur, et immédiatement, comme par magie, le son est revenu, intact. Ils ont fait plein de morceaux du premier album, “Dans Ton Lit”, “Prends Ce Que Tu Veux”, etc. Le son était là tout de suite ! Et ce son de Louis et Jean-Louis jouant ensemble avec Richard à la batterie, personne jamais n’est parvenu à le dupliquer, s’y mesurer, le réitérer. J’étais en extase et on a décidé de faire un petit concert surprise.

R&F : Et là, donc, François Ravard va réserver le Point Ephémère…
François Ravard : On avait décidé du Point Ephémère parce qu’on voulait que ce soit un secret total. Il y a eu deux ou trois jours de répétitions chez Louis. Dans son studio. Bien sûr, la question du bassiste se pose. On aurait pu auditionner. Moi, je pensais à mon copain Alex James, de Blur, pourquoi pas, d’autres idées ont surgi et Jean-Louis nous a parlé d’Aleks *(Aleksander Angelov)* qui l’avait accompagné sur la tournée Houellebecq. Aleks est arrivé, s’est branché et plus jamais personne ne s’est posé la moindre question. En matière de musiciens, Louis Bertignac est exigeant, limite tatillon. C’est lui-même un bassiste exceptionnel. Ils ont joué une demi-heure, et tout de suite, Aleks était adopté. On a donc fait ce premier concert au Point Ephémère. Ce devait être un secret total, mais il y a eu une fuite avant. Mon plan de départ, c’était le secret absolu. Et puis soudain, pendant le concert, la vérité se ferait jour, bon sang, Aubert, Bertignac et Kolinka rejouent ensemble, tout le monde s’emballerait sur les réseaux sociaux, etc. Mais il y a eu une fuite...

R&F : Richard a dit sur son Facebook qu’il ne fallait pas rater ce concert d’un groupe inconnu, Francis Zégut a compris ce que cachait le point d’interrogation et tout le monde s’est retrouvé au courant…
François Ravard : Voilà. Mon plan de secret s’est lamentablement effondré, ça arrive.

Un truc unique

R&F : Depuis 1985, des dizaines de personnes, producteurs, ministres, promoteurs, avaient essayé d’obtenir ce miracle, *la reformation de Téléphone*…
François Ravard : Tout le monde, pendant vingt ans, nous a suppliés de reformer le groupe. Il y avait eu plein d’offres énormes. Prestigieuses. Mais tout tournait autour du pognon. Alors que là si on l’a fait, c’est pour le bonheur d’être ensemble et pour la musique. On a commencé sans planning, sans tourneur, sans maison de disques. Personne ne savait rien, ni Warner, ni même nos meilleurs amis. On voulait faire une surprise et ce fut réussi. Car des questions se posaient : comment ça allait fonctionner entre nous ? Sur scène ? Le Point Ephémère fait 400 spectateurs, mais jamais je n’ai vu les autres avec un trac pareil. On n’en menait vraiment pas large, ni eux, ni moi. Le concert s’est très bien passé et le son est revenu, comme si le groupe ne s’était jamais arrêté.

R&F : Ensuite il y a Lille et Lyon…
François Ravard : Voilà, après le concert du Point Ephémère, tout le monde me dit : *“Putain on ne va pas arrêter là, ce serait trop con. Allez François, trouves-en un autre !”* Donc je vais visiter une salle à Lille, en plus c’est un vieux cinéma, le Splendid, j’aime bien le nom. Puis ils ont demandé un troisième show, et ce fut Lyon. Je voudrais ajouter ceci : quand on est tous les quatre ensemble, à Lille, Lyon, au Point Ephémère, il y a un truc très fort entre nous, un sentiment de joie, de plénitude. On est là, entre potes, entre frères, à faire ce qu’on aime le plus. C’est unique. Après le troisième concert, des questions se posent. On n’a pas vraiment envie de faire les stades. On décide d’opter pour des Zénith. Je choisis de travailler avec les tourneurs Gérard et Matthieu Drouot. Puis je gère la production, que je veux très dépouillée

Jamais plus jamais

L’an dernier Guns N’Roses a franchi le pas, on verra le gang reformé avec Slash, Duff et Axl au Stade de France en juillet 2017. A part ça, il existe encore des groupes à reformer ! Des groupes qui pourraient revenir au plus haut niveau, en dépit de disparitions tragiques : Led Zeppelin et Pink Floyd (avec trois survivants chacun) pourraient le faire à nouveau pour la satisfaction générale. Les membres de Genesis sont tous vivants, mais Peter Gabriel et Phil Collins sur la même scène ? Peu de spécialistes jugent l’affaire probable. Plus proches de nous, Oasis et les Black Crowes cultivent le mystère même s’ils semblent pour l’instant fâchés à jamais. Les deux survivants de Clash ne montrent aucune velléité de rejouer ensemble sous ce nom. Les Jam sont tous les trois en pleine forme mais Paul Weller n’en a cure. Et enfin, bien sûr, la reformation des Smiths continue de faire rêver... A l’heure où nous mettons sous presse, les Kinks envisageraient un retour en force.

au début. Tout le monde me parle du spectacle moderne, à base d'écrans, d'effets spéciaux mais, quand on a un groupe comme celui-là, je suis convaincu que la musique suffit. Et selon moi, dans les Zénith, on n'a pas besoin des écrans. Il faut que les gens se concentrent sur l'explosion qui vient de la scène. Ensuite, dans des salles de plus de dix mille personnes, les écrans sont indispensables. Je rassemble donc une équipe de production formidable, avec des gens que je dois mentionner ici, Laurent Poirier, Pascal Meley, Alain Olivier, Bob Coke, Dimitri Vassiliu, une vraie équipe avec des cadors au son et à l'éclairage. Et là, on part en répétitions dans un studio professionnel, avec sono, équipe, tout. La veille des répètes, Richard débarque chez moi hyper tôt, au petit matin. Il m'annonce qu'il souffre d'une douleur à l'aine et ne sait pas du tout s'il va pouvoir assurer la tournée ! On consulte des spécialistes qui ne trouvent rien. Richard souffre le martyr. Tout cela est-il psychosomatique ? Cette tournée, Richard l'attendait plus que tous les autres. C'était *son* groupe, il avait fait ensuite toutes les tournées solo de Jean-Louis et, au dernier moment, voilà qu'il ne pouvait plus jouer de batterie ! Heureusement, un médecin a fini par trouver une hernie et on a opéré Richard. Richard convalescent, on a pris un autre batteur pour répéter. Richard a flippé comme la mort. Il imaginait la tournée partant sans lui. Il a réussi à faire le dernier jour de répétition.

R&F : Quel est le rôle d'un manager dans ces instants cruciaux ?
François Ravard : Je lui avais promis qu'il ferait la tournée, coûte que coûte, quand bien même il aurait fallu le shooter à la morphine. On ne pouvait imaginer cette aventure sans Richard.

R&F : Le 27 avril, la tournée commence à Amiens. J'arrive le lendemain au concert de Rouen, Richard m'a eu l'air très souffrant…
François Ravard : C'est vrai. Il a morflé. Il avait mal, il avait peur de ne pas pouvoir assurer, il a traversé un enfer. Heureusement, petit à petit, tout est rentré dans l'ordre. On a donné 22 concerts en Zénith avant d'enclencher seize festivals d'été.

En direct

R&F : Quels sont vos souvenirs de cette campagne d'été ?
François Ravard : On s'est rendu compte dès les concerts surprises que ce ne serait pas un truc léger, ni facile. On parle d'une très grosse tournée et d'un spectacle qui demande beaucoup d'énergie. Tous les morceaux sont speed, Jean-Louis a un débit vocal de dingue, tout est très intense pour les autres aussi. On ne donnait pas plus de trois concerts par semaine, quatre maximum. Les garçons se donnent à 100 %. Surtout grâce au public, toujours très bienveillant et enthousiaste.

R&F : Un festival vous a-t-il laissé un souvenir particulier ?
François Ravard : Chaque festival français a ses particularités. Main Square ou les Vieilles Charrues sont impressionnants, tu te retrouves avec 50 000 personnes devant la scène. Je me souviens également des Eurockéennes, beaucoup de gens très jeunes face à la scène ont pogoté. On se serait cru à la grande époque des Clash.

R&F : En coulisses, à Rouen, Jean-Louis nous expliquait qu'il voulait voir les gens bouger dans la salle. Il a dû être content…
François Ravard : Très ! Jean-Louis a cette théorie : suivant la façon dont le public bouge, il sait s'il peut faire mieux, doit donner encore plus. Le groupe se donne toujours à fond mais, ce qui se passe dans le public, c'est de la folie. C'est très rare de voir ça. Je n'ai jamais vu autant de gens en larmes, de joie, de bonheur, autant de gens qui dansent... et qui s'éclatent.

R&F : Pour le peu qu'on en a vu, vous avez également inventé une nouvelle façon de gérer une tournée, grâce aux réseaux sociaux…
François Ravard : Ce n'est pas nous qui avons changé, c'est le monde. En 2016, comme on le sait tous, l'importance des réseaux sociaux est primordiale. Avant même de monter les Insus, Louis et Jean-Louis étaient très présents sur Facebook. Ils ont chacun plus de 500 000 followers. On a créé le site des Insus et on a vu que tous nos fans étaient hyper réactifs. Du coup, on a lancé la tournée via Internet. Pas d'affiches, de spot radio, ni de plateaux télé. On annonce tout en direct. En une seule journée, on a vendu 250 000 billets. Tous les Zénith de France étaient complets en trois heures. Louis a toujours été un geek. Il a été le premier artiste français à faire un live sur Facebook, une fonctionnalité qui permet de jouer en direct pour des milliers de gens, de chez toi ! On s'est servi de ça, j'ai moi-même tourné une vidéo d'eux avec mon téléphone et on a fait 4 millions de vues.
J'ajouterais un truc : tout le monde fait plus ou moins ça. Mais eux le font en direct. Ce n'était pas un community manager payé par le management qui occupait l'espace. C'était les Insus eux-mêmes, qui communiquaient en direct avec leurs fans. Louis aime remercier les gens après un concert, Jean-Louis est aux aguets. *"Wah, demain soir c'est l'anniversaire de ma copine, vous pourriez pas lui dédicacer 'Cendrillon' ?"*, etc. Il y a parfois 15 000 messages dans la journée, personne ne peut tout lire mais, effectivement, on peut maintenir le contact. Et ils l'ont fait.

"On vous fera la totale"

R&F : Quel est l'état d'esprit du groupe pendant les festivals ?
François Ravard : Je ne peux pas relayer leurs émotions personnelles, ni parler à leur place mais, là, on a vécu un très grand bonheur. Les Insus sont un super groupe de rock. Ils sont bons dans les Zénith et ils sont excellents en festival, devant des dizaines de milliers de personnes. En 2003, Iggy a reformé les Stooges, et tous les programmateurs étaient fous de joie, car voilà un groupe fédérateur, idéal pour tous les festivals. Les Insus, c'est pareil, c'est idéal. Ils sont hyper bons, tout le monde connaît les morceaux, qui sont de très bons morceaux, et qui prennent aujourd'hui une nouvelle dimension. Pour eux, ce fut un bonheur intense de vivre ça.

R&F : Après les clubs, les Zénith, les festivals, voilà les arena. Bercy, Montpellier, Tours, Nancy…
François Ravard : Et là, il y avait des écrans, obligatoires. Bercy fut le très grand moment. Le deuxième concert surtout a été exceptionnel musicalement.

R&F : Et vous revenez néanmoins le 3 novembre au Trabendo, pour donner tous les titres de Téléphone "*jamais joués pendant la tournée*"…
François Ravard : Une idée de Jean-Louis. Encore. Il nous annonce cette envie de faire *"les autres morceaux"*. Ce qui est compréhensible... Quand on signe pour jouer devant 50 000 personnes, on est obligé de sortir les gros trucs, "Un Autre Monde", "Ça C'Est Vraiment Toi", "La Bombe Humaine" et "Au Cœur De La Nuit". Du coup, plein d'autres morceaux qui tiennent la route ne sont jamais joués. Jouer ces titres lors d'un concert surprise fut un boulot énorme. Pour préparer ce concert unique, lors de chaque balance, les Insus répétaient des titres pas joués, "Ce Taxi-Là", etc. Et ce fut encore un concert fabuleux. On se rend compte que tous ces morceaux, "Anna", "Ploum Ploum", "Laisse Tomber", bien que moins connus, sont tout aussi excellents.

Les gens en redemandent

R&F : Avez-vous prévu d'immortaliser cette tournée par quelque album live, film ?
François Ravard : On a plein de choses à sortir. Naiche Caudron a filmé les coulisses, plein de trucs qu'il va falloir regarder, monter, remonter. Tout sera prêt pour fin 2017. On vous fera la totale... Mais en attendant, Soukaïna Qabbal et Delphine Dhilly ont réalisé un documentaire sur les coulisses de la tournée d'automne. Il sera diffusé sur Deezer mi-décembre.

R&F : Donc, en 2017, vous refaites les festivals et un Stade de France…
François Ravard : Non pas un mais deux Stades de France ! Les 15 et 16 septembre. Nous avons rempli un premier Stade en une petite semaine. C'est une cadence qui indique une forte demande...

R&F : On a l'impression que votre aventure fait incroyablement plaisir aux gens. Au-delà des chiffres, records, etc, on sent un vrai bonheur des foules qui viennent voir les Insus…
François Ravard : Dans le rock, on a vu un paquet de reformations. Je pense aux Velvet Underground, Sex Pistols, Police, Cream, etc. On y va parce que c'est l'événement — qui voudrait rater un truc pareil ? — et on ressort un peu déçu... Là, il me semble, d'après tous les réseaux sociaux en tout cas, que les gens en redemandent. Ils ont adoré, certains viennent même nous voir plusieurs fois.

R&F : Ces Stades de France sont vendus sous l'appellation Les Insus, *Dernier Appel*. Doit-on comprendre qu'ensuite ce sera fini, terminé ?
François Ravard : Jean-Louis dit et répète : *"Ne disons plus jamais 'jamais'."* Mais là, il me semble sûr et certain que cette aventure des Insus commencée un soir de septembre au Point Ephémère s'arrêtera définitivement après le dernier Stade de France. Ensuite chacun repartira sur sa carrière solo.

R&F : Ils ne vont pas aller bricoler un album en studio ?
François Ravard : Au jour où nous parlons, ce n'est pas d'actualité, non. L'avenir des Insus, ce sera faire les festivals de l'été 2017, faire deux sublimes Stades de France, sortir le DVD et après, nul ne sait.

R&F : Et les premières parties ?
François Ravard : On a adoré Last Train, Malo, les Bravin Brothers. En ce moment en France, il y a beaucoup d'excellents artistes hip-hop, electro, ou indé mais, en comparaison, peu de gens se lancent dans le rock. Ça serait bien que ça s'équilibre. ★

Leonard Cohen dans les rues d'Amsterdam, cette photo fera la une de Rock&Folk, juillet 1976.

Parfaite austérité

LEONARD COHEN

Le 7 novembre dernier, quelques jours après la sortie d'un quatrième album sépulcral comme de juste, le grand homme canadien s'est éteint.

PAR PATRICK EUDELINE

Avec ces morts qui remontent de très loin, ce sont des pans entiers de passé qui se reconstruisent. Cohen, c'était une présence discrète, des images fanées, de l'automne et de la demi-teinte. Même s'il savait être douloureux comme dans "Avalanche" ou vous briser le cœur d'épaisse nostalgie. On ne sort pas indemne de Cohen. Allez savoir pourquoi penser à lui m'évoque le Jardin du Luxembourg et ses alentours, des boutiques fermées de toute éternité, un bouquiniste, un raccommodeur de poupées rue du Four. Parce qu'il y a très longtemps, je devais marcher dans ces mêmes rues en train de penser à lui ou entendre "Suzanne" ou autre hit. Hit ? D'ailleurs est-ce le mot ? Il semble ici anecdotique. Son "Bird On A Wire" fait mal et il est en même temps tout le bonheur des seventies perdues.

Contrairement à Dylan, Tim Hardin et autres rois du folk, l'homme, dirait-on, n'a jamais été *rock*. Il fuyait même dans son apparence tout ce qui pouvait évoquer ce monde. Il flirta avec Spector, traîna dans le New York glam de Warhol et trinqua avec Janis ou Hendrix. Certes, oui, mais ce sont ses seuls liens avec cette fureur, avec cette culture. Même sa guitare n'était pas folk et faite de cordes bronze, comme tout le monde, de Keith Richards à Maxime le Forestier ou Neil Young. Non, c'était une guitare classique avec cordes de nylon, à défaut de l'antique boyau. La même qu'Ida Presti ou Alexandre Lagoya. Enfin, non, une guitare espagnole de flamenco, une Ramirez, puis une Conde, fort exactement. Avant de passer à l'Ovation nylon. On évitera d'évoquer la Godin des derniers temps : elle ne fait pas rêver. C'était d'ailleurs un guitariste fameux, un roi du finger picking. Mais comme beaucoup de compositeurs/ interprètes trop importants (Brassens, tiens ! ou Harrison), on oublie de le féliciter pour cela... Alors que c'est l'art ultime, plus délicat et crucial que le bruyant sweeping et l'inepte shredding. Modestement, il prétendait n'avoir choisi les cordes nylon que pour économiser ses doigts et ne pas se faire mal... Et ses chansons étaient des joyaux de dépouillement et de simplicité harmonique, avec juste une intelligence par-ci par-là, un *twist* qui en faisait tout le sel. On n'écrit pas "Suzanne" ou "Hallelujah" comme cela. Même si les accords et l'arpège sont les mêmes qu'ailleurs. Oui, l'homme s'est perdu dans les années 80 et 90, a flirté avec la world ou pire encore. Mais qui ne s'est pas perdu alors ? Ses albums classiques ne sont guère nombreux. Trois, quatre ? Mais ils sont inscrits dans nos vies comme dans la Pierre d'Automne. Ses écrits ? Finalement rares également. Trois romans, quelques recueils ? En soixante ans de carrière, c'est chiche. Mais on peut être Flaubert avec une poignée de livres : Cohen est immortel avec la même économie.

Ce qui impressionnait, moi comme les autres, quand Cohen surgit dans le paysage, en pleine année 1967, c'est qu'il n'avait pas usé ses jeans en groupes d'apprentissage. Non, c'était un écrivain canadien. Qui soudain faisait un disque. On nous le présentait ainsi. Cela semblait étrange. On est écrivain ou musicien. Mais les deux ? C'est ainsi qu'on pensait alors. La réalité était plus subtile. Mais c'est ce qu'on nous vendait. En fait, on ne savait rien. Même si la collection 10-18 de Bourgois distribuait son "Perdants Magnifiques". Entre William Burroughs, Jim Morrison et les autres.

L'homme, les pochettes, les chansons, les concerts, tout était d'une discrétion exemplaire, pour ne pas dire d'une parfaite austérité. Seul le Dylan de "John Wesley Harding" réussissait à être aussi neutre, minimaliste, hors frime. C'est que ailleurs, tout explosait. Les pédales wah-wah comme le velours frappé, l'acide comme les solos de batterie. Cohen était à mille lieux de tout cela. Montréal. Leonard Cohen naît en 1934. Une dizaine d'années, donc, avant les acteurs de l'explosion sixties. Dix ans de plus que Beatles, Stones, Dylan et les autres, ce qui change tout. Les précités, ont vu leur adolescence transcendée, bouleversifiée, par l'explosion du rock et par Elvis. Les quatorze/ quinze ans de Leonard étaient ailleurs.

Photo Peter Mazel/ Dalle

Une petite ville canadienne dans la banlieue de Montréal, bonne bourgeoisie juive. Voilà le contexte. Qu'il faut imaginer en 1950. Quand Leonard devient ado. Quand tout s'éclaire et se découvre. Cela aurait pu — aurait dû — être le jazz. Cela sera le folk. Le jeune Leonard s'intéresse, à défaut de se passionner, à Woody Guthrie, Leadbelly, Cisco Houston et Pete Seeger, les icônes de ce mouvement naissant. Nous sommes alors *avant la lettre*, encore, avant l'explosion du folk. Comme influences avouées, il ne citera pourtant que les chansons russes que sa mère sifflotait dans la salle de bains. Ce qui est une manière, évidemment, de refuser de répondre à la question. On sait qu'adolescent, il sortait beaucoup, traînait dans le Montréal branché et apprit fort tôt à jouer de la guitare. Dès quinze ans, il monte un groupe, les Buckskin Boys. Le nom traduit une influence country assumée, ce qui peut sembler étrange pour un jeune juif de bonne famille, à l'affût de nouveautés, à l'orée des années 50. La country, alors, on le sait, c'est l'enfer réac. Ses goûts littéraires sont plus classiques, enfin prévisibles. Même s'il cite Lorca et feint de ne pas être influencé par les Américains beat, à part Henry Miller, qui, pourtant, bouleversent alors cette génération d'après-guerre. Très tôt, au collège donc, il écrit, fait du théâtre. Il se fait ainsi remarquer de ses professeurs. Il publie des recueils de poèmes, dès 1951, gagne des prix. Il restera longtemps en fac. C'est un éternel étudiant, alternant entre Montréal et New York. Son père lui envoie de l'argent. En fait, les *études* sont un cocon qu'il prolonge, profitant de cette sécurité pour écrire tranquillement.

Il se fait remarquer comme poète. Oui. Mais comme le disait Jim Morrison... Qui a envie d'écrire et de lire de la poésie dans les sixties ? Sans la colorer de rock ou de beat ? De la poésie pure, même pas beatnik ? C'est un truc de branleurs. Cette évidence frappera bientôt Leonard Cohen, qui semble pour le moment prendre tout son temps. Alors que les sixties explosent et que l'énergie du folk boom traverse le pays — sans parler de la british invasion qui attend au coin de la porte. Il va jusqu'à quitter les Etats-Unis. Il s'achète une maison (un héritage ? probablement) dans une île grecque, Hydra. Et s'y cloître. C'est là qu'il écrira "Flowers For Hitler" (1964), recueil de poèmes, et "The Favourite Game" (1963), son premier roman largement autobiographique. Bientôt ce sera le remarquable "Beautiful Losers". Nous sommes déjà en 1966, l'année de "Blonde On Blonde". Leonard Cohen est reconnu au Canada comme écrivain et poète. Enfin, il peut rentrer chez lui. Aux Amériques.
Là-bas, il commence à courir les clubs folk et les hootetannies, mais en dehors de New York qui l'intimide. Il s'estime en apprentissage... Les romans et la poésie, cela ne rapporte guère. Il l'a compris ! il sera chanteur. La poésie, n'est-ce pas, c'est pour les glandeurs. C'est lors d'un hootetanny que Judy Collins entendra "Suzanne". Elle l'enregistrera et en fera un hit. Elle rend ainsi à Leonard Cohen le même service que Peter, Paul And Mary ou Joan Baez quand ils avaient repris, et commercialisé, Bob Dylan. Nous sommes en 1966. Et si Rock&Folk lancé cette année-là, s'appelle justement Rock... & Folk, ce n'est pas pour rien. Le folk est devenu une grosse affaire commerciale. Bob Dylan a lâché l'affaire. Il fait du rock, bientôt il va avoir son accident... Le trône est vide. Le timing est parfait. Sous le parrainage de Judy Collins, Leonard fait ses débuts new-yorkais en avril 1967. Elle l'emmène à la télévision, lui présente Hendrix et les autres. Cohen traîne même à la Factory.
"Suzanne" est certes un hit, mais il y a un procès. Cohen s'est allié à un arrangeur, Lynch, qui a signé la chanson dans son dos. Un arrangeur pour quelques arpèges en fingerpicking ? Mais Cohen est encore novice. Le procès durera jusque dans les années 80. Cohen en tirera une méfiance envers le système, une paranoïa généralisée.

Le nouveau Dylan ? C'est John Hammond qui signe Leonard Cohen. Pour CBS, évidemment. Tout comme Bob Dylan, donc. "Songs Of Leonard Cohen" sort en 1967. C'est peu de dire qu'il tranche sur le reste. On peut difficilement faire plus dépouillé. Et plus noir. C'est gothique, quasi. Et à vrai dire, fascinant. Cette voix ! Les radios retiennent l'incunable "Suzanne", promu hit une seconde fois. Et Cohen est lancé. Suit "Songs From A Room" son absolu classique. "Bird On A Wire", "Story Of Isaac", "Seems So Long Ago Nancy". Il y a même "Le Partisan" chanté, en partie, en français.

Photo Istvan Bajzat/ DPA/ Dalle

On peut difficilement faire plus dépouillé. Quasi gothique

Comme Joan Baez avait interprété "Le Déserteur". Et puis il y a ce recto moche, cette absence clamée de tout froufrou, cette jeune fille au verso (en réalité, Marianne, fiancée du chanteur), ce noir et blanc, ces volets clos. Des arpèges nylon haut mixés sur un tapis de violoncelles, cette voix un peu nasale, cette tristesse assumée, ce kazoo au fond...
Il n'y a peut-être que "A Bunch Of Lonesome Heroes" qui tranche, en dylanisant, en osant la guitare électrique et les drums spectoriens. Sinon, rien, presque. Ou beaucoup. C'est un album qui vous accompagne, pour ne pas dire qui colle à la peau.
Nous sommes déjà en 1969. Bientôt, c'est Wight. Entre Hendrix et Who. Cohen est devenu une pop star.
Suit "Songs Of Love And Hate" en 1970, plus riche peut-être (les arrangements), avec cette voix devenue hors-la-loi, cette reverb à s'y noyer, abyssale. Il y a ici le terrifiant (ou terrifié ?) "Avalanche", l'éternel "Famous Blue Raincoat".
En 1974, c'est "New Skin For The Old Ceremony". Autres instruments, fantaisies assumées comme des chœurs gospel. C'est un album profondément new-yorkais qui, inexorablement, fait penser à Lou Reed.

Viendra ensuite le chef-d'œuvre spectorien "Death Of A Ladies Man". Sorti en pleine tourmente punk, détesté par Cohen. *"J'espérais Debussy, il m'a fait Wagner."* Magnifique et ingrat.
Après cela sera plus... *compliqué*. Les années 80 arrivent et Cohen ne sait trop quoi en faire. "Recent Songs" a clos la décennie précédente dans l'indifférence imméritée. C'est du Cohen *classique*. Mais de lui, on voudrait qu'il vous glace le sang.
"Various Positions", sorti en 1984 à pour principal mérite de contenir le fameux "Halleluyah". Les Américains refusent de sortir cet album mystique. L'homme à femmes, sinon, a rencontré Dominique Isserman et vit avec elle. Le reste de la décennie et la suivante le verront se perdre au sein des synthétiseurs de "I'm Your Man" et puis dans un monastère bouddhiste dont "The Future" est le journal. "Ten New Songs" et "Dear Heater" sont plus des albums de Sharon Robinson ou d'Anjani Thomas, les nouvelles femmes de sa vie, que les siens. Jazzy, *modernes*, évidemment inutiles.
Cohen et le judaïsme ? Comme pour Dylan, c'est une longue et lente conquête identitaire. L'argent et Cohen ? Le sujet a l'air compliqué. Il passe les années de la fin de siècle en procès divers. Les femmes (de Marianne, et la lady de "Songs From A Room", Suzanne, jusqu'à Dominique Isserman, Rebecca de Mornay et les *musiciennes de sa dernière période*) et Cohen ? C'est la clef de son œuvre.

Cohen, donc, disparaît peu ou prou jusqu'à la fin des années 2000. Alors qu'il semble que *tout le monde*, de Jeff Buckley à Nick Cave, lui rende hommage.
Jusqu'au retour en 2008. Une tournée triomphale. Un disque, "Old Ideas" aux arrangements remarqués, en une logique de cabaret et de jazz déliquescent, et aux textes sans partage, mais... à la voix sans doute un peu trop *d'outre-tombe*, *à la cave* pour être vraie. Alors que jadis ce timbre nous clouait sur place, il semble là systématique et quasi fabriqué, à la Tom Waits. Le disque est néanmoins un pur succès.
L' homme se presse, il sent que la fin est proche. "Popular Problems" et "You Want It Darker", le bien nommé, auront le temps de sortir avant la date butoir. Ce 7 novembre 2016. Où Cohen disparaît. ★

Album *"You Want It Darker" (Columbia)*

COLLECTION CINÉ ROCK'N'SOUL

7 livres sur 7 films qui ont marqué le Rock et la Soul

Un film + Un livre + 100 photos inédites

EXCLUSIVITÉ FNAC

ALMOST FAMOUS, AMY, A HARD DAY'S NIGHT, THE BLUES BROTHERS, GET ON UP, VELVET GOLDMINE, WOODSTOCK...

La collection CINÉ ROCK'N'SOUL explore l'univers de chacun de ces 7 classiques rock ou soul dans un livre 100% inédit, écrit par des spécialistes du rock, illustré de photos exclusives tirées des films et accompagné du DVD du film original.

RTL2 · GM Editions · ROCK&FOLK

DISPONIBLE À LA FNAC AU RAYON MUSIQUE
ET SUR FNAC.COM. PRIX À L'UNITÉ : 15,99€

fnac

À l'arrache

The Rolling Stones

"BLUE & LONESOME"

POLYDOR/ UNIVERSAL

L'affaire n'était pas programmée, ils l'ont pliée à l'arrache et cette frénésie crève les tympans. Même si les deux birbes multicolores n'en signent aucun titre, osons le ridicule, "Blue & Lonesome" est le meilleur album des Stones depuis "Exile...". On demandait à Picasso le temps qu'il avait mis à peindre cette toile. *"Soixante ans."* A dix ans près, les Stones pourraient en dire autant. Ils ne sont plus une cause aujourd'hui, personne n'attend d'eux le nouveau "Jumpin' Jack Flash", toutes les illusions ont fini par s'épuiser depuis "Angie", toute l'ironie s'est épanchée, on peut se détendre. Ce n'est jamais qu'un album de reprises sans grand enjeu, les Stones connaissent le blues par cœur et ne sont pas des touristes en ce pays. Les voilà en famille avec Darryl Jones, leur producteur Don Was, les claviers Chuck Leavell et Matt Clifford, Clapton qui passe en voisin sur deux titres, et Jim Keltner qui pose une percu.

A part Little Johnny Taylor dont la chanson tombe après le Swinging London, tous les bluesmen à l'honneur furent des références fondatrices du R&B anglais. Un retour à la source, certes, mais avec cinquante ans d'histoire dans la musette et la caution des rides, un certificat dont ils ne jouissaient pas lorsqu'ils choisirent le titre d'une chanson de Muddy Waters comme raison sociale. Jagger, qui n'a pas un coffre considérable, s'attaque tout de même à des tuyères comme Otis Rush. La magie du studio règle l'inconvénient. Don Was virilise le chant, mais Jagger rame encore de temps en temps. Sur "I Can't Quit You Baby" par exemple, il prétend faire du Buddy Guy sans en avoir la puissance ni le vibrato. Avant de tirer le canon à fleurs, la dernière réserve sera pour "Everybody Knows About My Good Thing", trop plan-plan, hors contexte. Les fleurs. Les Stones collent aux originaux, restent en formation serrée tout du long et Keith Richards, en retrait. Leur humilité marque même cette pochette aux couleurs roboratives. Le lippu pousse l'harmo sans souci des gerçures, les shuffles sont frottés au brou de noix, Charlie Watts frappe comme un sourd, Ron Wood trousse quelques ourlets dans le feu du rythme... Ce grand bond en arrière fait regretter d'avoir vécu toutes ces décennies de merde molle. A quand remonte leur dernier rock du calibre de "Ride 'Em On Down" ? Pourtant les fans des Stones n'aiment pas Don Was, et les mandarins du blues grincent contre une curée médiatique qui fait si peu de cas des vraies valeurs. *" 'Blue & Lonesome' n'est pas le disque de blues le plus bandant de l'année"*, se désole ainsi le collège des docteurs. Tût-tût ! Non seulement "Blue & Lonesome" est le meilleur album des Stones depuis "Exile..." mais aussi, pour des raisons strictement apostoliques, l'album du genre le plus important depuis "Texas Flood". Ça fait mal au cul de l'admettre, mais c'est Stevie Ray Vaughan qui avait lancé le revival des années 80. Polydor a peut-être raison de flipper à l'idée d'avoir à défendre un album des Stones 100 % blues historique, l'album flopera peut-être au-delà de ses craintes, mais il s'en vendra toujours plus que le plus vendeur des *blackbusters*. Les mandarins peuvent se frapper le front, les Stones auront fait davantage pour la cause du blues, en trois jours de studio, que des décennies de gloses, de malédictions et de militantisme éclairé. Gommons tout entre 1972 et 2016. Voici "Exile On Main St", un triple album dont le troisième miroir, à la tonalité plus urbaine, aligne douze reprises de blues, notamment le dernier succès de Little Johnny Taylor, frais pondu. ✪✪✪✪

CHRISTIAN CASONI

Disques pop rock

Kaiser Chiefs

"Stay Together"

FICTION/ CAROLINE

"Parachute", morceau diffusé quelques mois avant la sortie du sixième album, résume la tentative du groupe de Leeds : garder le meilleur de la pop (mélodies, refrains) et du disco (grosse caisse inexorable). Ce qui explique que Ricky Wilson (chant), Andrew White (guitare), Nick Baines (claviers), Simon Rix (basse) et Vijay Mistry (batterie) aient fait appel à Brian Higgins, producteur connu pour marier electro, power pop et new wave lors de ses collaborations avec les Sugarbabes, Pet Shop Boys, les sœurs Minogue, etc. Avec lui, les claviers laissent peu d'espace aux guitares ! Cela montre que les Kaiser Chiefs refusent de faire du sur-place. Leur volonté d'efficacité trouve-t-elle son origine dans le fait que Ricky Wilson a accepté en 2013 d'être juré pour The

Voice, ce qui a pu l'amener à renforcer sa propre démarche ? Tenter des choses, s'aventurer sur de nouveaux territoires demande du courage. Il ne faut cependant pas croire que le credo originel ait été brutalement abandonné. Ainsi, le véloce "Sunday Morning" ou "Hole In My Soul", deuxième extrait, sonnent-ils comme de vraies chansons dont tout groupe de pop-rock pourrait être fier. Ricky Wilson surprend en prenant une voix de fausset dans "High Society", peut-être la plage la mieux réussie. À l'image de la pochette qui ne déparerait pas la discographie d'Elvis Costello, il se dégage de "Stay Together" un parfum suranné. Une démarche qui va jusqu'à ressusciter une pratique étrange : terminer l'album par un titre fantôme ("Lazor Jam", l'un des bons moments). Les Kaiser Chiefs ont de toute manière déjà vendu la mèche en intitulant un de leurs morceaux, "Press Rewind". ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Peter Doherty

"Hamburg Demonstrations"

BMG

Pourquoi avoir cru en 2002 que Doherty représentait l'avenir, ou même le présent ? Ce type a toujours vécu dans le passé, dans ses mythes et fantasmes, entouré de fantômes nommés Peter Perrett, Mike Scott, Joe Strummer, Morrissey, Jonathan Richman, Robert Forster, Shane MacGowan... C'est le moteur du rock, ce vampire : la jeunesse, sa fougue, son arrogance, inconséquence, le renouvellent perpétuellement. Peter Doherty allant sur ses 38 piges, il peut maintenant assumer son côté rétro, se vivre pleinement comme troubadour à l'ancienne, songwriter old school. Son deuxième album solo, "Hamburg Demonstrations", ne fait pas qu'assumer cette désuétude : il la revendique. L'histoire : Peter est allé se balader à Hamburg, sur les traces des Beatles, quand le groupe proto-punk flanquait la zone dans les clubs pisseux de la ville. Il est tombé sur un studio d'enregistrement, Cloud Hill, a sonné, s'y est installé six mois. L'idée : n'enregistrer qu'avec le matériel vintage du lieu, magnéto 8-pistes et table de mixage préhistorique. Naturellement, dans cette bulle surannée, Peter a écrit des textes aux références poussiéreuses, citant la Gibson J-45 (guitare sèche préférée de Lennon), Graham Green, Anaïs Nin,

rebaptisant son hommage à Amy Winehouse *"Drapeaux De L'Ancien Régime"*. Si le meilleur morceau, "Hell To Pay At The Gates Of Heaven", renvoie à Cockney Rebel, planent sur le reste de l'album les spectres précités, Perrett, Scott, MacGowan, et des ménestrels encore plus trépassés, comme Tim Hardin. Qui l'eût cru : il a été une chair à tabloïd que beaucoup promettaient aux oubliettes, Doherty s'impose finalement comme le dernier des classiques. ✪✪✪

BENOIT SABATIER

Lambchop

"FLOTUS"

CITY SLANG

Sur la pochette, posée sur l'épaule de Mary Mancini, présidente du Parti démocrate du Tennessee qui s'avère également être la femme de Kurt Wagner, chanteur et compositeur de Lambchop, il s'agit de la main de Barack Obama. Acronyme pour *"First Lady Of The United States"* ou pour *"For Love Turns Us Still"*, "FLOTUS" peut se lire comme il s'entend. Lettre d'amour à son épouse et aux Etats-Unis, le douzième album de Mr Wagner et son groupe à géométrie fluctuante s'affirme comme l'une des plus excitantes combinaisons de musique américaine contemporaine. Improbable mais aboutie, sa synthèse élégiaque de country, musique soul et hip hop réconcilie les irréconciliables et constitue ce que l'Amérique du Nord a de plus excitant à proposer ces jours-ci.

Un son qui puise son inspiration dans les albums de Kendrick Lamar, Flying Lotus ou "Blackstar" de David Bowie, n'ayant rien à révolutionner mais qui avance vers un meilleur apaisé et determiné. A l'exception du lever de douze minutes avec "In Care Of" et le baisser de rideau flottant sur les dix-huit minutes de "The Hustler" qui bat au rythme du cœur, difficile de détacher un morceau, tant l'ensemble de "FLOTUS" s'étale paresseusement en se mouvant avec une constante élégance. Avec l'aide d'un processeur vocal prêté par le duo de Seattle Shabazz Palaces, et une voix entre Vic Chesnutt et Roger Troutman, Kurt Wagner susurre des paroles occultes qui devraient faire mouche, même chez certains Républicains. Créatif et plein d'espoir, un petit bijou atmosphérique, l'un des meilleurs disques sortis par Lambchop, mais aussi de Music City depuis "Nashville Skyline", et le reste n'est que littérature. ✪✪✪✪

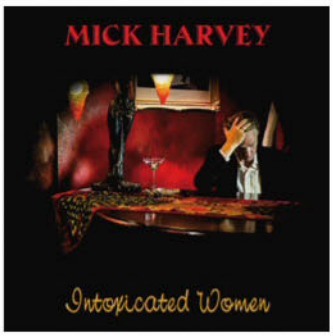
VINCENT HANON

Mick Harvey

"Intoxicated Women"

MUTE

Commencée en 1995 avec "Intoxicated Man", continuée par "Pink Elephants" puis "Delirium Tremens", la tétralogie Gainsbourg, grand œuvre de l'Australien Mick Harvey, arrive à son terme. Les années 1960 y sont particulièrement explorées, souvent sous forme de duos. En ouverture, "Je T'Aime... Moi Non Plus" devient "Ich Liebe Dich... Ich Dich Auch Nicht", en accord avec la nationalité d'Andrea Schroeder, chanteuse berlinoise déjà côtoyée par Mick Harvey à l'occasion du "Jeffrey Lee Pierce Sessions Project". Elle lui donne aussi la réplique pour "God Smokes Havanas" ("Dieu Est Un Fumeur De Havanes") et "Strip Tease". La grâce de France Gall n'illumine plus "Les Sucettes" ("All Day Suckers"), "Poupée De Cire, Poupée De Son" ("Puppet Of Wax, Puppet Of Song" avec Xanthe Waite), "Dents De Lait, Dents De Loup" ("Baby Teeth, Wolfy Teeth" avec Solomon Harvey, fils de). Où l'on constate que le français sonne souvent bien mieux que l'anglais ! Comme il en a l'habitude, Mick Harvey ne recule pas devant les évidences ("La Chanson De Prévert") mais prend un malin plaisir à adapter des œuvres relativement obscures, "La Noyée", "Les Yeux Pour Pleurer"... Pour des raisons évidentes, les pièces les plus mélodiques ("Les Amours Perdues")



ou rythmées ("Les Petits Boudins") souffrent moins de la traduction que celles basées sur les idiosyncrasies du français ("En Relisant Ta Lettre"), les allitérations ("Sensuelle Et Sans Suite" qui d'ailleurs garde son titre original). Jane Birkin hors-concours, de tous les étrangers qui ont permis à l'art de Serge Gainsbourg de rayonner mondialement, Mick Harvey s'avère le plus impliqué, le plus constant. Respect. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

The Fleshtones

"The Band Drinks For Free"

YEP ROC

Alors que le magazine fête son cinquantenaire, The Fleshtones lève au même moment le verre à son 40e anniversaire. En dépit d'avatars inhérents au parcours et de modes de plus en plus débiles, le groupe new-yorkais boit gratos pour son vingtième-et-unième album, avec des invités comme The BellRays, Yum Yums ou le Hoodoo Gurus. Frappant toujours là où on ne l'attend pas vraiment, le quatuor garage rock du Queens commence par revisiter le hit "Love Like A Man" de Ten Years After (qui lui sied si bien au teint qu'il le reprend ailleurs en espagnol), puis enchaîne avec "Lover Of Love", face B interprétée par Keith Streng à la guitare fuzz. Peter Zaremba s'éclate au Farfisa, avant de saisir le micro en lâchant sa cape pour évoquer celle de

Rick Wakeman. Avec "Suburban Roulette", The Fleshtones envoie du sérieux et s'interroge entre le piano et l'harmonica : *"Hey, hey, hey, qu'est-ce qui se passe avec les gamins d'aujourd'hui ?"* Du surf au blues, il se passe en tout cas toujours quelque chose avec The Fleshtones. Ken Fox, le bassiste, a écrit deux titres, Bill Milhizer est resté derrière le comptoir, et s'il compose des chansons de plus en plus affinées aux chœurs chiadés, le groupe n'a rien perdu en énergie. Le monde ne se rend guère compte à quel point il a le bol d'avoir ce gang super rock qui joue à deux rues de chez lui. Nul doute qu'il réhabilitera un jour "More Than Skin Deep", "Take A Good Look" ou "The Band Drinks For Free" à la production équilibrée, qui parle d'amour, de respect et tromperie, mais aussi de faire la fête plutôt que de fonds de pension américains. Santé bonheur, The Fleshtones. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

Hope Sandoval & The Warm Inventions

"Until The Hunter"

TENDRIL TALES

Le troisième album du groupe formé par Hope Sandoval, chanteuse de Mazzy Star, et Colm Ó Cíosóig, batteur de My Bloody Valentine, commence fort, si on peut dire : un morceau de neuf minutes, lent, avec de longs accords d'orgue style drone, des roulements de toms, une voix marmoréenne... Le contraire de ce qu'on enseigne dans les écoles de marketing pop : mettre la chanson la plus accrocheuse en ouverture pour empêcher l'auditeur (et a fortiori le critique) de passer à autre chose. Mais on a ici affaire à des artistes. Du genre à refuser la pression des labels et à prendre leur temps entre deux albums : My Bloody Valentine est évidemment champion du monde de l'exercice, mais les Mazzy Star ne sont pas mauvais non plus : on les croyait séparés depuis 2000, ils sont revenus près de 15 ans plus tard. Si on dépasse ce premier titre, tout le reste paraîtra frais, léger, primesautier : des ballades acoustiques sur des tempos 6/8 alanguis ("Peasants"), voire même des valses ("A Wonderful Seed"), des ambiances atmosphériques, des guitares slide fantomatiques, le tout survolé par une voix sublime, évidemment. Sandoval, avec son timbre

aérien, a quand même été appelée à chanter avec The Jesus and Mary Chain, Chemical Brothers, Massive Attack, Air ou Bert Jansch, ce genre de clients... De temps en temps, on se réveille avec un tempo presque rock, au détour d'un titre comme "Let Me Get There", le deuxième single, en duo avec Kurt Vile, qui se la fait un peu Lee Hazlewood, mais en étant au niveau (ce qui est rare). On se laisse porter et flotter en rêvant jusqu'au superbe final, "Liquid Lady", très... Mazzy Star. Un album hors du temps, comme tout ce que fait cette femme délicieuse. ✪✪✪

STAN CUESTA

Fews

"Means"

PIAS

Nouvelle bombe à étiquetages multiples tant les avis sur sa musique sont partagés, Fews est un quatuor dispersé entre Malmö et Göteborg avec la moitié de son personnel d'origines anglaise et américaine. Même si la volonté du groupe est de surtout se faire connaître par la qualité de son album sans trop s'étaler sur le CV des musiciens, il est peut-être intéressant de préciser que les deux guitaristes chanteurs, le natif de San Francisco Frederick Rundqvist et le Suédois David Alexander, ne sont pas tout à fait des inconnus en Suède, vu que le duo collabore depuis 2011 au sein de Summer Heart, une dream pop qui casse la baraque chez les adolescentes vikings. Certains y verront un gros point négatif tandis que le rock-critic

chevronné discernera alors dans cet album "Means" comme une volonté de faire enfin de la musique adulte. Fews a très rapidement conquis différents publics qui ne tarissent pas d'éloges quant à la nouvelle merveille. Les post-punks voient en eux les dignes successeurs d'Interpol ; les fans de new wave eighties penchent vers Joy Division, tandis que d'autres y décèlent une base krautrock quand ce n'est pas les New York Dolls (c'est dans la bio). On imagine le marasme du producteur Dan Carey (Tame Impala, Bat For Lashes...) quand il a dû faire sonner la chose. Une fois la bestiole sur la platine, l'auditeur aura peut-être l'impression d'écouter la version Ramones de Interpol tant le son uniformise un peu trop tous les morceaux. C'est d'autant plus dommage à l'écoute de "100 Goosebumps" ou "III" qui auraient été, certainement, des tueries avec une orientation plus psycho groove. Au final, un groupe à suivre car ses leaders ne joueront pas les seconds couteaux très longtemps. ✪✪✪

GEANT VERT

Michael Nau

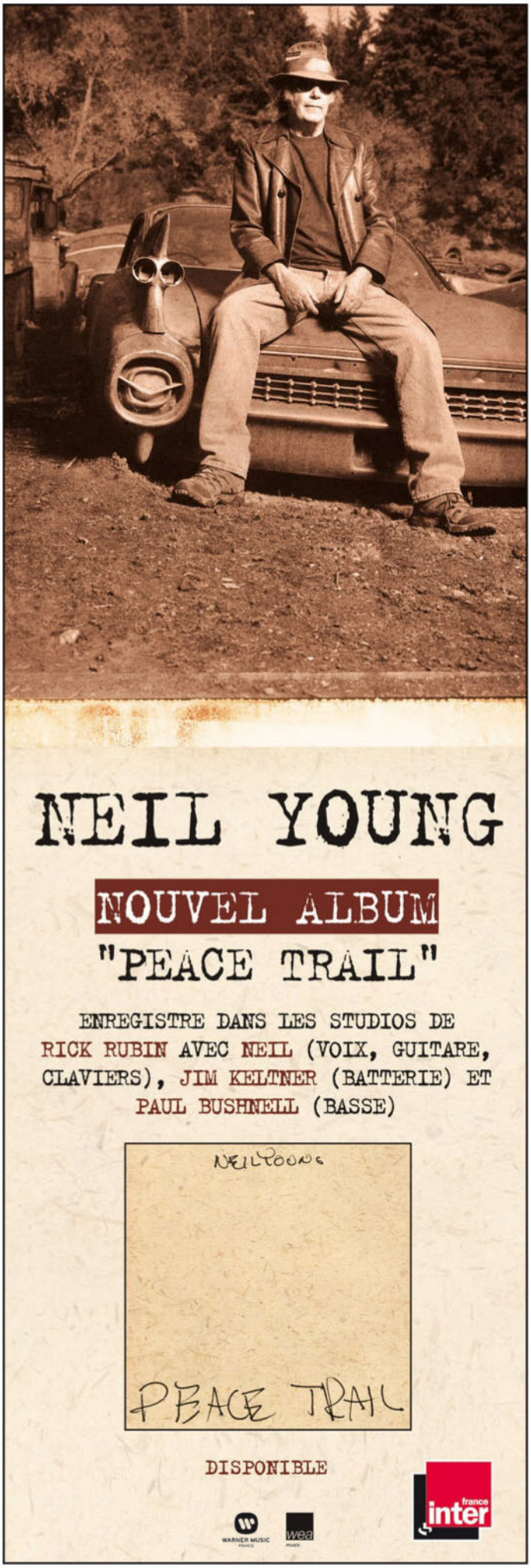
"Mowing"

FULL TIME HOBBY/ PIAS

Premier album d'un mec sorti de nulle part (en gros, de la campagne états-unienne, d'un peu partout et de n'importe où), sur lequel on n'a rien à raconter. Juste de la musique à écouter et à décrire... Dur pour les aficionados du recopiage de dossier de presse. Même pas peur. Première évidence : attention, soft rock ! C'est le grand retour du doux, du mou, du gentil. Le punk n'a jamais existé. On est à peu près en 1973, là. Pourquoi pas ? Doit-on n'aimer qu'un style de musique ? N'a-t-on pas le droit à un peu de contradictions ? Merci. Du début à la fin, on est bercé par une simplicité acoustique et une évidence mélodique proches d'un McCartney 1970 ("In There"). La voix, un peu gentillette, nous engourdit totalement... très douce, qui évoque quelqu'un du passé, mais qui ? On n'arrive pas vraiment à mettre la main dessus. Steve Forbert ? Ian Matthews ? Ce genre de gars que l'histoire officielle n'a pas retenus... Car c'est la voix de Michael Nau qui nous plonge dans les années 1970 ("So, So Long"), pas uniquement le Mellotron (il y en a aussi). Et puis les constructions harmoniques, un peu de Lennon, de Beach Boys (sans les chœurs !). C'est brumeux, on n'arrive pas à retenir une seule mélodie, ni le moindre bout de texte, tout se confond vaguement, il n'y

a rien de tranchant. Et on le remet ! Très bizarre... Il y a dans ce disque un charme insidieux qui agit sournoisement, de façon presque perverse : il contient à peu près tout ce qu'on devrait détester, tout ce qui devrait nous donner envie de mettre un vieux Motörhead à fond la caisse. Mais non. Sous ses allures niaises, ce truc est dangereux, comme un opiacé. Album toxique du mois. ✪✪✪

STAN CUESTA



Palace

"So Long Forever"

FICTION/ CAROLINE

Les premiers désenchantements de l'âge adulte peuvent susciter les œuvres les plus poignantes dans la discographie d'un rocker : un équilibre entre fragilité et résolution, perte de l'innocence et réaffirmation d'un idéalisme, absence de posture et rage d'exister. Les membres de Palace ont le début de la vingtaine et exsudent ce romantisme éperdu, tortueux, souvent très beau. Le groupe s'est formé à Londres en 2012 et a vite troussé des chansons qui ont affolé tous les directeurs artistiques des labels de rock indé. Deux EP plus tard, voici son premier album, qui possède toutes les qualités de l'œuvre de jeunesse évoquées plus haut, servies avec une maturité musicale étonnante. Les guitares privilégient les lignes serpentines, très pures, la voix,

grave et haute, se déploie avec aisance, tandis que la section rythmique se voit confier la nervosité via des grooves sinueux mais fluides. Aucune surcharge, mais une sensation d'espace, décuplée par une reverb enveloppante. Les chansons sont joliment troussées : dès le titre d'ouverture, "Break The Silence", crescendo en paliers et résolution imparable. "Live Well", troisième titre, est le plus immédiatement accrocheur, avec sa mélodie touchée par la grâce, mais le groupe, contrairement aux petits malins qui grillent toutes leurs cartouches dans la première moitié des albums, a soigneusement pensé son affaire : "So Long Forever" conserve une dynamique jusqu'à son terme, puisant sa force d'une mise à nu émotionnelle qui ne verse jamais dans le pathos. Ce sera l'un des défis futurs : rester dans l'épure romantique en évitant le lyrisme emphatique. Toute la différence entre, d'une part, Radiohead, et, de l'autre, Muse ou Coldplay. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Deniz Tek

"Mean Old Twister"

CITADEL

Après "Detroit" en 2012, qui parlait du déclin de la Motor City et marquait le retour après vingt-et-un ans de silence radio, Deniz Tek vole à nouveau à haute altitude. Originaire de Ann Arbor, dans le Michigan, le guitariste de Radio Birdman, qui a été pilote de chasse et médecin urgentiste dans l'un des grands hôpitaux de Sydney, reste également celui qui a importé le son de Detroit en Australie. Pas rien, son groupe en constitue l'exemple probant, mais le musicien a également joué avec MC5, The Stooges, The Rationals et Sonic's Rendezvous Band. En ces temps pas si modernes, Deniz Tek pourrait être un exemple pour une génération passive, trop occupée à se prendre en photo à la téléréalité. Plutôt que sa tête de super-héros, cet incroyable guitariste rythmique aux solos fulgurants colle la célèbre Epiphone Crestwood Deluxe sur la pochette de son troisième album solo. A ses côtés, on retrouve Ric Parnell, batteur de Spinal Tap et d'Atomic Rooster, ainsi que le bassiste Bob Brown qui l'accompagne depuis "Take It To The Vertical". Le groupe joue serré, on entend le son de chaque instrument lors de morceaux carton : "Crossroads", très Chuck Berry, "Prison Mouse" à l'harmo sur un rythme rappelant "Hanging On" de Radio Birdman, ou "New York Confidential"

co-écrit avec le partenaire en crime Rob Younger, qui a également mixé avec Wayne Connolly (You Am I, Died Pretty, The Vines) "Mean Old Twister". Avant que les volutes de Hammond stoniennes ne flottent trop sur le tout, l'Iceman résout le problème pendant l'instrumental surf "Comanche". A cœur ouvert, Deniz Tek achève le boulot sur "Free At Last" en acoustique. ✪✪✪

VINCENT HANON

Danny & The Darleans

"Bug Out"

IN THE RED/ DIFFER-ANT

Que se passera-t-il le jour où Danny Kroha cassera sa pipe ? Certainement pas l'avalanche d'hommages partagés en masse sur les réseaux sociaux comme on en a désormais pris la sale habitude après une année 2016 particulièrement funeste. Pourtant, dans son modeste milieu du punk garage américain, le guitariste/ chanteur est une sommité, un héros culte au pedigree parfait, un des derniers irréductibles à porter haut l'étendard de la scène rock'n'roll de Detroit. Membre des légendaires Gories puis des Demolition Doll Rods, Kroha s'est souvent cantonné au rôle d'homme de main de luxe, réussissant la performance d'exister aux côtés de personnages aussi exubérants que

Mick Collins et Margaret Doll Rod dans un rôle de sniper (peu prolixe mais faisant mouche à chaque fois). Dans Danny & The Darleans, c'est enfin en tant que leader assumé que le guitariste s'exprime et le résultat n'est qu'un festival de réjouissances. Deuxième album du trio, "Bug Out" est un condensé de rock'n'roll tel qu'on le conçoit à Detroit : plein d'énergie, de passion et avec un dédain total des effets de manche. Pas de gras ici, tout est épuré à l'extrême, pour une efficacité maximale. Seul luxe, Kroha s'offre ici un batteur qui ne joue pas debout (formidable Richie Wohlfeil), ce qui lui permet de dynamiter un classique Motown tel que "Leaving Here" d'Eddie Holland (bien plus mordant que la version Motörhead) et quelques originaux qui ne palissent pas de la comparaison avec les reprises ("But Out Rag"). Ainsi, "Bug Out" est sans doute le disque le plus accessible de sa discographie : brut de décoffrage, comme toujours, mais bien moins extrémiste dans son dépouillement que les Gories. Un disque dansant et formidablement fun. ★★★★

ERIC DELSART

Whiskey Myers

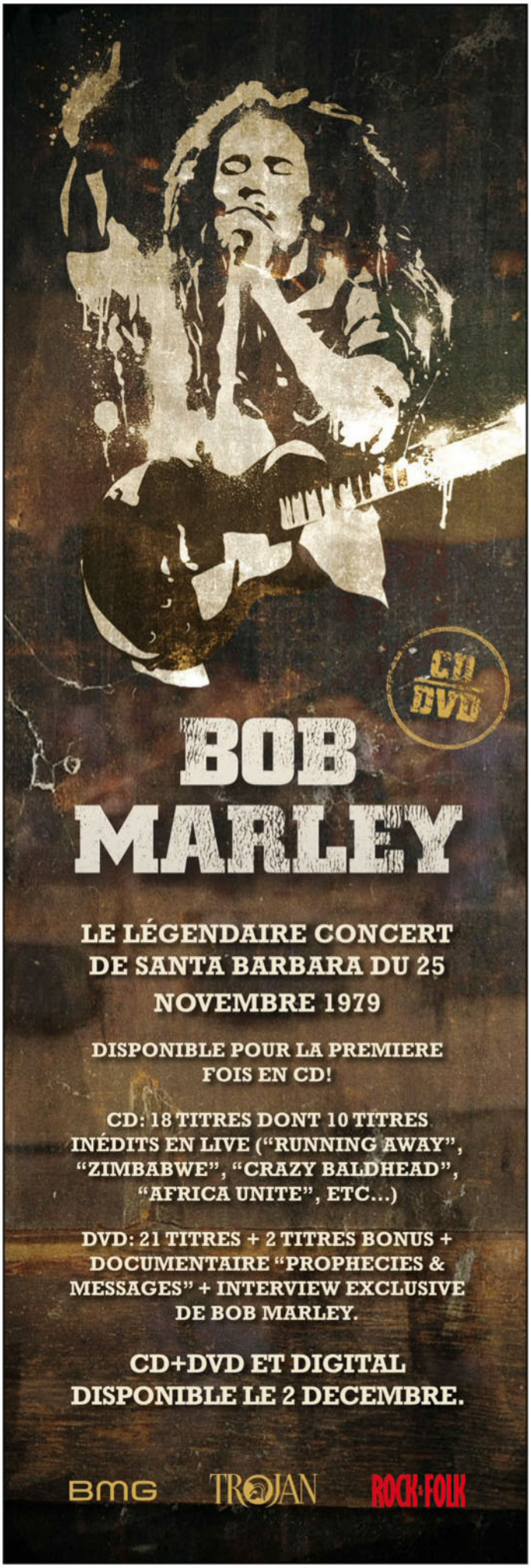
"Mud"

SPINEFARM/ UNIVERSAL

Seule une poignée de connaisseurs s'est déjà laissée séduire par cette véritable new wave de southern rock si délicieusement vintage : du grand Sud on connaissait déjà une version plus metal avec Black Stone Cherry, mais trois formations authentiques ont désormais le vent en poupe : Blackberry Smoke, The Cadillac Three et, *yee-haw*, Whiskey Myers, plus roots encore. Le désormais septuor sépia évoque The Allman Brothers, bottes crottées et décorum lynyrdien : musicalement, ce quatrième album ne dépasse pas les limites de 1975 et se déploie sur une longue ceinture brune entre Austin et Nashville — latitude maximale. On pense évidemment à Little Feat pour son rock stonien sudiste, à tout l'héritage Stax et, du côté d'Atlanta, c'est vers les Black Crowes que les souvenirs ricochent : "Lightning Bugs And Rain" brille autant sur ses cuivres que sur son groove feutré, tandis que "Stone" convie au recueillement dans la chapelle Muscle Shoals. D'ailleurs Rich Robinson, frère corbeau guitariste, y va de sa caution en cosignant le monumental "Frogman", seule concession moderniste avec sa rythmique implacable toute bonhamienne striée d'une slide poisseuse. La production de Dave Cobb (l'homme du son Rival Sons) est

irréprochable, tant sur la pureté que sur la vigueur : par moments l'orientation est sensiblement plus virile, comme sur l'éponyme et heavy "Mud", gorgé de chœurs gospel et d'un Hammond scintillant, ou "Deep Down In The South" qui ne trahit pas son propos. Quant aux autres ballades, la très dépouillée "The Good Ol' Days" joue du côté country-folk, alors que la pastorale et intimiste "Trailer We Call Home" arrachera immanquablement une larme au plus bourru des truckers dans sa cabine. ★★★★

JEAN-CHARLES DESGROUX



Disques
classic rock

The Sore Losers
"Skydogs"
ULTRA ELEKTRIK

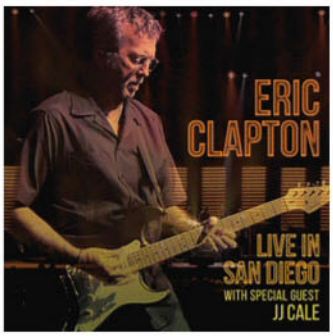
Les *Chouineurs* (leur nom) sont un groupe belge. Avaient-ils prévu de sauver le rock ? Rien n'est moins sûr. Mais en cette fin d'année 2016, on peut jeter une oreille sur ce modeste album (dix titres) enregistré en dix jours dans un studio de Berlin. On pose le diamant sur le sillon de la première face et tout de suite, un certain charme opère. "Blood Moon Shining" n'est pas un opéra rock, ni rien. C'est juste un titre de virulent hard blues sabbathien sur lequel quatre jeunes hommes s'excitent avec une virile énergie. Deuxième titre aux allures de tube pour une radio rock qui n'existe que dans notre cortex : "Got It Bad" appuie un riff vicieux et le chanteur semble juste euphorique d'être là, avec ses potes, à délirer sur cette barre de plomb qu'ils pétrissent et triturent

comme si le rock venait d'être inventé. Les trois premiers efforts des Sore Losers ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Dommage. Par contre, avec ce nouvel opus sans une once de gras, plusieurs choses sont évidentes. De tous les nouveaux groupes, les Sore Losers possèdent cette qualité rare : en écoutant leur album, on sait qu'on y reviendra. Encore et encore. Ils ont cette capacité à nous intégrer l'ADN. Ensuite les citations : le rock entre dans sa sixième décennie depuis Elvis. Là encore, les Sore Losers savent parfaitement bricoler de vieux riffs piochés dans "Physical Graffiti" ("Nightcrawler") pour en faire leur nouveau miel. Pour le reste, c'est sous la houlette de Dave Cobb que le groupe a travaillé. Cobb produit également (entre autres) Rival Sons, Whiskey Myers, Shooter Jennings. Mais cette fois, il avait quelque chose à se mettre sous la dent. Des chansons, notamment. ✪✪✪

PHILIPPE MANŒUVRE

Eric Clapton
"Live in San Diego"
REPRISE/ WARNER

Eric Clapton a encore de la marge par rapport à Grateful Dead mais, tout de même, voici son... treizième album live ! Celui-ci présente-t-il un intérêt par rapport aux douze précédents ? Plusieurs, en fait. En 2007, le lord de la six-cordes sort de sa zone de confort. Nouvelle formation, très américaine, sa meilleure depuis la fin des seventies : section rythmique d'élite (Willie Weeks et Steve Jordan), chœurs féminins soul, ainsi que deux bretteurs pour lui tenir la dragée haute (le Texan gaucher Doyle Bramhall II et Derek Trucks à la slide). Le répertoire s'en voit chamboulé et fait la part belle à une période trop rarement revisitée par Clapton alors qu'elle fut l'une de ses plus fécondes, celle de Derek And The Dominos. Joie de réentendre "Got To Get Better In A Little While" et ses solos de wah-wah juteux ou "Anyday", la slide de Trucks reprenant les choses là où Duane Allman les avait laissées trente-sept ans plus tôt. *"We've just been gate crashed"*, s'amuse Clapton lorsque survient alors JJ Cale, avec lequel il vient d'enregistrer "The Road To Escondido". Formidable "Anyway The Wind Blows" (les deux se cherchent à tâtons, les répètes n'ont pas dû être nombreuses et c'est très bien ainsi). Quatre autre morceaux avec le génie laid-back de l'Oklahoma s'ensuivent,



cette fois (un peu trop) dominés par Clapton même si les solos uniques de Cale jaillissent ici et là. La dernière ligne droite offre le séminal "Motherless Children", un slow blues de 17 minutes traversé de solos épiques, et une poignée de classiques sertis de nouveaux arrangements, dont "Layla", coda incluse. De quoi ranger ce "Live In San Diego" derrière le "Fillmore" des Dominos et le "Just One Night" de 1980, pas moins. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Bob Weir

"Blue Mountain"

LEGACY/ COLUMBIA

Afin de réfuter, peut-être, le statut de légende vivante que son passé de guitariste de Grateful Dead lui confère, Bob Weir, 69 ans, mène de front une multitude de chantiers. Il continue d'écumer les stades américains avec Dead & Company, rédige son autobiographie, et jamme, ici et là, avec quantité de groupes, de Phish à The National. C'est à l'instigation de ces derniers, notamment, qui lui soufflèrent admirer ses chansons de cow-boys au sein du Dead, que Weir est retourné à ce genre qu'il découvrit, en travaillant dans un ranch, à l'adolescence. Un album de reprises aurait été la solution de facilité, mais Weir, comme Jerry Garcia, a souvent su confondre ses propres chansons avec les standards traditionnels, et il propose ici douze

compositions, coécrites avec Josh Ritter et le producteur Josh Kaufman. L'humeur de l'album est à une douce mélancolie, celle que suscitent les premières lueurs du crépuscule sur les plaines. Weir et Kaufman ont misé sur le dépouillement, ajouté aux toiles acoustiques des enluminures d'orgue, de pedal steel, de chœurs féminins. Et le temps, comme pour d'autres (Dylan), a doté la voix de Weir d'une expressivité et d'une chaleur qu'elle ne possédait pas. Les chansons, surtout, sont remarquables, gospel élégiaque de "Lay My Lily Down", teintes rockab' de "Gonesville", paysages hawaïens désolés de "Ki-Yi Bossy", ténébreux "Ghost Towns", ou les chansons d'ouverture et de clôture, qui renouvellent la tradition de la rivière comme métaphore des cycles de l'existence. Une œuvre honnête, introspective et souvent poignante, qui ne dépareille pas aux côtés des joyaux acoustiques que le Dead cisela voici quelques décennies. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Mountain Men

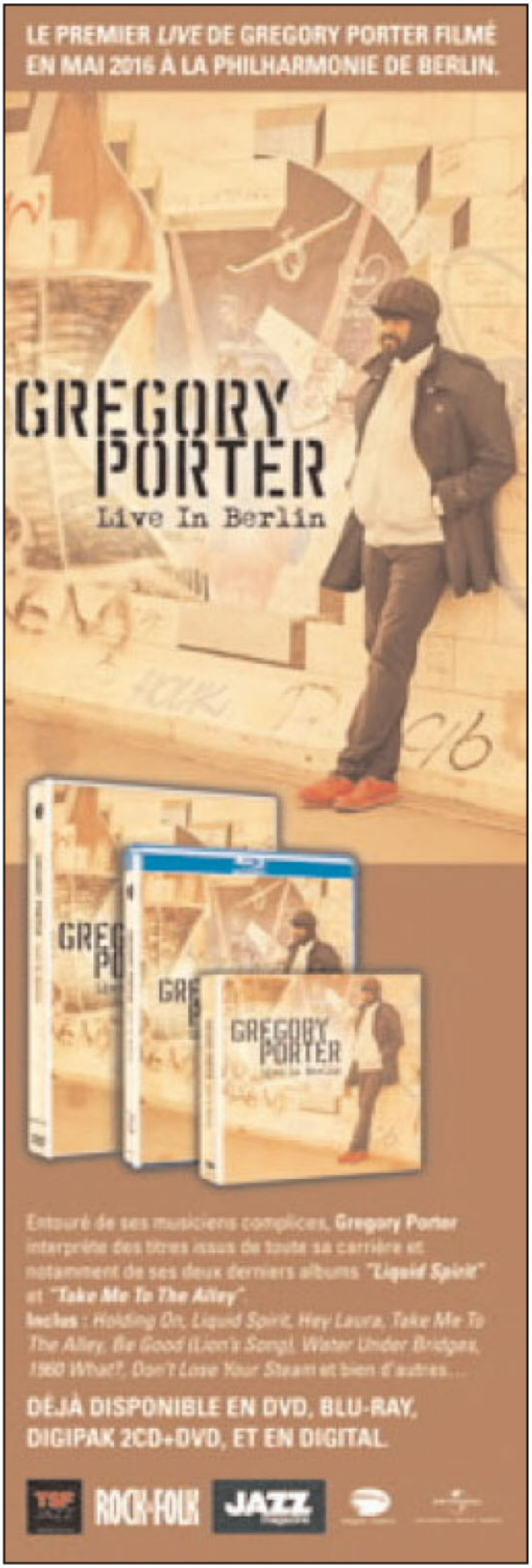
"Black Market Flowers"

ECHO PRODUCTIONS/ PIAS

Le duo australo-savoyard des premiers temps, qui jouait un folk de souche à la Terry/ McGhee, le chant parfois trop affecté, l'harmonica patinant un peu sur les tempos lents, est devenu un puissant groupe de blues-rock aux humeurs lourdes et sinueuses, aux mélodies verbeuses et chaloupées. On dit *blues rock* mais, comme de coutume, c'est juste pour dire. Finalement, les Mountain Men ont toujours cultivé la romance éternelle, intime et bien écrite. Ici, donc : une chanson sentimentale aux allures folk, fouettée par la noirceur charnelle d'un blues-rock sans enflure. Qu'est-ce que les deux génies des alpages ont gardé du blues de leurs débuts, cinq albums plus tard ? Cette tension familière qui trace l'axe du "Black Market Flowers", et surtout cet harmonica qui fait des nuages et de la pluie. Barefoot Iano (Ian Giddey) joue l'arrière, maintenant qu'ils ont trouvé un bassiste (Olivier Mathios), un batteur (Denis Barthe, ex-Noir Désir), une organiste (Estelle Humeau), une seconde guitare (Jean-Paul Roy, autre transfuge de Noir Désir), et un violoniste (Hervé Toukour). Mr Mat (Mathieu Gillou) conduit l'attelage, riffs, pickings subtils, chant bourru et débonnaire qui met le groupe en sympathie immédiate. On a dit Calexico pour cet *americana français*, on a dit Tom Waits pour le lamento des

inflexions, mais la richesse émotionnelle de cette œuvre balaie les douanes et les souvenirs. A coups de frappes hard blues, d'abandons atmosphériques, de ballades étripantes comme "Someone To Talk" ou "Passe Dans Cette Vallée", le duo a compris qui nous étions : rien qu'une bande de touristes mélancoliques et désarmés. ✪✪✪✪

CHRISTIAN CASONI



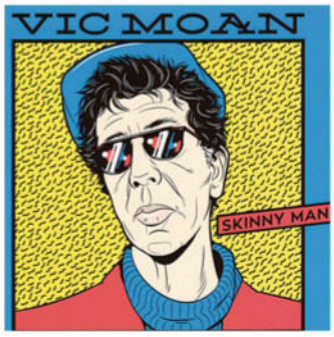
Disques français

Vic Moan

"Skinny Man"

TRAIN FANTOME/ L'AUTRE DISTRIBUTION

Le compteur de Vic Moan est resté bloqué en 1980. Pas dans les années quatre-vingt, attention, mais dans cette dernière année des seventies, quand le reggae s'infiltrait dans le rock de Madness ou de Joe Jackson, avec une pointe de no wave new-yorkaise tendance James Chance (quelques saxos free en vrilles comme on n'entend plus assez souvent). Et c'est bon.
Et du coup, original. Ce grand garçon dégingandé de près de 70 ans (il ne les fait pas, la musique conserve) est Américain mais vit en France depuis... un bout de temps. Son parcours est discret mais passionnant, et fait de lui une sorte d'artiste parisien culte, à l'écart de toute mode, un vrai *maverick*, comme on dit là-bas... L'album a donc été enregistré entre la France et les



Etats-Unis, avec des potes à lui, rempli de rythmiques sautillantes, de synthés vintage, de chœurs mutins et de cuivres pétaradants. Il a surtout été arrangé par un Français, le franc-tireur Fred Pallem, par ailleurs leader du Sacre Du Tympan, qui a le don de rendre intéressant tout ce qu'il touche. Ce dernier est également guitariste, ce qui nous vaut au passage quelques brefs solos déjantés, dans la lignée Marc Ribot/ Robert Quine, du plus bel effet. Comme tous les grands songwriters qui l'ont probablement influencé (on pense à David Byrne ou à Elvis Costello), Vic Moan écrit de super chansons paranoïaques ("Who's Laughing ?"), livrées d'une voix tour à tour chaude et grinçante, qui évoque autant Frank Zappa que Dr John, avec une pointe d'ironie et de distanciation absolument savoureuses. A l'arrivée, on découvre un beau disque, addictif et rafraîchissant, œuvre d'un artiste à ne pas rater lors de ses rares prestations scéniques. ✪✪✪

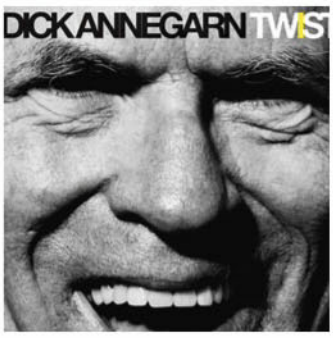
STAN CUESTA

Dick Annegarn

"Twist"

MUSIQUE SAUVAGE/ PIAS

"Roule Ma Poule", ouverture du vingt-deuxième album de Dick Annegarn (depuis 1972), surprend : ce chanteur atypique ne nous avait pas habitués à un ton aussi facétieux. Par la suite, des comptines chaloupées renvoient en terrain connu, avec des textes surprenants aux bouffées surréalistes et cette voix dont le phrasé décortique les mots d'une manière inimitable, et l'on se retrouve dans les espaces intersidéraux d'une certaine chanson française dont il pourrait constituer un alter ego de Brigitte Fontaine au rayon des grands allumés. Mais plusieurs morceaux brillent d'une lumière particulière en conjuguant cette propension au délire avec un parti pris fun bien éloigné de son image de marque : "Dur La Vie" donne la priorité à une mélopée obsédante et s'appuie sur une musicalité accrue, "On Est Deux" impose sa rythmique groovy et ses cuivres jazzy à l'occasion d'un duo vocal réussi avec Raphaël, "Chaque Soleil" renoue avec un rythme tribal qui sied bien à sa poésie éclatée, "Ma Mécène" prend des allures de raï imprégné de sons du Maghreb, et "Twist Ensemble" constitue un démarquage hilarant de "Let's Twist Again" en version a capella avec chœurs. Le caractère très roots des instrumentations, entre percussions et guitares acoustiques, renforce la



volonté artisanale affichée, tout comme celui d'un certain minimalisme, particulièrement perceptible dans les ballades les plus dépouillées. Autrement dit, celui que l'on identifiait jusqu'à présent comme un pur produit insolite des années soixante-dix n'a pas fini de surprendre et, loin de creuser éternellement le même sillon, il se révèle comme l'un des plus novateurs de nos chanteurs en activité. ✪✪✪

H.M.

Justice

"Woman"

BECAUSE

Il était sérieusement temps. Que Justice soit faite. Certes, le jeu de mots est foireux, mais pas le duo et encore moins ce troisième album. Ce qu'on entend par là — *"to be played at maximum volume"*, comme préconisait Ziggy — c'est que n'étant certainement pas moins bon que ses deux prédécesseurs de 2007 et 2011, "Woman" est un peu le disque de la confirmation pour cette paire de fanas de rock-pop au sens largissime, qui adulent autant les grosses guitares qu'ils vénèrent les synthés disco. OK, ils n'étaient pas les premiers et ils mourront, le plus tard possible, en n'emportant aucun secret dans leur tombe. La belle affaire. Il y a des musiciens, comme ça, pour qui le présent compte par-dessus tout, même

s'il repose, en partie, sur de l'ancien. Car tandis que Daft Punk a fait le choix de surfer sur la nostalgie (avec succès, génie, tout ce qu'on veut...), Justice sonnera toujours plus moderne, comme si, en leur temps, les Chemical Brothers avaient eu envie de faire du Roxy Music, et sollicité Ann Dudley pour les cordes et Baby Ford aux boutons... On s'égare ? Niet. Le côté fantaisiste de Justice, faut-il le rappeler, a toujours beaucoup contribué à son charme et encore plus ici où de Rosnay et Augé bouffent à tous les râteliers et envoient le bouchon, on adore, très loin dans les gosiers adverses ("Chorus"). Malhabilement placé en ouverture, "Safe And Sound" fait d'abord l'effet d'une éjaculation précoce, mais la suite séduit : à l'échauffement et pas à l'usure. Sexy, entêtants, agaçants parfois, des titres comme "Fire", "Heavy Metal" ou "Close Call" foisonnent de trouvailles qui râpent les sens dans celui du fromage. Et que "Stop" lorgne tant vers Portugal The Man confirme qu'on est en présence de gens de goût. Jusqu'au cou. ★★★★

JEROME SOLIGNY

Michel Polnareff

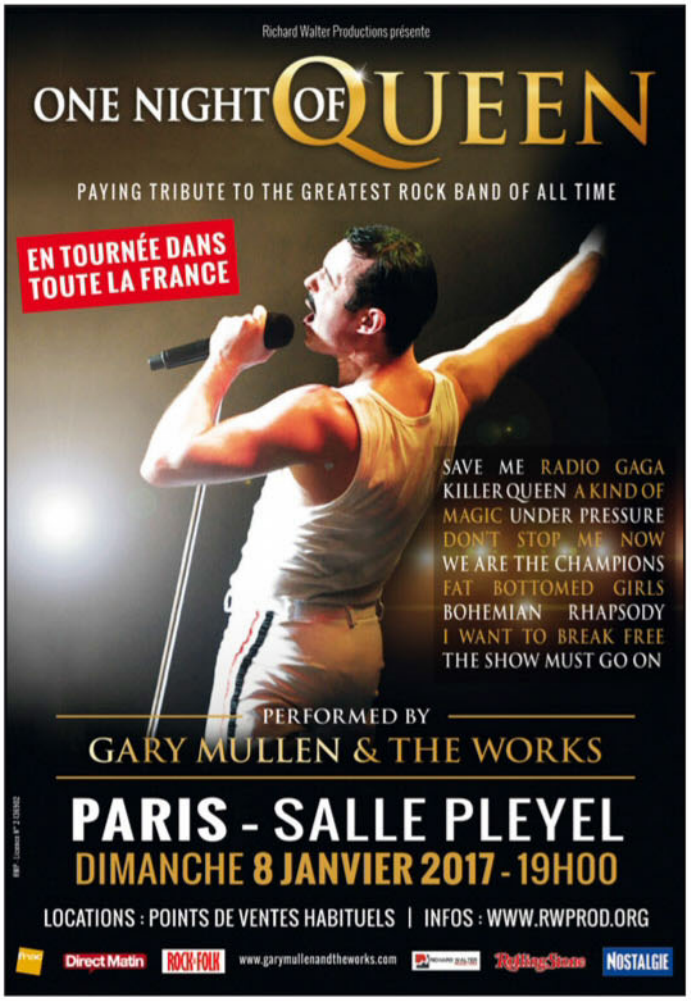
"A L'Olympia - 2016"

UNIVERSAL

A l'heure où nous écrivons ces lignes, Michel Polnareff est en train de récupérer, à Paris, d'une embolie pulmonaire contractée alors qu'il achevait sa tournée tricolore. Maintenant qu'il est hors de danger, il convient de célébrer ce triomphal retour qui a culminé avec un concert à l'Olympia, le soir de la Fête Nationale, parfait témoignage du talent encore intact de Polnareff en 2016. Très en voix, celui qui est désormais reconnu comme l'un des authentiques génies de la pop tricolore ciselait un répertoire doré sur tranche, capitaine à la barre d'un opulent équipage avec choristes soul, claviers, cuivres, batterie colossale et de nombreuses pointures : Reggie McBride à la basse (Stevie Wonder, Rod Stewart), Peter Thorn (Hole, Chris Cornell) et surtout l'immense Tony McAlpine (fidèle acolyte de Steve Vai) aux guitares. Ces deux prolixes bretteurs apportent une dimension metal eighties à "Tam-Tam" quand ils ne ferraillent pas sur une surprenante reprise instrumentale de "Smoke On The Water". Mais c'est finalement lorsqu'il est seul au piano que Michel Polnareff donne sa pleine mesure, proposant de très émouvantes versions de "Qui A Tué Grand'Maman ?", "L'Homme Qui Pleurait Des Larmes De Verre" et

bien sûr l'immortelle "Lettre A France". Tous ses autres classiques sont évidemment présents ici, de "La Poupée Qui Fait Non" à "On Ira Tous Au Paradis" en passant par "Goodbye Marylou" ou "Tout, Tout Pour Ma Chérie". Galvanisé par son fervent public, Polnareff offre en rappel les rares "I Love You Because" et "Le Prince En Otage" puis martèle une sidérante improvisation boogie woogie, littéralement survolté. Les moussaillons ont vibré ce soir-là. *Mersea* l'Amiral. ★★★★

JONATHAN WITT



Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

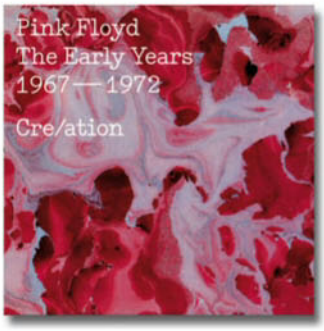
Tiens, voilà du bourrin...

The Who
"MY GENERATION SUPER DELUXE EDITION"
Brunswick/ Universal

En raison de différends juridiques opposant les Who à leur ancien producteur Shel Talmy, il avait fallu attendre des années, 2002 précisément, pour avoir enfin une vraie belle réédition du mythique premier album du groupe de Shepherd's Bush, en édition Deluxe remasterisée en stéréo (alors qu'il n'était sorti qu'en mono), accompagnée d'un CD entier de bonus. Près de 15 ans plus tard, "My Generation" est de retour, en version super deluxe. Et dans le genre luxueux, on ne voit pas comment faire mieux. D'abord, un énorme livret cartonné truffé de photos très rares, voire inédites, accompagnées de plusieurs textes dont un, passionnant comme toujours, signé Pete Townshend. Arrive le reste : l'album mono est de retour, remasterisé. Le résultat est beaucoup plus brutal et cru que la version de 2002 (sur "The Kids Are Alright", par exemple, il y a de la saturation sur la partie de basse, et la Rickenbacker carillonne nettement moins que sur l'édition *Deluxe*). Ça cogne sévère. Arrivent ensuite les bonus, soit les singles et autres raretés, également en mono et soigneusement remasterisés. Il y a là-dedans des choses faramineuses : "I Can't Explain", "Anyway Anyhow Anywhere" et "Circles", naturellement, mais également les reprises soul dans l'esprit mod du moment ("Leaving Here" d'Eddie Holland, "Anytime You Want Me" de Garnett Mimms, "Shout And Shimmy" de James Brown, "... Heat Wave" et "Motoring" de Martha & The Vandellas) très efficaces. Sur un troisième CD, l'album réapparaît en stéréo mais le livret indique que la version de 2002 était incomplète : il manquait sur les bandes de Talmy certains passages enregistrés live par le groupe accompagnant les masters 3-pistes. Par conséquent, Townshend et Daltrey ont réenregistré récemment les passages manquants (comme le solo de Pete sur "My Generation") sur du matériel d'époque...

Les gens sérieux n'écouteront jamais cela, d'autant que de toute manière, l'album est sorti initialement en mono et que le mono, comme chacun le sait, c'est comme la pipe : c'est mieux. Un quatrième CD propose les bonus en nouvelle stéréo et des prises différentes des singles, et le cinquième ravira les fans : il s'agit des démos réalisées à l'époque par Townshend, lesquelles sont invariablement fascinantes de perfectionnisme. La série "Scoop" l'avait déjà démontré à plusieurs reprises, mais là, c'est tout bonnement incroyable. Avec un matériel primitif, Townshend arrivait à enregistrer ces maquettes parfaites (avec souvent des chœurs époustouflants et parfois plus alambiqués que sur les versions officielles), destinées à être remises aux membres du groupe, montrant à quel point il avait une idée infiniment précise, à quelques variantes près, de ce qu'il souhaitait enregistrer en studio. Les versions de "Much Too Much" et "La La La Lies" sont à ce titre très instructives.

Et puis, il y a l'album, puisque c'est avant tout de lui qu'il s'agit. Apparu en décembre 1965, soit tardivement par rapport à ceux de la concurrence, il se démarque de tous les autres groupes anglais du moment par une manière peu orthodoxe de jouer : Keith Moon et John Entwistle semblent être deux solistes dialoguant entre eux tandis que Townshend utilise sa guitare presque comme une batterie. Peu doué pour les solos, il invente toute une série d'effets permettant des ornementations super malignes : staccato, effet de morse avec le sélecteur de micro, médiator glissant le long des cordes, accords suspendus, etc. Pour couronner le tout, c'est un maître absolu du volume, qu'il augmente ou diminue pour recréer les pleins et les déliés conférant à ses créations l'allure de mini-symphonies. Il sacrifie à l'idéal mod quelques reprises inévitables ("I Don't Mind" et "Please Please Please" de James Brown, ou le marronnier "I'm A Man" de Bo Diddley) et fait du faux R&B ("Out In The Street"), signe des riffs arpégés brillants ("The Good's Gone") mais ailleurs, il invente en direct la power pop sur "The Kids Are Alright", "Much Too Much", "Legal Matter" et "La La La Lies", et ouvre toutes les vannes avec "My Generation" et "The Ox", l'instrumental fou sur lequel l'album s'achève. De son côté, Daltrey est multicartes, capable de chanter soul pour le public mod, mais aussi de se montrer vulnérable sur les trucs les plus pop ("Much Too Much"). Au niveau des textes, c'est un concentré de cynisme et de misogynie avouée : pour résumer, les gonzesses n'apportent que des ennuis et il vaut mieux rester entre potes... On peut affirmer que Townshend réalisera par la suite des choses musicalement plus ambitieuses ("Pictures Of Lily", "Tattoo", etc) mais l'instantanéité de "My Generation" et des singles de l'époque (l'élégance phénoménale de "I Can't Explain", la folie du finale de "Anyway Anyhow Anywhere") restent, pour beaucoup, totalement inégalées.



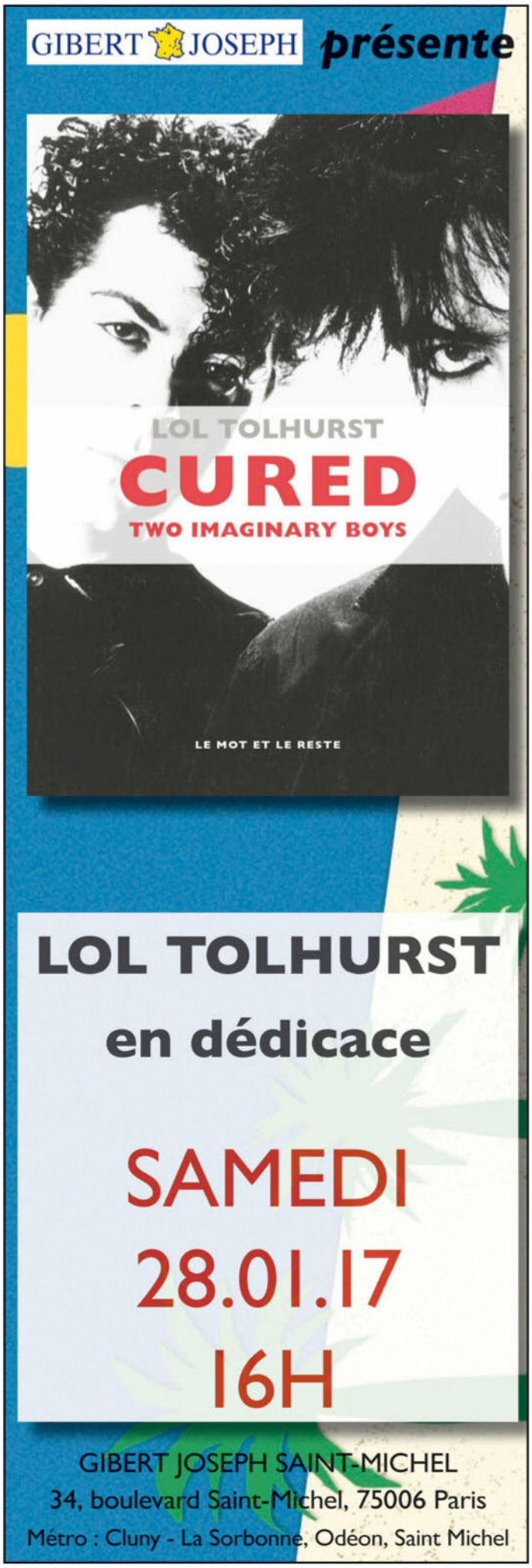
Pink Floyd
"THE EARLY YEARS 1967-1972"
Pink Floyd Records/ Warner

Pour ceux, probablement assez nombreux, qui n'ont pas les moyens de se procurer l'énorme coffret Pink Floyd qui vient de sortir (27 CD et DVD pour près de 500 € tout de même), Warner commercialise une version réduite à deux CD qui propose des choses intéressantes puisque sur les 27 morceaux, 19 sont des inédits. Les amateurs de la première période sont servis car sont réunis ici "Arnold Layne", "See Emily Play", le charmant "Jugband Blues", "Matilda Mother", "Point Me At The Sky", l'excellent et hyper mélodique "Paintbox", le mythique "In The Beechwoods" (en fin de compte assez quelconque), des versions live de "Interstellar Overdrive" ou "Careful With That Axe, Eugene", plusieurs morceaux enregistrés pour "Zabriskie Point", un inédit de "Meddle", trois morceaux composés pour le film de Barbet Schroeder "La Vallée" (avec Bulle Ogier et Jean-Pierre Kalfon), des séances pour la BBC, etc, le tout parfaitement remasterisé et emballé dans un livret bien fourni et détaillé. Mais les spécialistes constateront l'absence de choses précieuses comme "Vegetable Man", "Scream Thy Last Scream", "Candy And A Current Bun" ou "Apples And Oranges", ce qui est agaçant car, eussent-ils été inclus, beaucoup de gens auraient trouvé ce double CD parfait. Mais il est vrai que les nombreux inédits feront passer la pilule assez aisément.

Big Star
"COMPLETE THIRD"
Omnivore (import Gibert Joseph)

L'un des plus beaux albums du monde est aussi un disque qui n'a jamais vraiment existé. "Third", également nommé "Sister Lovers", enregistré vers 1975 à Memphis par un Big Star décapité sous la houlette du génial Jim Dickinson, légende locale qui avait travaillé chez Sun et Ardent (et accompagné beaucoup de gens au piano, des Groovies aux Stones en passant par Aretha Franklin), n'est sorti que trois ans plus tard, refusé qu'il a été par toutes les maisons de disques de son temps. Réédité en pirate, puis enfin, dans une édition satisfaisante en CD, par Ryko en 1992, l'assemblage de chansons bancales et équilibristes est devenu un album culte, à juste titre. Aujourd'hui, la nouvelle Rolls-Royce des rééditions, le label Omnivore, dissèque l'œuvre en 3 CD. Sur le premier, des démos, sur le deuxième, des chansons avancées, sur le troisième, les produits *finis* (ha, ha !). Ce qui est étonnant, c'est de constater à quel point les versions des deux premiers CD montrent un Chilton étonnamment précis, et de voir à quel point tout s'effondre pour les masters. C'était le grand génie de Dickinson : encourager le chaos. On se souvient l'avoir interrogé à Memphis sur les guitares acoustiques curieusement percussives du chef-d'œuvre absolu (également d'un point de vue strictement sonore et technique), "Kanga Roo", équilibrant parfaitement un déluge de feedback. Il avait répondu avoir eu, tout simplement, l'idée de faire jouer certaines parties avec des baguettes de batterie. Dickinson était grand, et Chilton aussi. Les chansons de "Third" n'en finissent plus de nous rétamer de beauté :

"Stroke It, Noel", "Kizza Me", "Thank You Friends", "Big Black Car", "Dream Lover", "O'Dana"... Ici remasterisées de manière insensée, elles sonnent comme elles n'ont jamais sonné : c'est un rêve dans les enceintes. Le seul reproche qu'on puisse faire à ce coffret ne peut en être un : depuis 1992, tous les amoureux de ce disque maudit sont habitués au sequencing de la version Ryko. Or, il n'y a jamais eu de sequencing officiel, et par conséquent, l'ordre des chansons sur le troisième CD de l'édition Omnivore est différent de celui auquel nous sommes acquis depuis plus de vingt ans. C'est un peu perturbant, mais sinon, c'est un torrent de magnificence déliquescente : à ce titre, "Third" est sans doute le seul *album* qui donne l'impression de s'autodétruire au fur et à mesure de l'écoute qu'on lui accorde, figés que nous sommes dans un état étrange de lévitation.



Lee Hazlewood

"COWBOY IN SWEDEN"

Light In The Attic/ Pias

Tiens, "Cowboy In Sweden" est re-réédité. Pas n'importe comment, d'ailleurs. L'album, qui compte sans problème parmi les plus grands de son auteur, est remasterisé d'après les bandes master de LHI, enrichi de versions inédites, et le livret inclut des

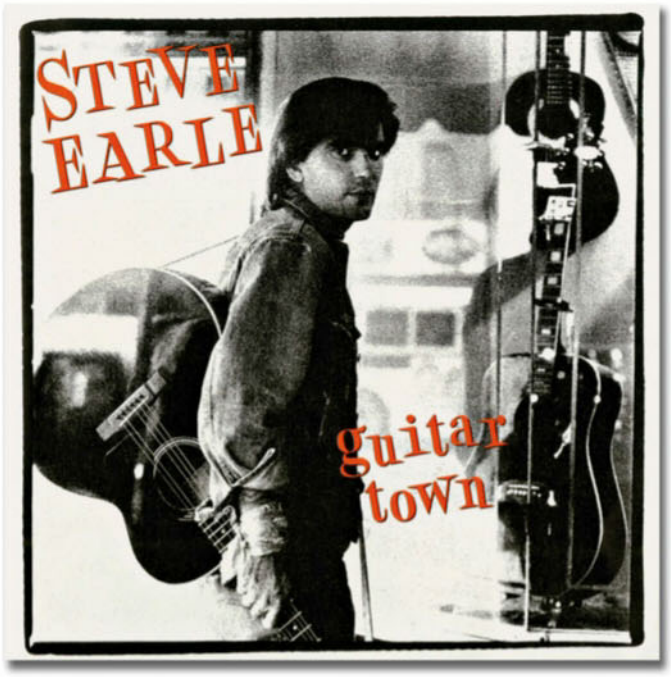
interviews de gens aussi essentiels que Suzi Jane Hokom, Hal Blaine, Shel Talmy ou le fameux cinéaste suédois Torbjörn Axelman, avec lequel le moustachu s'était acoquiné durant son exil européen : "Cowboy In Sweden" est la BO chantée du film du même nom sorti en 1970. Réalisé un peu partout (Paris, Londres, Los Angeles, Stockholm) avec l'aide de cadors comme Talmy, David Whitaker, James Burton, Hal Blaine ou Don Randi, le disque est l'un des plus ambitieux et des plus aboutis d'un Hazlewood qui était déjà pourtant bien habitué à mettre la barre très haut. Une réédition de rêve pour un chef-d'œuvre.

Steve Earle

"GUITAR TOWN 30TH ANNIVERSARY"

MCA (import Gibert Joseph)

Enfin. Il aura fallu attendre 30 ans pour que justice soit rendue à ce disque infernal... Steve Earle est un cas à part : adolescent à tendance délinquant juvénile, il a littéralement grandi sous le patronage de son mentor Townes Van Zandt (mais aussi de Guy Clark et Jerry Jeff Walker) puis a enregistré quelques titres rockabilly et frayé avec les Blasters, Green On Red, Lone Justice, les Long Ryders, Los Lobos et compagnie au moment où la vague *roots rock* déferlait en Californie vers 1983, tout le monde étant alors soûlé par le hardcore. Mais Earle était au-dessus de tous les autres : moins mainstream que Lone Justice, moins *fashion* que les Blasters, il sortit un premier album nettement plus radical et réussi que ceux de tous ses concurrents : avec "Guitar Town", c'était la révélation d'un talent monstrueux. Le glaude était un songwriter de toute première catégorie, les années avec Townes n'avaient pas servi à rien. Sur ce premier véritable disque, les chansons délirantes tombaient comme la pluie en Georgie dans les chansons de Tony Joe White : "Guitar Town", "Goodbye's All We Got Left", "Hillbilly Highway", "My Old Friend The Blues", "Someday", "Think It Over" (carrément rockab), c'était une déferlante de rock and roll à tendance honky tonk foutant la pâtée à tous les pseudo-rustiques du moment (John *Cougar* Mellencamp, etc) et réunissant toutes les qualités que Springsteen n'a jamais eues : Earle est concis, efficace, ramassé. C'est un mélodiste à la Westerberg, il a une belle voix et il avait un bon groupe (les Dukes). Là où Springsteen écrit des discours assommants avec deux claviers, trois guitares, un saxophone et un orchestre mariachi, ce fan de "Rubber Soul" et de "Aftermath" écrit des chansons ramassées, sèchement et nerveusement administrées. Il lui en restait beaucoup de géniales à écrire (en particulier ce monument qu'est "Goodbye") ainsi que de nombreux albums excellents à réaliser avant une descente en enfer narcotique et pénitentiaire... qui le verrait revenir encore meilleur que jamais pour les albums "Train A Comin' ", "I Feel Alright" et "El Corazon" une décennie plus tard. A ce moment-là, tout le



monde, de Neil Young à Emmylou Harris, avait pris connaissance de son génie. En attendant, il est temps de redécouvrir "Guitar Town", sa guitare baryton fabuleuse, ses pedal steel discrètes, sa production impeccable lui permettant de ne pas avoir pris une ride alors qu'il a été conçu à l'une des pires périodes du rock américain, et ses chansons parfaites, le tout (en édition SHM-CD) étant ici enrichi d'un live pétaradant capté à Chicago en 1986. Vivement la suite.

Joe South

"DON'T IT MAKE YOU WANT TO GO HOME ?"

Capitol/ USM Japon (import Gibert Joseph)

Un jour sans doute, un journaliste inspiré rétablira la vérité et montrera à quel point Joe South était l'un des plus grands cadors de la blue-eyed soul américaine. Le chanteur de "Hush !" (voir les versions de Deep Purple ou des

Prisoners) sortait en 1969 son deuxième album, une boucherie country/ soul/ gospel bandant sur un répertoire 36 carats, enregistrée live en studio avec des arrangements de cuivres et de cordes mortifiants : entre "A Million Miles Away" — les Plimsouls y penseraient quelques années plus tard — "Shelter", "What Makes Lovers Hurt One Another", l'auteur/ compositeur/ interprète (rare à l'époque) ne cesse d'impressionner, jusqu'au moment où il dégaine l'arme absolue, "Walk A Mile In My Shoes". Qui peut passer derrière cela ? Elvis, qui l'a reprise, très bien, même si on préfère quand même l'originale.

Nikki Sudden

"TREASURE ISLAND"

Easy Action (import Gibert Joseph)

Personnage attachant comme les rockers français les adorent, Nikki Sudden n'avait pas un talent éblouissant : sa voix très affectée était limitée, ses compositions aussi, et musicalement, il hésitait entre Johnny Thunders, Dylan, Marc Bolan, les Stones de "Beggars Banquet" ou de "Their Satanic Majesties Request" (vaste programme) et les Faces de "Ooh La La". En comparaison, son frère Epic Soundtracks était nettement plus doué. Passons. Lorsque, en 2004, Nikki enregistrait cet album plus abouti, nettement plus *professionnel* que les précédents, l'ancien Jacobin atteignait enfin une sorte de cohérence qui avait

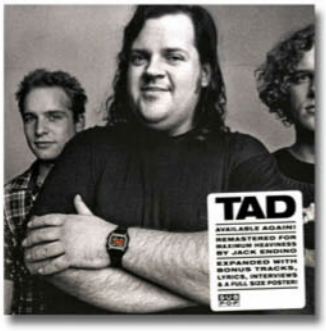
manqué à plus d'un de ses albums précédents. Avec quelques-unes de ses idoles (Ian McLagan des Small Faces et des Faces, Mick Taylor, carrément, sans oublier la légende de la pedal steel, BJ Cole, qui sera plus tard récupéré par The Verve) et d'anciens compagnons de route comme Dave Kusworth ou Anthony Thistlewaite (Robyn Hitchcock, les Waterboys), Nikki sortait un disque rétro qui aurait pu sortir vers 1974, vaguement dans l'esprit des albums charmants concoctés par Ronnie Lane à l'époque. Ce disque touchant ressort enrichi d'un live à Moscou — on se demande qui pouvait bien connaître les Swell Maps, les Jacobites ou Nikki en solo en Russie à l'époque — et d'un autre de démos. Un cadeau pour les fans toujours très fidèles de ce vrai héros fragile du rock and roll disparu en 2006. C'est un bel hommage posthume, et la jolie chanson "Stay Bruised", enfilant tous les clichés de la lose rock and roll, reste un testament idéal pour cet indécrottable romantique. Le tout (ou presque) en open de *sol*, bien sûr.

Tad

"GOD'S BALLS", "8-WAY SANTA", "SALT LICK"

Sub Pop/ Pias

Tiens, tiens, voilà du bourrin...
Les trois premiers albums de Tad remasterisés par Jack Endino en personne, et agrémentés, au cas où on n'en aurait pas assez, de toute sorte d'inédits très bruyants. Le groupe du gros Tad Doyle se distinguait du reste de la scène grunge par un amour prononcé du *métaul* lourd (ah, ces doubles grosses caisses) mélangé à un bruitisme un poil arty façon Sonic Youth. On ne sait pas qui peut bien avoir envie d'écouter cela en 2016, ou pire, de le réécouter, mais on peut tout de même souligner un fait important : ces gens ont intitulé leur premier album "Les Couilles De Dieu". Respect. ❑



Groupes hard rock, groupes cultes

PAR JONATHAN WITT

TUCKY BUZZARD

C'est l'évènement de cette fin d'année : les Rolling Stones vont enfin publier un nouvel album, totalement blues. C'est donc l'occasion de revenir sur la destinée de Tucky Buzzard, formation chaperonnée jadis par Bill Wyman et dont le "Warm Slash" reste fort vénéré par les amateurs de rock lourd et zeppelinien…

Revenons au début des sixties, en 1961. Les braves Colin Giffin (guitare) et Dave Brown (basse) éclusent leurs premiers pots de gomina chez les Tuxedos de Bobby Angelo, dont le naïf "Baby Sittin' " a été un tube. L'étoile d'Angelo pâlissant, les Tuxedos deviennent les Innocents, œuvrant désormais pour le compte de Mike Berry. Ce faisant, ils passent sous le giron du pugnace Robert Stigwood. En 1964, on les retrouve derrière John Leyton et à ce titre, à l'affiche d'une tournée avec les jeunes Rolling Stones... C'est alors que la paire Brown/ Giffin sympathise avec Bill Wyman. Un an plus tard, cette dernière fomente The End, avec d'autres solides musiciens rencontrés un peu partout : l'organiste Nicky Graham, le bretteur Terry Taylor et le saxophoniste John Horton. Grâce à l'appui de ce bon Bill, c'est Glyn Johns qui s'occupe de produire un premier single au son très beat ("I Can't Get Any Joy"), qui obtient un succès modeste. Une tournée est échafaudée avec les Stones donc, mais aussi le Spencer Davis Group. Le son de The End évolue et passe à la soul, école Stax. En 1966, ils saisissent une étonnante opportunité : le label ibérique Sonoplay cherche à investir sur un combo anglais. The End s'exile un an et demi en Espagne et y gagne une certaine popularité, couplant ses premières compositions à des reprises en vogue, comme "Morning Dew" de Tim Rose. Lorsque nos gredins reviennent en Albion, la donne a changé du tout au tout, le psychédélisme règne en maître. Les Stones planchent sur "Their Satanic Majesties Request" et The End investit le studio voisin, profitant donc d'un opulent matériel (Mellotron, tabla, clavecin) et aussi du talent de Nicky Hopkins (pour "Loving, Sacred Loving"). Bill Wyman supervise les séances, mais son planning demeure trop chargé pour qu'il tienne le rôle de véritable manager. Retardé pour diverses raisons (mixage tardif, manque d'entrain de Decca...), "Introspection" ne paraît qu'en décembre 1969, alors que la mode psyché est depuis bien longtemps passée. Il est devenu avec le temps un classique souterrain du genre, entre Syd Barrett et les Beatles, exsudant une atmosphère cotonneuse assez envoûtante ("Under The Rainbow", "Shades Of Oranges"). Suite à cela, Jim Henderson intègre la troupe au chant ainsi que Paul Francis à la batterie. The End capte le matériau d'un deuxième album avorté, proche du "Parachute" des Pretty Things, confrontation d'une instrumentation dynamique (orgue groovy, soli perçants) et de riches harmonies façon CSN&Y. Collin Giffin a déjà quitté le navire, peu en phase avec la nouvelle source d'inspiration de ses camarades, Grand Funk Railroad. En 1970, c'est un nouveau départ : The End devient Tucky Buzzard et profite de son aura au pays de Franco pour aller y graver un épatant premier opus à la tonalité progressive, accompagné par rien de moins que l'orchestre philharmonique de Madrid, entre ballades luxueusement arrangées et passages plus enlevés. Après cette parenthèse, Bill Wyman goupille un nouveau contrat avec Capitol, pour deux disques. Le premier recycle des morceaux de 1969, rode un blues-rock viril ("She's Meat", "Stainless Steel Lady") et voit passer des invités de prestige tels Mick Taylor (sur la magnifique "My Friend"), Bobby Keys et Jim Price. Tucky Buzzard épaule ensuite les mastodontes de l'époque : Uriah Heep, Fleetwood Mac et enfin Deep Purple.
En 1971, il enregistre son sommet "Warm Slash" dans les murs du célèbre Château d'Hérouville : un petit chef-d'œuvre du hard rock seventies, férocement zeppelinien ("Fill You In", "Heartbreaker", la country-blues "Need Your Love", la power ballad "Sky Balloon"), en particulier grâce au gosier râpeux de Jimmy Henderson, bien aidé par la wah-wah volubile de Terry Taylor. Wyman noyé dans le cirque des Stones, Tucky Buzzard se réfugie chez Purple Records, pistonné par Ritchie Blackmore. L'Américain Ron Taylor rejoint l'attelage à la seconde guitare, et participe à un excellent quatrième opus : "All Right On The Night", à la fois très stonien et hard rock, ruisselant d'accords ouverts façon Keith Richards ("Can't Live Without It", "Rainbow Rider"), ponctués de slide, de cuivres vrombissants et de piano boogie. Bill Wyman s'occupe enfin personnellement de "Buzzard", disque apaisé et varié, plutôt folk et country, mais moins marquant que les deux précédents. La suite est faite de rendez-vous manqués, d'abord au California Jam où le groupe est annulé en dernière minute à cause du retard accumulé par l'évènement. En 1974, le contrat signé avec Purple Records touche à sa fin et Tucky Buzzard, épuisé par ses années sur la route, range ses flight-cases pour de bon.

HELLFEST

16-17-18 JUIN 2017

CLISSON FRANCE

Deep Purple

AEROSMITH

LINKIN PARK

PROPHETS OF RAGE

FEAT. MEMBERS OF RAGE AGAINST THE MACHINE, CYPRESS HILL & PUBLIC ENEMY

FIVE FINGER DEATH PUNCH

AIRBOURNE

SLAYER

TRUST

ROB ZOMBIE

FULL US PRODUCTION - EUROPEAN EXCLUSIVE

ALTER BRIDGE

Sabaton

IN FLAMES

APOCALYPTICA

STEEL PANTHER

SAXON

W.A.S.P.

RANCID

SUICIDAL TENDENCIES

PRIMUS

Opeth

KREATOR

EMPEROR

behemoth

ET + DE 130 GROUPES

WWW.HELLFEST.FR | FACEBOOK.COM/HELLFEST | TWITTER.COM/HELLFESTOPENAIR | INSTAGRAM.COM/HELLFESTOPENAIR

Brasseries Kronenbourg · METALLIAN · Rock Hard · RADIO METAL · EMP Holy Records · digitick.com · Loire Atlantique · RTL2

Fines lames

Rééditions, nouveautés et 45 tours :
le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

Beck
"Odelay", "Sea Change", "Guero"
Geffen/ Universal

Comme de nombreux albums sortis durant la période du CD roi (les années 90 et le début des années 2000), les disques de Beck étaient extrêmement difficiles à trouver en vinyle, bien que le chanteur californien ait toujours manifesté beaucoup d'affection pour le support (n'a-t-il pas "*deux tourne-disques et un micro*" ?). Tout le catalogue DGC/ Geffen/ Interscope va être réédité (soit de "Mellow Gold" au récent "Morning Phase"). La première phase comporte deux chefs-d'œuvre indiscutables : le fourre-tout génial d' "Odelay" et le contemplatif "Sea Change", dûment remasterisés et absolument indispensables.

The Detroit Cobras
"Mink, Rat Or Rabbit"
"Life, Love And Leaving"
Third Man

Petit à petit, Third Man se mue en centre d'archives de la scène garage de Detroit. Le label de Jack White réédite ainsi les deux premiers albums des Detroit Cobras, pas forcément introuvables — Sympathy For The Record Industry avait pour habitude de les represser régulièrement — et enrichit ainsi son catalogue de deux excellents albums. Les Detroit Cobras avaient pour crédo de reprendre des titres soul et R&B plus ou moins obscurs à la sauce garage ("Cha Cha Twist" de Brice Coefield, "He Did It" des Ronettes...). Beaucoup l'ont essayé, mais peu l'ont fait aussi bien que le groupe de Rachel Nagy.

The La's
"The La's"
Go! Discs/ Universal

Alors qu'on attend toujours son successeur, le premier (et unique) album des légendaires La's de Liverpool a également droit à sa réédition, sur un vinyle bleu assez laid mais qui sonne si bien que c'en est presque louche. L'album — si souvent décrié par Lee Mavers en raison de sa production insatisfaisante — trouve dans cette remasterisation un certain punch (on redécouvre des morceaux tels que "I Can't Sleep"). Espérons que cela sorte enfin son auteur de sa torpeur...

Françoise Hardy
"Soleil", "Le Danger"
Warner Music/ Parlophone

Suite des rééditions de disques de l'immense Françoise Hardy, avec deux albums méconnus. "Le Danger", enregistré en 1996 alors que la chanteuse connaissait un regain d'intérêt auprès du public rock, est publié pour la première fois en vinyle. Album aux guitares proéminentes, influencé par la britpop contemporaine et produit en partie par Rodolphe Burger, "Le Danger" a moins bien vieilli que ses disques des années 60 et 70. En témoigne l'intemporel "Soleil", sorti en 1970 (ici réédité avec son superbe portfolio de 4 pages), où la créativité de la production n'a d'égal que la beauté des chansons ("Fleur De Lune", "Mon Monde N'Est Pas Vrai", "Je Fais Des Puzzles").

Yoko Ono
"Unfinished Music N 1 : Two Virgins", "Unfinished Music N 2 : Life With The Lions", "Yoko Ono/ Plastic Ono Band"
Secretly Canadian

Yoko Ono aussi réédite toute son œuvre en vinyle. Ses deux premiers albums, intitulés "Unfinished Music", ont pour intérêt d'avoir été conçus avec son futur

mari John Lennon. Sous prétexte d'avant-gardisme, on entend ainsi les tourtereaux discuter en faisant la cuisine et John siffloter au piano tandis que Yoko pousse un de ces cris qui l'ont rendue populaire auprès des fans des Beatles. Si "Two Virgins" est surtout resté célèbre pour sa pochette (où John et Yoko apparaissent nus), l'album "Yoko Ono/ Plastic Ono Band" est quant à lui une autre affaire. Pendant expérimental du "John Lennon/ Plastic Ono Band" de son mari, c'est un disque fait de boucles et de rythmes hypnotiques ("Why") qui s'avère bien plus riche que de nombreux albums solo de ce dernier.

Spirit Of '69
"The Boss Reggae Sevens Collection"
Trojan

Après les albums, les singles : les pépites du catalogue Trojan refont surface en vinyle sous tous les formats. Certains titres phares des compilations Trojan n'existaient à l'origine qu'en 45 tours, et la plupart d'entre eux sont aujourd'hui rarissimes. Ce coffret contient huit fac-similés de ces singles aussi introuvables que cultes, tels "Ali Baba" de John Holt, "Chinaman" de Clancy Eccles ou "If This World Were Mine" de Tyrone Evans (des Paragons), reproduits avec leur label d'origine. Un objet magnifique.

Rhythm & Soul Basics
"Vol 1 : Rhythm & Blues", "Vol 2 : Soul", "Vol 3 : Disco Funk", "Vol 4 : R'N'B & Nu Soul"
MCA/ Universal

Si le coffret Trojan s'adresse aux érudits et collectionneurs, ces compilations au packaging magnifique s'orientent vers les néophytes qui chercheraient à se faire une culture en R&B, soul et funk. De James Brown à Ike & Tina Turner, en passant par Bo Diddley, Isaac Hayes, Diana Ross et même Erykah Badu, on traverse ainsi 60 années de musique afro-américaine par les classiques. Une porte d'entrée idéale, proposée dans un packaging magnifique et riche de notes biographiques détaillées.

Nouveautés

Os Noctàmbulos
"Stranger"
Stolen Body

Depuis deux ans, Os Noctàmbulos animent les soirées parisiennes de leur rock garage à la couleur sixties. Après avoir récemment envoyé un formidable single digne des Seeds ("Outsider"), Os Noctàmbulos se montrent d'humeur psychédélique sur ce deuxième album empli de claviers spectraux et de guitares surf. Une fois de plus, Nick Wheeldon impressionne ("Changes") et démontre qu'il est un chanteur passionnant.

Paul Winslow
"Tears Behind The Stars"
Gonzai

Il y a un peu moins d'un an, le Parisien Paul Winslow publiait sur sa page Bandcamp "Tears Behind The Stars", collection de chansons pop finement ciselées qu'il décrivait comme une *"adaptation sci-fi du mythe de Peter Pan*". Flairant le bon coup, Gonzai a proposé au musicien de le sortir en vinyle (tandis que ce dernier s'attelait déjà à un autre album intitulé "Sueño Playa"). On ne peut que les en féliciter, tant certaines chansons impressionnent par leur maîtrise de l'idiome pop des Beach Boys et des Zombies ("I Should", "7 Days To Find Out"), saupoudré d'une pincée de rétrofuturisme ("Spaceship Ride").

Cosmic Fields
"Cosmic Fields"
Ave The Sound

Avec un nom tel que Cosmic Fields et une mandala en guise de pochette, on se doute bien qu'on n'aura pas affaire ici à un groupe de jazz manouche. Le jeune trio originaire de Genève propose sur son premier album une invitation à l'évasion (et aux psychotropes) où, entre deux envolées space-rock d'influence floydienne ("Velvet & The Moons"), le groupe démontre qu'il sait aussi composer des chansons pop concises ("Albatrosses Fly : The West").

45 tours

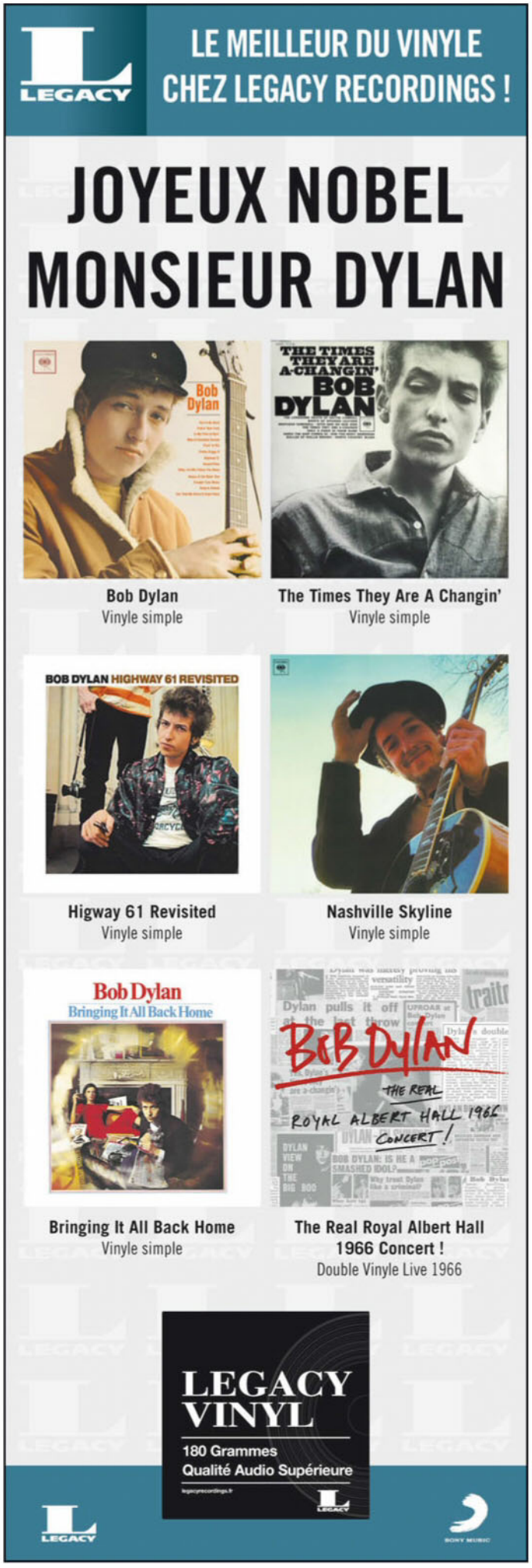
Les Darlings
"Le Tourbillon"
Lust Records

Assemblage de quelques-unes des plus fines lames de la scène garage parisienne (croisées notamment chez les Norvins ou Terence Christiansen), les Darlings s'affirment sur leur premier single comme un des groupes à surveiller en 2017. Deux titres concis à l'esthétique vintage qui annoncent de belles choses à venir.

The Rolling Stones
"We Love You"
ABCKO

Les Rolling Stones viennent de sortir un coffret gargantuesque réunissant tous leurs albums de la période londonienne en vinyle et en mono. En marge de cet événement, le single "We Love You" (et sa formidable face B "Dandelion") est réédité avec le visuel du rare pressage original français de 1967. Pourquoi celui-ci et pas un autre ? On l'ignore, mais on encourage l'initiative. ❑

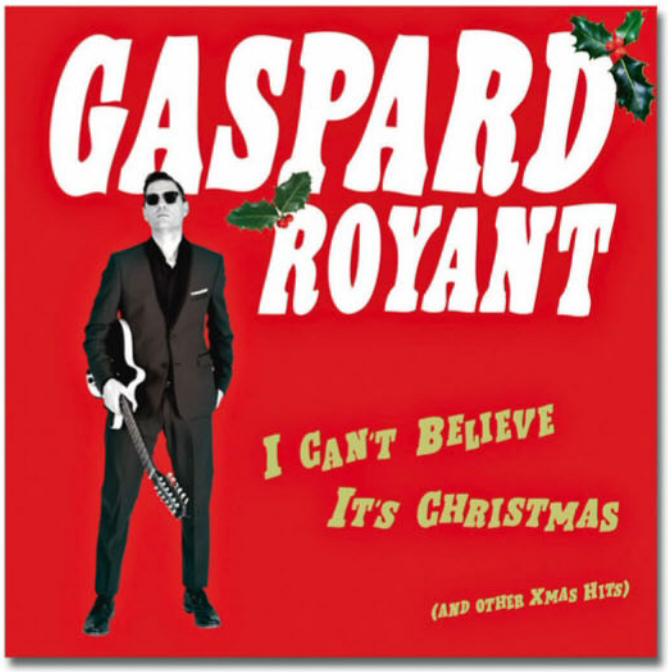
Photo Bruno Berbessou



Et quelques vinyles supplémentaires...

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

L'industrie du sapin



Cette année encore, quelques artistes osent Noël ou, devrait-on plutôt écrire, No-Hell ! On va y revenir. En revanche, coup de blues annoncé avec le nouveau vinyle des Stones, "Blue & Lonesome" : quelqu'un a trouvé judicieux de publier le disque en double album ! Pourquoi faire ? "Blue & Lonesome" offre douze titres, six par face et on tenait le parfait disque de saison. Au lieu de quoi, on se retrouve avec un double idiot (trois titres par face) qui coûte deux bras au lieu d'un. Alors oui, nous aussi nous avons le blues.

Gaspard Royant
"I Can't Believe It's Christmas"
Jive/ Epic/ Sony Music

Le crooner pop bien aimé propose sur ce beau maxi de vinyle noir quatre titres bien dans l'esprit bûche/ farce/ dinde/ marrons glacés/ champagne avec notamment "Christmas Time Again" (featuring Eli Paper Boy !) et en final, après un titre fuzzy à souhait, le vœu pieux des Lennono enfin réactivé, "Happy Christmas (War Is Over)". Le timing est parfait.

The Shit
"Rue Du Chocolat"
Left Front Door

Arthur Dénouveaux, survivant du Bataclan, a tenu parole. Comme annoncé dans ces colonnes, Arthur a bel et bien fondé sa maison de disques et il ouvre le tir avec ce magnifique 25 cm proposant six titres d'un combo nommé The Shit,

groupe garage stoner psyché que vient seconder Dave Catching des EODM ! La boucle est bouclée. Pressé sur vinyle rose fluo, un objet qu'on aimerait déposer sous les sapins de tous les lecteurs.

Marvin Gardens
"1968"
High Moon

Quand le Dead, l'Airplane et Quicksilver furent arrachés à leur bonne ville de San Francisco par le succès, une seconde génération de groupes psychédélique monta sur la scène du Matrix ou du Fillmore. Marvin Gardens était de ceux-là. Groupe oublié, dont le nom orne encore quelques rares posters, Marvin Gardens était une petite formation compétente. Des démos refont surface, complétées par une face live. La chanteuse Carol Duke n'est pas Janis, mais elle essaye très fort.

The Kinks
"The Mono Collection"
Sanctuary/ Sony Music

Pendant ce temps-là, en Grande-Bretagne... Ce monumental coffret Kinks arrive pile pour nous rappeler l'importance fondamentale du groupe de Ray et Dave Davies. Restaurant les masters des sept premiers albums, tous conçus en glorieuse monophonie, plus un livre de 48 pages (bourré de photos rares) sans oublier le "Live At Kelvin Hall" (au son de citerne métallique) plus un double album vingt-cinq titres (les singles). On se doute que pour beaucoup ce coffret sera le truc à rapporter de chez le disquaire avant les premières neiges. Au programme : une écoute de "Village Green" en mono, vous m'en direz des nouvelles.

Amy Winehouse
"Back To Black"
Island/ Universal

Dans la série *half speed mastering/ masterisé à Abbey Road*, soit le top sonique de l'époque, Universal met le paquet et propose une version du classique absolu de Amy Winehouse, production spectorienne de Mark Ronson, augmentée des fameux bonus disponibles uniquement en CD, soit "Valerie", "Monkey Man", "To Know Him Is To Love Him"... Est-il besoin d'insister ? Une édition bienvenue, qui devrait satisfaire audiophiles et complétistes.

Marvin Gaye
"What's Going On"
Tamla/ Universal

Une fois de plus, un des albums les plus connus retrouve le chemin des bacs en version augmentée et audiophile, ce qui ne gâche rien, tant les arrangements et le mix de ce disques sont cruciaux. Mais voilà le twist : sur cette nouvelle édition, "What's Going On" est devenu un quadruple album ! Soit le premier disque, connu de tous, plus un second album offrant le mix original de Marvin Gaye (Detroit Mix) que Berry Gordy refuserait (et qui sort pour la première fois en vinyle). Lequel est le meilleur ? Celui plus racé, jazzy, de Gordy ou celui plus roots de Marvin ? Chacun pourra décider dans l'intimité de son conapt stéréophonique. Surprise supplémentaire, un concert de mai 1972 occupe deux albums, c'est une merveille restituée dans sa quasi-intégralité et complétée par les versions mono des 45 tours originaux. Joyeuses fêtes.

Johnny Cash
"Christmas"
Legacy/ Sony Music

Johnny Cash était un fervent soutien de l'industrie du sapin : il a enregistré de son vivant deux albums dédiés à Noël, "The Christmas Spirit" et "Christmas With The Johnny Cash Family". Piochant dans les deux disques, le compilateur en crée un troisième, quasiment parfait, tant la voix fumée au bourbon de Cash colle au sujet. De nombreux monologues eucharistiques émaillent les reprises traditionnelles. En final, un émouvant "Peace In The Valley".

The Band
"The Last Waltz"
Rhino Warner

Le soir de Thanksgiving 1976, le Band décidait de mettre un terme à sa carrière en donnant un ultime concert (filmé par Martin Scorsese) au Winterland de San Francisco. Entouré d'un aréopage de stars (Joni Mitchell, Emmylou Harris, Bobby Charles, Dr John, Muddy Waters, Van Morrison, Neil Young, Bob Dylan) le groupe de Robbie Robertson donne son meilleur. Eric Clapton passe poser un divin solo sur "Further Up On The Road", l'ambiance est unique, mélange de libération générale, nostalgie, fête ratée dans un décor suranné rouge et or. Cette finale historique méritait bien un coffret six vinyles 180 grammes (54 morceaux), le tout produit par Robbie Robertson en personne. Un luxueux livret explicatif douze pages et un code de téléchargement complètent ce remarquable dispositif.

"Les Punks"
"The French Connection"
Soul Jazz

Vingt titres punk made in France, c'est la version vinyle de la désormais fameuse compilation Soul Jazz consacrée au punk français qui arrive pour mettre le feu au sapin et dézinguer les boules de no-hell ! Cette édition *too much too late* est parfaite : double album vinyle, jamais Metal Urbain et Asphalt Jungle n'ont mieux sonné, et notes de pochettes abondantes.

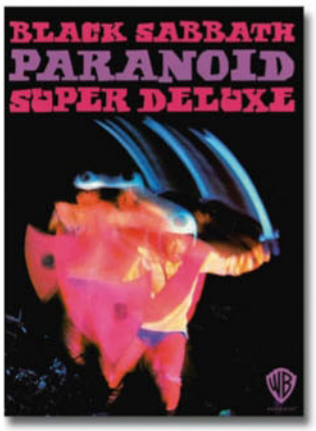
Rééditions Metal

PAR JEAN-CHARLES DESGROUX

Black Sabbath

"PARANOID"
Rhino/ Warner

La dernière version de "Paranoid", déjà complète sous fourreau Deluxe, paraissait satisfaisante. Aujourd'hui, ce coffret s'annonce *définitif* : si le mix quadriphonique n'est plus sur DVD mais sur CD et en stéréo (?), si les chutes de studio (instrumentaux et alternative lyrics) sont absentes, on se console amplement avec deux live jusqu'ici piratés à mort issus de la tournée de 1970 : un set complet au Casino de Montreux le 31 août 1970 avec un gros son, et un second live magistral connu



de tous comme *le* show légendaire de l'Olympia parisien en décembre — une légende urbaine depuis 46 ans, puisqu'il s'agit véritablement du concert donné au Théâtre 140 de Bruxelles le 3 octobre, capté par une coproduction RTBF et ORTF, merci l'amitié franco-belge pour l'embrouille. Mais dans une jolie boîte avec livre de soixante pages et reproduction du tour program, ça a de la gueule.

Black Sabbath

"THE ULTIMATE COLLECTION"
BMG/ Sony

Faisons les comptes : à combien de best of en sommes-nous chez Sabbath ? Philips, Vertigo, Castle Communication, Nems, Warner, Rhino, Sanctuary, Universal, etc : tous ont surexploité le catalogue. Ici, *l'ultime* collection : 31 morceaux cultes fabuleusement remasterisés et répartis sur quatre LP dans une box qui se déploie en forme de croix — inutile de dire que c'est nécessaire.

Metallica

"KILL'EM ALL"
"RIDE THE LIGHTNING"
Universal

Peu de temps avant l'album de l'année (de la décennie ? débat ouvert), les rééditions de l'année : les deux mégalithes fondateurs de Metallica, circa 1983 et 1984, présentés dans deux boxes heavy sont très généreusement garnis en matériau — et donc chers. Au total, une bonne dizaine de live bootlegs (ah le Balard 1984, merci W-RTL !) entre vinyles, CD et DVD, mais aussi reproductions de picture-discs, livres luxueux, démos, mix maison, gadgets, oh, et albums enfin remasterisés, il était temps.

Mother Love Bone

"ON EARTH AS IT IS : THE COMPLETE WORKS"
Universal

Depuis 1990, de Mother Love Bone on ne connaissait que l'EP "Shine" ainsi que l'album "Apple", parus avant que la future mégastar peroxydée Andrew Wood ne meure d'overdose. Ses seuls enregistrements post-Malfunkshun, crème de la crème de glam rock racé, de psyché, de hard zeppelinien, de sleaze urbain et de rock indé pré-grunge, sont aujourd'hui non seulement réunis au sein du premier disque d'un coffret commémoratif fort attendu, mais également agrémentés de deux autres CD blindés de séances alternatives, faces B, démos et également d'un DVD live capté à Dallas en 1989. Au pire à découvrir, au mieux à réévaluer — d'urgence.

Temple Of The Dog

"TEMPLE OF THE DOG"
Universal

Introduisant l'inconnu Eddie Vedder sur le single star "Hunger Strike", cette matrice évangélique de la génération Seattle avait été écrite pour rendre hommage, justement, à l'ami commun Andrew Wood en 1991. Aujourd'hui reformé pour une incroyable tournée US, Temple Of The Dog revisite son seul album homonyme dans une version améliorée au visuel 3D époustouflant : remasterisation par Brendan O'Brien, démos (deux inédits absolus : "Angel Of Fire" et "Black Cat"), outtakes, mais aussi DVD de vidéos d'époque, clips, fan footage, Lollapalooza et images du supergroupe réuni, ainsi que super-Blu-ray audio.

Soundgarden

"BADMOTORFINGER"
Universal

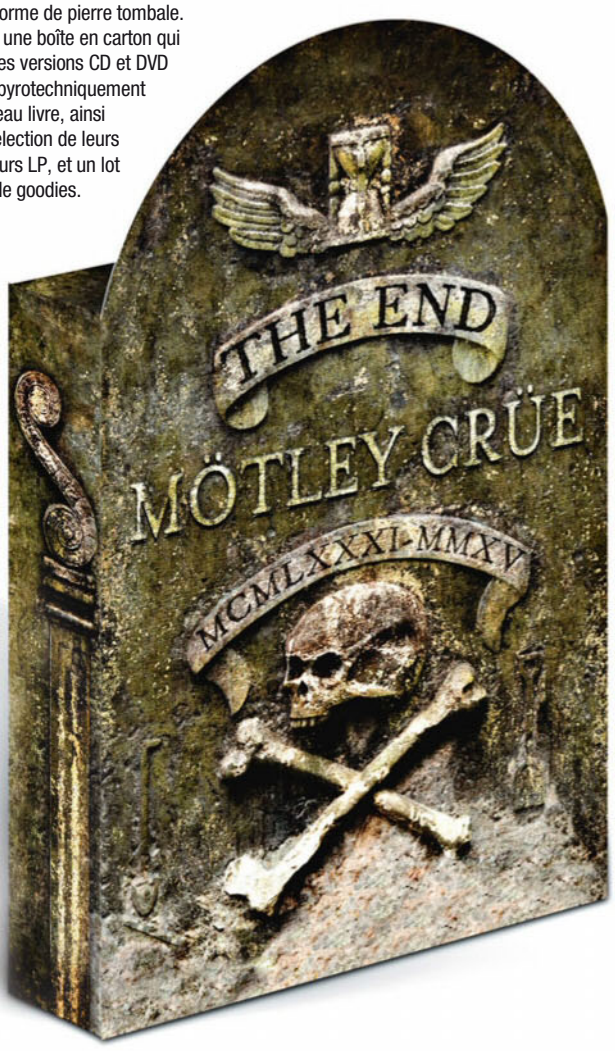
Après le très réussi 20e anniversaire de "Superunknown" en 2014 et son beau coffret digibook deluxe, Soundgarden honore les vingt-cinq ans de son chef-d'œuvre "Badmotorfinger" au sein d'un nouveau complexe toujours plus exhaustif : ses douze titres remasterisés, un second CD empli d'inédits, un triple live d'époque au fameux Paramount de

Seattle (son et image), un autre DVD gavé de clips et concerts captés sur la tournée de 1992, ainsi que la version Blu-ray pour audiophiles.

Mötley Crüe

"THE END"
Eleven Seven

Le Crüe a signé en lettres de sang un pacte pour ne plus jamais jouer ensemble, mais les produits dérivés fleurissent : célébrant son tout dernier concert le 31 décembre 2015 à Los Angeles, les fans peuvent se prosterner devant ce package dingue — sous forme de pierre tombale. En réalité une boîte en carton qui contient les versions CD et DVD du show pyrotechniquement fou, un beau livre, ainsi qu'une sélection de leurs six meilleurs LP, et un lot habituel de goodies.



Queen

"ON AIR"
Universal

On se souvient du disque "Queen At The Beeb" (neuf titres d'un concert de 1973 parus en 1989) mais les fans du groupe savaient qu'il existait d'autres choses... Tout vient de sortir pour ce Noël 2016 et notamment une version superfétatoire en six CD (dont trois occupés par des interviews des membres du groupe). Existe également en édition plus modeste (deux CD, ou trois vinyles).

Pantera

"THE GREAT SOUTHERN TRENDKILL"
Rhino/ Warner

Et de quatre : chaque album des thrashers texans est réédité pour célébrer ses vingt ans. De loin le plus abouti et le plus virulent, "The Great Southern Trendkill" voit sur un second CD chacun de ses morceaux revisité dans une version live bâclée, instrumentale ou early mix. Pour complétistes conciliants seulement. ❑

R.E.M.
Out Of Time - 25e Anniversaire
Disponible en :
3CD + Blu Ray / 2CD / 1CD / 3LP / 1LP / DL
DIGICOPY
COPIE DIGITALE OFFERTE*
LA FNAC AIME
R.E.M.
OUT OF TIME
* Service réservé aux adhérents Fnac pour les achats en magasin sur présentation de la carte adhérent et pour tous sur fnac.com. Éligibilité des produits non garantie. A vérifier sur la fiche article du produit sur www.fnac.com. Voir conditions du service sur www.fnacjukebox.com
fnac
concord MUSIC GROUP
UNIVERSAL
ROCK&FOLK
RTL2
ENCORE PLUS SUR FNAC.COM

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Sexistes, violents et crétins

BEASTIE BOYS

"Licensed To Ill" *Def Jam*

PREMIERE PARUTION NOVEMBRE 1986

Au milieu des années 80, il devint clair que le punk rock n'avait plus grand espoir de déboucher sur la moindre signature. L'industrie classe l'affaire au département *hérésies qui sont allées trop loin*. Mauvaise nouvelle pour trois fils de bourges qui répètent avec leurs guitares dans une cave de Manhattan. Adam Horowitz, Michael Diamond et Adam Yauch commencent donc à trafiquer dans une direction electro hip hop. Ils enregistrent une conversation délirante avec une employée de chez Carvell ice cream et publient le single "Cookie Puss". Signés par Rick Rubin et Russell Simmons sur Def Jam, label indépendant de Run-DMC, les Beastie Boys tombent pile au bon moment. Rebaptisés Adrock, Mike D et MCA, ils terrorisent les boîtes de nuit de Manhattan et conçoivent un premier album de folie qui devait s'intituler *"Fais Pas Ta Tapette"* ("Don't Be A Faggot"). Les distributeurs refusent et le groupe opte pour "Licensed To Ill" en hommage à James Bond. Le titre "No Sleep Till Brooklyn" est une référence à Motörhead. Tout est dit. Sur de colossaux breakbeats de batterie piqués à John Bonham de Led Zeppelin ("The Ocean", "When The Levee Breaks"), le trio multiplie les affronts vocaux en vitriolant la société du spectacle. De gros riffs de guitare metal ponctuent leurs délires. Voix suraiguës, apoplectiques, les trois sales moutards balancent leurs rimes. Ils parlent meufs, teufs et binouze. Cette jeunesse peut encore convoquer les gros riffs du hard rock pour entonner ce qui deviendra un hymne certifié : "Fight For Your Right To Party".

"Ton daron t'as surpris en train de fumer, 'plus jamais !'
Cet hypocrite grille chaque jour ses deux paquets
Putain, vivre chez ses vieux c'est trop
Ma mère m'a encore balancé mes pornos !"

Ça se passait comme ça au 20e siècle. Mais voilà, il y a derrière tout cela un projet revendiqué : foutre le bordel. Les Beastie Boys se voient en grands pirates, forçant les coffres du rock. L'ombre du Zeppelin plane sur le disque, on l'a vu au niveau des rythmiques. Le producteur Rick Rubin (qui signe là son premier grand œuvre) lisait également la biographie "Hammer Of The Gods" pendant l'enregistrement. C'est lui qui a conçu la pochette, telle une vision des Beastie Boys avec leur propre Boeing 727, comme Led Zeppelin. Si on déplie la pochette, on découvre que l'avion s'est crashé. Un lien mortel avec Otis Redding, Buddy Holly, Lynyrd Skynyrd, Rick Nelson, Stevie Ray Vaughan. Sur la queue de l'avion, l'inscription 3MTA3, posée devant un miroir donne tout autre chose (*Eat me !*). C'est cela, les Beastie Boys. Trois sauvageons lâchés dans le musée, prêts à convoquer tous les fantômes pour entretenir un peu la fête, bières et joints sous un pont, avec les gluants qui convergent. On ne va pas faire les difficiles en ces circonstances... Rick Rubin, *"quatrième membre secret"*, est chargé de faire passer le message. Il va exceller dans ce domaine. La culture jeune s'est réfugiée dans un hip hop de saison (Quincy Jones est formel : *"Le rap , c'est le CNN de la musique"*). La rue a soif. Les Beastie Boys, c'est la rue version ignoble, craignos à fond les valves, pleine de cris de gouapes, de faux plans rêvés, le tout balancé du camion dans un argot jive tel que pratiqué autour du fameux stand White Castle, les meilleurs burgers de Brooklyn. Une bande de mecs assez gonflés pour traîner leurs baskets là-bas, la nuit, à écouter zonards, toxicos, maquereaux et putes mener leur petit théâtre, pouvait revenir en studio et mixer ça sur des guitares prêtées par Slayer. Tout est emballé avec décontraction. En ces temps reculés, personne ne négociait les samples. On essayait et, si quelqu'un protestait après la sortie, on achetait une table pour négocier. Ample et clair, le son de ce disque respire. Batterie, guitare, trois voix. Toutes exaspérantes, insupportables, mais piaillant des insanités tordantes, bavant à la cantonade leurs cocasses rodomontades. En quelques semaines à la radio, "Licensed To Ill" devenait le numéro un américain, délogeant Bruce Springsteen de la place. On n'avait pas vu un truc pareil depuis Bill Haley. Trois Blancs-Becs s'installant en plein territoire black et s'offrant le premier numéro un du genre. On allait découvrir que non contents de sampler Bonzo Bonham, ils avaient également mis du Clash, du Black Sabbath et du War dans le mix. Sexistes, violents, crétins, leurs textes allaient affoler l'Amérique reaganienne et servir de fusible à plein de groupes de parents inquiets de ce qu'écoutaient leurs enfants. Trois punks faisant du rap numéro un des ventes, l'industrie du disque se réservait aussi ce genre de découverte jouissive, avant le mp3. Profitant de leur aura, les Beastie Boys partent en tournée avec Run-DMC. Sur scène, ils livrent quelques titres en dégoupillant force bières. Budweiser sponsorise la tournée. Puis une danseuse à poitrine était amenée en cage. Tout le monde ne devait pas saisir l'humour du spectacle. A Paris, le bus du groupe sera détruit. La tournée anglaise rappelle les grandes heures des Sex Pistols. Déchaînée, la presse à scandales demande qu'on annule les visas des affreux jojos hilares. Tout ce disque roboratif et cette magnifique aventure seraient bizarrement reniés par le trio par la suite. Il y eut des excuses des Boys en direction de *"tous ceux qui auraient pu être choqués"* (?), une brouille avec leur maison de disques et enfin, trente ans plus tard, une réédition est annoncée. ❑

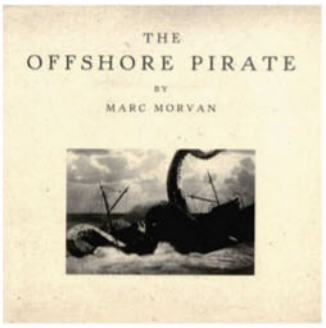
Qualité France

PAR H.M.

L'union fait la force

Appliquant au domaine de l'autoproduction le principe selon lequel l'union fait la force, de plus en plus de groupes rameutent d'autres musiciens au moment d'enregistrer, battant le rappel de

Après diverses expériences de groupe, **Lion Says** s'est retiré à la campagne pour concocter avec quelques complices un projet folk dont les enregistrements se sont étalés sur deux ans. Harmonies vocales et instrumentations variées diversifient les douze titres anglophones qui ont en commun leur climat intimiste et leur esthétisme délicat, à l'instar de "Martyrdom", sorte de rêverie évanescente dont l'intensité instrumentale monte en puissance progressivement du dépouillement à la luxuriance *("New Folk", SSI Records ✆ 06.62.52.00.14, distribution Modulor).*



Pour son troisième album depuis 2005, le Nantais **Marc Morvan** passe au premier plan, après avoir tâté de la formule groupe. Mais son complice Ben Jarry, même s'il est relégué dans l'ombre, a participé à l'habillage instrumental en compagnie de Nico Brusq aux percussions et à l'enregistrement. Doté d'une voix harmonieuse et profonde, le chanteur guitariste égrène en douceur des ballades anglophones et mélancoliques dont les instrumentations délicates relèvent d'une pop nébuleuse *("The Offshore Pirate", Les Disques De L'Artisan ✆ 06.50.80.76.84, distribution Differ-Ant).*

Il a fallu à **Kursed** des années avant d'enregistrer son premier album puisque le projet est né en 2003 à Montpellier sous la forme d'un duo de deux gamins de treize ans fans des White Stripes, avant de s'étoffer en trio puis quatuor. Le premier titre annonce la couleur : "Rock'n'Roll" illustre un répertoire anglophone qui ressort autant du garage que du grunge et doit beaucoup aux groupes des années 90, mais l'optique rageuse de cette entrée en matière est ensuite contrebalancée par une sophistication pop *("Misophone", HYP ✆ 02.99.67.63.31, distribution Pias).*

Le trio fondé en 2007 étant devenu quintette, **Faith & Spirit** permet d'apprécier l'intérêt de cette nouvelle formule avec un EP cinq-titres anglophone qui s'ébroue avec délectation dans un blues-rock groovy venu en droite ligne des seventies et influencé autant par Led Zeppelin que par les Black Keys. Moins à l'aise dans sa tentative de ballade, le groupe se montre beaucoup plus convaincant quand il se rapproche du rock garage et titille la fibre psyché en laissant libre cours à son clavier percutant *("Glorious Days", Faith & Spirit ✆ 06.12.72.24.81).*

leurs amis, d'invités de passage ou de complices réunis autour d'un projet ponctuel : cinq des huit sélectionnés du mois (parmi trente-neuf arrivages à la rédaction) illustrent ces différents cas de figure.

Trois ans après leurs débuts, **Les Lignes Droites** sortent un premier album qui assume des synthés omniprésents et des textes francophones centrés sur la société de consommation et la ville. Le quintette parisien déploie une pop synthétique qui lorgne du côté de Kraftwerk, Nick Cave et surtout Bashung pour l'approche vocale et textuelle, mais parvient à trouver sa propre voie entre cold wave et chanson atmosphérique, à l'occasion de réussites telles que "L'Amour Exactement" *("Les Humains", La Souterraine / Extension ✆ 07.70.01.81.65, distribution Modulor).*

Sous le nom à rallonge de **Lauren Stuart Meets The Monkberry Moon Orchestra**, se dissimule un projet transfrontalier : d'un côté Lauren Stuart, de Lyon, et sa folk-pop à géométrie variable apparue en 2007, de l'autre The Monkberry Moon Orchestra, quintette genevois qui dépote depuis 2010 une pop-soul vintage. Cette rencontre se révèle délectable car la mélancolie acoustique de Stuart est bousculée par la fraîcheur sixties des Monkberries *("Lauren Stuart Meets The Monkberry Moon", Pop Club Records ✆ 06.61.89.95.10, distribution Echo Orange).*

Originaire de Valence, **Gontard!** revendique son anonymat en se dissimulant sous un masque de lapin. Adepte du chanter-parler dans la lignée de Mendelson ou Michel Cloup, il s'appuie sur des textes forts et consistants qui interpellent l'auditeur par leur dimension poétique. Mais, nouvelle donne, contrairement à ses précédents essais, il a délaissé les samples pour s'entourer de trois musiciens complices qui apportent l'ampleur recherchée à ses délires bien assumés *("Repeupler", Ici, D'Ailleurs ✆ 03.83.28.82.41, distribution L'Autre Distribution/ Believe).*

Troisième album pour le quatuor lorrain **Cris Luna** qui n'entend pas renoncer aux fondamentaux énervés qu'il cultive depuis ses débuts en 2012. Gros son et guitares sont à la fête tout au long de morceaux anglophones toniques dont le titre est révélateur des intentions ("Heavy Metal Kid", "Love And Hate") : un rock anglophone qui apprécie les sensations fortes et les cultive sans retenue, en plébiscitant les tempos rapides et slalomant avec enthousiasme entre heavy rock et stoner rock *("Phoenix", Lunacy Productions ✆ 06.20.25.20.87).*❑

“BLUE AND LONESOME”

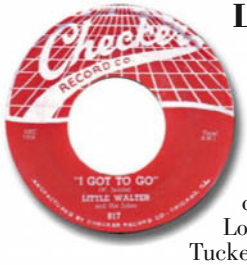
12 versions de référence

Voyant arriver dans le commerce un album entier de classiques blues repris par les **ROLLING STONES**, notre spécialiste a tenu à rappeler l’importance des originaux.

PAR CHRISTIAN CASONI

LITTLE WALTER
“I Hate To See You Go”
(Checker)
Chicago, 1955

Chess le rétribue en Cadillac, Walter est en pleine ascension. Des trois Aces qu’il commandait, ne reste plus que le batteur Fred Below. Fred donne un cachet terrible à tous les titres qu’il gamelle mais il se contente, sur ce boogie haletant, d’un shuffle rapide tout simple. Walter a Dixon et deux guitaristes pour cette séance, Luther Tucker et Bo Diddley (à qui ce titre est d’ailleurs emprunté). Une série d’hexamètres incrédules, une rature de guitare qui biffe le chant ad libitum, et quelques braises d’harmo semées à la fin par le maître de la vibration.



LITTLE WALTER
“I Got To Go” **(Checker)**
Chicago, 1955

Même séance, mais une ambiance radicalement différente. Robert Lockwood remplace Bo Diddley. Deux swingueurs fantastiques pour ce jump à feu vif : Lockwood et Below. Lockwood fait pièce à l’ampli saturé de Tucker et file, de bout en bout, son contrechant étourdissant. Below lance un galop de toms qui vallonne le paysage à mesure que les soufflettes de Walter l’élargissent. La machine tient ce train d’enfer en ronronnant, sans jamais s’emballer, Walter, à l’aise comme personne entre le rock’n’roll et le jazz.

EDDIE TAYLOR
“Ride ’Em On Down”
(Vee-Jay)
Chicago, 1955

Cet avatar du “Shake ’Em On Down” de Bukka White commence comme une chanson de Georges Brassens. L’anomalie cesse quand Taylor lance son shuffle onctueux. Vernell Fournier sur les peaux, Jimmy Reed à l’harmo (on crédite parfois Snooky Pryor, et Floyd Jones à la 2e guitare). Taylor est d’abord un sideman. Ses propres disques, d’un classicisme exaltant, se comptent sur les narines du nez. Il aurait enseigné le service des cordes à Jimmy Reed, qui lui doit la nervure de ses lauriers. Le label Vee-Jay, lui, est connu pour s’être fait refiler les Beatles en 1962, par Capitol/ EMI qui n’en voulait pas.

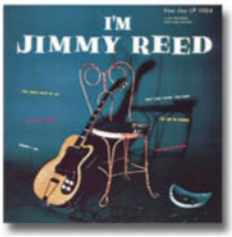
OTIS RUSH
“I Can’t Quit You Baby”
(Cobra)
Chicago, 1956

Le blues moderne démarre ici. Rush a été édifié par les disques de BB King, il a une voix impressionnante au gospel fruité, un jeu de guitare merveilleux, il entre en studio avec une brigade d’élite : son Pygmalion Dixon, Horton, Bennett, Leake, Stepney... et pond cet emplâtre confus et mal préparé, la Précarité qui pointe chez Misère Records. Seul son lamento véhément se dégage de la prise de son calamiteuse. La chanson fait pourtant école contre le blues à la papa, en attendant la soul. Rush, qui dépaganise le Delta et lui donne le son du ghetto, court aujourd’hui encore après ce moment.

MAGIC SAM
“All Your Love” **(Cobra)**
Chicago, 1957

Autre titre emblématique du West Side et premier 45 tours de Sam. Tremolo sur l’ampli, l’accord suspendu claque en mode interrogatif, et reçoit toujours cette même réponse de cinq notes cueillies dans les graves. Juste une basse (Dixon ou Mac Thompson) et une batterie (Bill Stepney ?). Eli Toscano, le patron de Cobra, se noie dans des circonstances propices à toutes sortes de suppositions. Sam va s’offrir dix ans de purgatoire. Avant de mourir très jeune, il trouve son apothéose chez Delmark avec deux albums parfaits. Le public blanc découvre alors un génie rythmique ahurissant. Et la voix. La voix !

Chicago blues



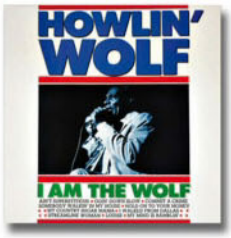
JIMMY REED
"Little Rain" (Vee-Jay)
Chicago, 1957
Avec son air toujours dans le gaz, de tout faire sans forcer, chant, shuffle, harmo, Reed vend beaucoup plus de disques que ses concurrents, et pas qu'à des adultes de Chicago. A la jeunesse noire et blanche du pays d'abord, puis à ces padawans britons qui cherchent des titres simples pour se faire les dents, et un registre de chant qu'une voix blanche et juvénile puisse s'approprier. Reed, Earl Phillips, peut-être Eddie Taylor, prouvent qu'un vrai blues naturaliste des bas-fonds peut être commercial et, comme ici, infiniment poétique.

LIGHTNING SLIM
"Hoodoo Man" (Excello)
Crowley, 1957
Le swamp de Baton Rouge prend sans doute sa source dans le Nord, chez Jimmy Reed, roi du bal au Texas et en Louisiane. JD Miller, redneck inspiré de Crowley (pas loin de Baton Rouge), enregistre d'abord Slim puis les autres, Lazy Lester, Slim Harpo... Miller vend les prises à Excello, un label de Nashville trop content d'estampiller ces chansons chaloupées, nues, souvent voluptueuses, qui s'exportent si bien à Londres. Sur ce titre, Slim est accompagné par Lester à l'harmo, Roosevelt Samples à la batterie, peut-être Vince Monroe à la percu. Une magnifique variété de Chicago blues tropical...

LITTLE WALTER
"Blue And Lonesome"
(Checker)
Chicago, 1959
Walter caramélise rarement dans ces gros mélos West Side dont l'accord mineur exerce une tension spectaculaire sur le blues. Ici, c'est le plan d'une agonie plus que quelque chose à chanter, une superposition d'effets spéciaux. Robinson empèse ses arpèges d'un tremolo outrancier qui résonne comme un orgue avec une pompe vraiment funèbre. Tucker darde des phrases frénétiques qu'il achève sur des mandolines d'accords passionnées, juste pour énerver l'auditeur. Enfin, l'arche chromatique volumineuse, que Walter déplace avec difficulté, couronne cette montée expressionniste au Calvaire.

LITTLE WALTER
"Just Your Fool" (Checker)
Chicago, 1960
L'intro donne le ton : harmonica agressif, voix âpre et mécontente. Walter reprend un swing de thé dansant de 1953, chanté par Ella Johnson et orchestré par son frère Buddy Johnson, le genre de ballade que Walter entendait sans doute durant ses tournées de starlettes. Il en fait une splendide rancune à l'urgence parfaitement maîtrisée. Il n'a plus les Aces derrière lui, mais le duo de guitares Tucker/ Robinson et le batteur Hunter tiennent bien la chanson. Spann et Dixon surnagent comme ils peuvent dans la déferlante.

HOWLIN' WOLF
"Just Like I Treat You"
(Chess)
Chicago, 1961
Wolf est dans sa meilleure période, Willie Dixon écrit son best-of et tout ce qu'il enregistre devient une leçon de l'autre côté de l'océan. Il rode le futur *Wolfgang* : Hubert Sumlin bien sûr, le batteur Sam Lay, le pianiste Henry Gray (le saxophoniste Eddie Shaw est absent sur ce titre). Il y a Dixon et, plus inattendu, Jimmy Rogers, le guitariste de son rival Muddy Waters. Wolf produit un blues original fondé sur le contraste d'une voix raide, massive, tellurique, et le jeu de Sumlin, clair, élastique, presque cocasse. Wolf, Dixon et Sumlin inventaient une forme singulière de rock'n'roll.



HOWLIN' WOLF
"Commit A Crime" (Chess)
Chicago, 1966
Unique séance de l'année 1966. En réponse aux sollicitations pop qu'on lui adresse, Wolf se rétracte dans le Delta. "Commit A Crime" est une de ces harangues modales, arcboutée de tout son poids sur le riff dur, obsessionnel, de Sumlin, le héros de cette chanson. Hormis les exclamations du chanteur et le batteur qui tue un cafard de temps en temps (Burrow), Sumlin plie l'orchestre à sa dextre inflexible : deux saxos, une clarinette, une basse, un piano. En voilà du blunk, comme qui dirait. Une guitare non créditée donne parfois le thème en contrepoint.

LITTLE JOHNNY TAYLOR
"Everybody Knows About My Good Thing" (Ronn)
?, 1971
C'est le deuxième (et dernier ?) hit R&B de Johnny Taylor qui avait déjà quelques heures de vol en 1971. Problème : les érudits ignorent quels artificiers participèrent à cette puissante charge blindée de cuivres, et de quel studio elle fut tirée, balançant entre Los Angeles et Muscle Shoals. Sa voix de stentor dominant sans effort les bourrasques de l'orchestre, Johnny pousse de formidables lamentations à la BB King, aiguës et musclées. Style, date et géographie supposée... sûr que ce feu roulant de soul-blues jure dans le programme des Stones. ☙

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Même si en France, il ne bénéficie pas de la même aura qu'un Dr John, malgré une carrière assez similaire, LEON RUSSELL est un personnage haut en couleur dont les multiples facettes épousèrent l'histoire du rock américain. En 60 ans de carrière, à la fois pianiste, multi-instrumentiste, chanteur, compositeur, arrangeur, chef d'orchestre, producteur, propriétaire d'un studio d'enregistrement et d'une maison de disques, il a publié plus de trente albums sous son nom, écrit plus de 400 chansons et accompagné une centaine d'artistes dont Bob Dylan, Joe Cocker, Frank Sinatra, Ike & Tina Turner, George Harrison, Eric Clapton, les Rolling Stones, les Beach Boys, les Ronettes, Dick Dale, les Byrds, BB et Freddie King, Gene Clark...

Né le 2 avril 1942 à Lawton (Oklahoma), Claude Russell Bridges apprend le piano classique dès l'âge de quatre ans, puis la trompette. A la Will Rogers High School de Tulsa, il a pour condisciples Elvin Bishop, futur guitariste du Paul Butterfield Blues Band, et le chanteur David Gates avec qui il forme The Fencemen ("Bach N' Roll") en 1962, puis le duo Dave & Lee ("Sad September"). Multi-instrumentiste imprégné à la fois de gospel, rock'n'roll, blues, soul et jazz, il peut aborder avec talent tous les styles. Musicien prodige, à 14 ans, il est légalement trop jeune pour pouvoir jouer dans les clubs. Alors, il emprunte les papiers d'un certain Leonel. Entremêlant les deux identités, la vraie et la fausse, il prend le nom de **Leon Russell**. Plus tard, il récupérera ponctuellement celui de Russell Bridges. Très vite, il forme un groupe, les Starlighters avec un autre résident de Tulsa, John J Cale à la guitare. En 1957-1958, les Starlighters sont embauchés pour accompagner Ronnie Hawkins et Jerry Lee Lewis. L'année suivante, Russell émigre à Los Angeles où, après quatre années à multiplier les engagements dans les clubs locaux, par l'intermédiaire de l'arrangeur et producteur Jack Nitzsche, il intègre en 1963 le Wrecking Crew. Equivalent californien des Funk Brothers de Detroit ou des Swampers de Muscle Shoals, ce groupe de musiciens dont la composition peut varier est présent sur des centaines d'enregistrement réalisés à Los Angeles. Nitzsche travaille, en particulier, à la construction du Wall Of Sound de Phil Spector. Aux côtés du batteur Hal Blaine, de la bassiste Carol Kaye, du saxophoniste Steve Douglas et des guitaristes Glen Campbell et Tommy Tedesco, Leon Russell, à peine 21 ans, va participer à toute une série d'enregistrements historiques, ceux de Jack Nitzsche lui-même ("The Lonely Surfer") et de Phil Spector avec l'album "A Christmas Gift For You From Phillies Records", les Ronettes ("Be My Baby"), les Crystals, les Righteous Brothers, Bob B Soxx And The Blue Jeans ("Zip-A-Dee Doo Dah") et Ike & Tina Turner, sur le monumental "River Deep-Mountain High" en 1966. Mentionnons également Gary Lewis & The Playboys ("This Diamond Ring"), Jan & Dean ("Surf City And Other Swingin' Cities), Dick Dale & His Del-Tones ("Summer Surf"), les Beach Boys ("Help Me Rhonda"), Frank Sinatra ("Sinatra 65' "), les Byrds ("Mr Tambourine Man"), Herb Alpert, etc. De 1964 à janvier 1965, il fait partie du groupe résident de Shindig!, émission TV musicale très populaire. Par ailleurs, Leon Russell fait partie de ces musiciens de studio qui produisent le plus rapidement possible des albums, souvent à bas coût, dans l'esprit des hits du moment, formations éphémères aux intitulés des plus kitsch : "From Sea To Ski" par les Glaciers, "Mustang" par les Zip-Codes, "The Swinging 12 String" par l'IN Group et "Fun Fun Fun" par les Catalinas, en réalité, dans les deux cas, des membres du Wrecking Crew, et "The Super Duper Record Of Super Heroes" par les Super Dupers dans lesquels figurent, non crédités, Duane et Gregg Allman ainsi que John J Cale qui deviendra JJ Cale. En 1965, il produit le premier single de JJ Cale, "Dick Tracy"/ "It's A Go-Go Place", morceau signé Cale & Russell ainsi qu'un album du comique Jerry Lewis. Cette année-là, il connaît un premier succès avec une chanson qu'il a composée avec Gary Lewis et le producteur Snuff Garrett, "Everybody Loves A Clown" pour Gary Lewis And The Playboys, titre repris en français par Claude François ("Tout Le Monde Rit D'Un Clown"). En tant qu'arrangeur, il travaille, entre autres : en 1966 avec les Fabulous Knickerbockers ("Lies"), en 1967 avec Gene Clark ("Gene Clark With The Gosdin Brothers"), avec l'acteur David Hemmings accompagné par les Byrds (l'extraordinaire et psychédélique "Happens"), avec Glen Campbell ("Gentle On My Mind"). Il apporte sa contribution au projet pop psychédélique de Snuff Garrett, copropriétaire du label Viva avec l'acteur et chanteur Clint Eastwood : "A Trip Down The Sunset Strip" des Leathercoated Minds, paru sur Viva en 1967 avec JJ Cale, auteur de quatre titres.
En revanche, avant 1970, il ne sort que deux singles sous son nom, "Cindy/Misty" sur A&M en 1964 et "Everybody's Talking 'Bout The Young" (dans un style dylanesque selon les dires de Russell lui-même, coécrit par JJ Cale)/ "It's Alright With Me" sur Dot en 1965. Toutefois, en 1968, avec Marc Benno, formidable et trop méconnu musicien, Russell forme Asylum Choir le temps de deux albums passés relativement inaperçus : "Look Inside The Asylum Choir", pop psychédélique (Smash US 68) et "Asylum Choir II", plus blues (Shelter US 71). Même s'il participe au "Let It Bleed" des Rolling Stones et collabore avec Delaney & Bonnie, ce n'est qu'après son travail auprès de Joe Cocker qu'il acquiert une reconnaissance hors du milieu des studios de Los Angeles. En 1969, il est donc appelé en renfort par le producteur Denny Cordell pour organiser les séances du deuxième album de Cocker ("Joe Cocker !") pour lequel il écrit deux morceaux, "Hello Little Friend" et surtout "Delta Lady", adapté en France par Johnny Hallyday ("Fille De La Nuit"). L'année suivante, ayant recruté des musiciens, lui-même jouant de la guitare et du piano, Russell produit, organise et dirige artistiquement la célèbre tournée de Joe Cocker, "Mad Dogs & Englishmen", dont seront tirés un double album et un film, les deux étant des

Leon Russell, décembre 1970, Anaheim Stadium, Californie

Photo Morgan Media Partners/ Ed Caraeff-Iconic Image/ Dalle

succès. Débordant d'activités en 1970, on le retrouve sur "Burrito De Luxe" des Flying Burrito Bros de Gram Parsons, au piano sur "Wild Horses", et sur "Eric Clapton", premier disque solo d'Eric Clapton (incluant une reprise d' "After Midnight" de JJ Cale) ainsi que sur ceux de Jesse Ed Davis, de Dave Mason, de BB King... Et, surtout, il fonde Shelter Records avec Denny Cordell et sort un premier album solo, "Leon Russell", comprenant "A Song For You", "Delta Lady", "Hummingbird" et "Give Peace A Chance" (Shelter US 70) auquel contribuent, notamment, Mick Jagger, George Harrison, Ringo Starr, Charlie Watts, Bill Wyman, Eric Clapton, Stevie Winwood, etc. En 1971, il fait partie des invités au "Concert For Bangla Desh" organisé par George Harrison, relance la carrière du bluesman Freddie King sur Shelter ("Getting Ready..."), joue avec Bob Dylan tout en préparant "Leon Russell And The Shelter People", avec les guitaristes Don Preston, Jesse Ed Davis et Chris Stainton (Shelter US 71), qui obtient un disque d'or ; "Carney", n° 2 dans les charts et nouveau disque d'or avec "Tight Rope" et "This Masquerade" (Shelter US 72). En 1972, il permet à son vieil ami JJ Cale, jusque-là rejeté par toutes les maisons de disques, de sortir son premier album sur Shelter, "Naturally". "Leon Live", triple album en or (Shelter US 73). Sous le pseudonyme Hank Wilson, une excursion dans la country : "Hank Wilson's Back Vol 1", avec JJ Cale (Shelter US 73) ; "Stop All That Jazz" (Shelter US 74) ; "Live In Japan" (Shelter Jap 74) ; "Will O' The Wisp", encore un disque d'or (Shelter US 75). "Sincerely", l'album du Dwight Twilley Band, paraît sur Shelter en 1976. Leon y fait une apparition au piano avant de créer un nouveau label, Paradise. Leon & Mary Russell, la femme de Leon qui, sous le nom de Mary McCreary, avait enregistré en solo et au sein de Little Sister : "Wedding Album" (Paradise US 76) ; "Make Love To The Music" (Paradise US 77). Leon Russell : "Americana", plusieurs titres écrits avec Kim Fowley (Paradise US 78). Willie Nelson & Leon Russell : "One For The Road", la reprise de "Heartbreak Hotel" n° 1 dans le hit-parade country (Columbia US 79). Ce sera son dernier disque d'or avant son association avec Elton John, en 2010 : "The Union" (Decca US 010). "Life And Love" (Paradise US 79). Leon Russell & The New Grass Revival : "The Live Album" (Paradise US 81) ; "Hank Wilson II" (Paradise US 84) ; "Solid State" (Paradise US 84).

Après une coupure discographique de plusieurs années, Leon Russell reprend une production variée et régulière dans les années 1990 et 2000. "Face In The Crowd" (Sagestone US 99), "Signature Songs", réinterprétation d'une dizaine de ses succès (Leon Russell Records US 01) et "Moonlight & Love Songs", avec le Nashville Symphony Orchestra (Leon Russell US 02) méritent une mention spéciale, de même que "Life Journey" (Universal US 012). Jusqu'à nos jours, les compositions de Leon Russell n'ont jamais cessé d'être reprises et adaptées par un nombre incalculable d'artistes aussi divers que possible tels que Bob Seger, Bobbie Gentry, Steve Marriott, Sylvie Vartan, les Temptations, Al Jarreau, Robin Kenyatta, Jimmy Page, Sonic Youth, Simply Red, Whitney Houston, Elvis Costello, Usher, Bonnie Prince Billy, Herbie Hancock & Christina Aguilera, Amy Winehouse. Leon Russell, qui, tout au long de sa carrière, a su conserver une chevelure abondante et une allure extravagante, a arrêté ses activités à l'âge de 74 ans pour nous quitter le 13 novembre 2016, suite à une crise cardiaque.

Compilations : "Looking Back", instrumentaux inédits des années 60 (Olympic US 73) ; "Best Of Leon Russell" (Shelter US 76) ; "Gimme Shelter ! The Best Of Leon Russell", double CD (Shelter/EMI US 96).

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Flashback et flashforward

Premier Contact

DE DENIS VILLENEUVE

Drôle de parcours que celui de Denis Villeneuve, cinéaste canadien éclectique qui est passé progressivement du cinéma d'auteur engagé ("Polytechnique", "Incendies") à des films nettement plus mainstream (le thriller sordide "Prisoners") puis franchement spectaculaire (il est en train d'achever la suite tardive de "Blade Runner"). Surtout remarqué avec "Sicario", génial narco polar stressant et étouffant qui — de l'avis de beaucoup de critiques — aurait dû remporter la Palme d'or à Cannes en 2015 (à la place du mollasson "Dheepan" de Jacques Audiard), Villeneuve s'attaque cette fois à la science-fiction pure et dure avec "Premier Contact". Soit la première rencontre officialisée entre des êtres humains et des extraterrestres débarquant sur terre. Bien loin des films belliqueux ou manichéens qui ont fait la gloire de l'âge d'or du genre ("La Guerre Des Mondes", "Les Survivants De L'Infini", "La Chose D'Un Autre Monde" pour prendre quelques classiques des années 50), "Premier Contact" joue la carte de la science-fiction adulte et mentale inaugurée dans les années 60-70 par Stanley Kubrick avec "2001 : L'Odyssée De L'Espace" ou Andreï Tarkovski avec "Solaris". Ou comment une rencontre du troisième type peut avoir une influence métaphysique sur le comportement humain. Le film de Villeneuve dépasse également ses multiples métaphores (sur le racisme et le langage) pour aller vers quelque chose de plus sensitif et de plus universel. Quasiment à l'image du "Contact" de Robert Zemeckis et d' "Interstellar" de Christopher Nolan qui liait également mort, amour et espace temps. "Premier Contact" commence par l'apparition de douze immenses vaisseaux de formes oblongues posés en apesanteur en différents points de la Terre. Et ils restent là en état stationnaires. Sans bouger. Sans émettre de son. Sans une quelconque agressivité. Mais que veulent exactement les occupants de ces engins ? Sont-ils là pour nuire ou faire la fiesta ? Ne sont-ils qu'en transit pour continuer d'aller explorer ensuite d'autres mondes étranges ? Engagée par le gouvernement américain, une experte en linguistique (jouée par l'excellente Amy Adams) pénètre dans l'un de ces engins accompagnée d'une poignée de scientifiques. But de l'opération : comprendre les étranges messages lâchés sous forme d'écriture symbolique par les extraterrestres. Leurs *tentacules* (eh oui !) crachant régulièrement un étrange gaz noir, comme une sorte d'encre cotonneuse, dont les formes viennent s'inscrire furtivement sur une vitre transparente. Au-delà de cette parabole sur la communication et le langage, "Premier Contact" va plus loin en mixant le trauma de l'héroïne (qui ne se remet pas de la mort de son enfant) à la mission qu'elle doit accomplir. Comme si son drame avait un rapport direct avec les étoiles ! De savants flashback et flashforward (retours entre passé et futur) obligeant en plus le spectateur à ressentir autrement ses émotions premières. Relativement sobre (pas d'explosions pyrotechniques, ni d'hystérie généralisée) "Premier Contact" — sous ses dehors de film de science-fiction d'auteur — réussit pourtant à rester ouvert vers un large public. Les fans de cinéma de science-fiction y verront même de multiples références : ainsi les vaisseaux en état stationnaire rappellent ceux de "La Guerre Des Mondes" de Spielberg ou "Independance Day" de Roland Emmerich tandis que les contacts émotionnels avec des créatures d'outre-espace ne sont pas loin de ceux de "Rencontres Du Troisième Type" de Spielberg. Et même, si on pousse le bouchon, une autre référence quasi invraisemblable : les extraterrestres de forme céphalopode ont carrément le look de certains monstres aperçus dans les vieux films de science-fiction japonais des sixties tel "Les Envahisseurs De L'Espace" de Inoshiro Honda ou "Bataille Au-Delà Des Etoiles" de Kinji Fukasaku. Comme quoi, Denis Villeneuve ne se refuse rien.
Et c'est bien *(actuellement en salles)* ! ❑

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

1 an - 12 numéros
+ le Digipack 2CD+DVD
"Havana Moon" de The ROLLING STONES

72,50 €

au lieu de 102,45 €
soit 29% de réduction

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

ROFP171A

OPTION 1 1 an soit 12 numéros pour **63,50 €** au lieu de 77,30 € soit **17 % de réduction**

OPTION 2 1 an soit 12 numéros **+ le digipack 2CD+DVD "Havana Moon"** pour **72,50 €** au lieu de 102,45 € soit **29 % de réduction**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2016**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/01/2017 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,40€ et le N° spécial à 6.90€ + le digipack pour 25,15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Olé-olé

Rocco

484 ! Le nombre officiel (selon le site IMDB) de films X qu'aurait tournés Rocco Siffredi ces 32 dernières années. Sur lequel il faut forcément en ajouter un bon petit millier non référencé... Dans son autobiographie parue il y a dix ans ("Rocco Par Rocco"), l'étalon italien précisait en préambule que la question du cul *"va se nicher dans un amas nébuleux de contradictions et de grands conflits ultimes"*.

Ainsi Rocco, qui s'est toujours vendu — et à raison — comme un authentique obsédé sexuel, revient dans ce documentaire/ portrait de Thierry Demaizière et Alban Teurlai, sur son statut d' *"esclave de son propre sexe"*. Un zizi un brin surdimensionné qui lui a permis d'honorer quelques milliers de bombasses mais qui lui a aussi causé quelques problèmes moraux. Le film ne revient pas sur sa carrière (aucune anecdote donc sur "Ejacula La Vampire", "Double Sodomie" ou "L'Ecurie Chaude Des Salopes Déchaînées" par exemple) mais plutôt sur ses états d'âme de hardeur (injustement ?) mythifié. En le suivant dans ses pérégrinations familiales et professionnelles (sa femme, sa bite, ses enfants, ses partenaires, sa mère morte), les deux réalisateurs finissent par saisir d'assez près les ambiguïtés et les doutes de ce mâle absolu *(actuellement en salles)*.

Rocco

Bienvenus !

Bienvenus !

Pour éviter de fermer son hôtel situé dans une montagne de Norvège, le proprio le transforme en centre d'accueil pour réfugiés, histoire de profiter des subventions de l'état. Sur cette trame très *air du temps* (crise financière et réfugiés en goguettes), le réalisateur suédois Rune Denstad Langlo signe un pamphlet social plus proche, dans le ton, des comédies italiennes ironiques des années 70 que des drames communautaires post-Ken Loach. Notamment sur les rapports à la fois drôles, dramatiques et conflictuels entre l'hôtelier (râleur, raciste et dépassé) et des réfugiés de toutes races et de tous horizons. Avec, au bout du chemin, un semblant de compassion. Un peu comme si Robert Ménard finissait par comprendre que les réfugiés de Béziers sont aussi des êtres humains (*actuellement en salles*).

Mapplethorpe : Look At The Pictures

S'il y a un homme qui mérite bien sa réputation de rocker (dans l'attitude) et provocateur (dans les faits), c'est bien Robert Mapplethorpe. Né en 1946 et décédé du sida en 1989, il découvre la photographie à 24 ans quand il se met à *polaroïder* en boucle sa compagne de l'époque, une certaine Patti Smith, avec qui il vivra trois ans. Et ce avant de shooter de manière frénétique amis, proches et ses amants (il était bisexuel) à coups de clichés foudroyant d'obscénité classieuse ou sexe cru, sado-masochiste élégant et beauté des corps se mixent dans un tournoiement de grains sous influence d'Eros et Thanatos. Formidablement raconté, le documentaire de Fenton Bailey et Randy Barbato réussit à entrer dans l'univers frappé de Mapplethorpe avec de nombreux témoignages de ses proches (dont Patti Smith et Debbie Harry) et de splendides clichés olé-olé qui — temps pudibonds oblige — ne tiendraient pas deux secondes en page de garde de n'importe quel compte Facebook *(en salles le 21 décembre).*

Quelques Minutes Après Minuit

Quelques Minutes Après Minuit

Juan Antonio Bayona, cinéaste catalan remarqué il y a huit ans avec le sublime mélo fantomatique "L'Orphelinat" peine à captiver avec son nouveau film adapté du roman à succès de Patrick Ness. Soit le parcours mental d'un petit garçon qui, n'acceptant pas la maladie mortelle de sa mère, se refugie dans un monde imaginaire où un (bon gros) géant lui raconte plusieurs histoires philosophico/ existentielles sur le courage, la foi et la confiance en soi. Malgré un filmage au cordeau, une photographie magnifique et des effets spéciaux convaincants, ce conte existentiel qui cumule les métaphores reste implacablement froid et sans âme. Comme si les qualités d'écriture (exacerbées) de réalisation (pleine d'emphase) et d'intention (pénétrer la psyché d'un enfant) prenaient sans cesse le pas sur l'émotion (anémiée), la passion (envolée) et l'intérêt (absent). C'est d'autant plus dommage qu'avec ce même style gothique, Bayona avait réussi quelques bons épisodes de "Penny Dreadful" *(en salles le 4 janvier).*

The Birth Of Nation

Ecrit, réalisé et interprété par le très engagé Afro-Américain Nate Parker, "The Birth Of Nation" a fait l'effet d'une petite bombe provo aux Etats-Unis. Comme une piqûre de rappel sur la ségrégation raciale de plus en plus en vogue au pays de Trump. En suivant le parcours d'un esclave prédicateur qui, dans l'Amérique du début du 19e siècle, incite ses frères noirs à se révolter contre leurs oppresseurs, le film ne fait jamais dans la dentelle. Bien contre mal sans l'ombre d'une nuance, pathos sur-appuyé et métaphore christique à la limite de la parodie involontaire. Comme dirait une spectatrice à la sortie de la salle : *"Quand on voit ce film, on a honte d'être blanc !"* Mais, paradoxalement, c'est ce qui rend "The Birth Of Nation" très plaisant. Comme un blaxploitation de luxe qui semble sortir droit des années 70 *(en salles le 11 janvier)* ❑

The Birth Of Nation

Série du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Un pape rock, quoi !

The Young Pope

Quoi ? Un pape dans Rock&Folk ? Des croix et de l'eau bénite au pays des Stones ? Comment oser parler d'une série centrée sur le Vatican, le péché originel et le catholicisme exacerbé à l'heure où les zombies décatis de la saison 7 de "The Walking Dead" n'en finissent plus de se faire écharper ? Mais pourquoi donc mettre cette page sous l'influence de l'hostie et du petit Jésus ? Uniquement parce que le héros de "The Young Pope" a aussi son semblant de rock attitude. Plus en tout cas que les autres papes de cinéma. Genre Rex Harrison dans "L'Extase Et L'Agonie", Anthony Quinn dans "Les Souliers De Saint Pierre" ou Michel Piccoli dans "Habemus Papam" qui, eux, ont été des papes nettement plus conventionnels. Même Ringo Starr, pape barbu confronté au très chevelu Roger Daltrey au détour d'une séquence du psyché "Lisztomania" de Ken Russell, était, lui aussi, plus sobre que Jude Law. Avec son pape jeunot (47 ans), beau (comme un dieu), fumant clope sur clope façon Gainsbourg (tout en poses), ayant un esprit de contradiction bien tassé et faisant naviguer sa conscience meurtrie entre ses doutes d'être humain et son statut de serviteur de Dieu, "The Young Pope" trouble. D'autant qu'avec le trauma enfantin (l'abandon) qu'il traîne, ce jeune pape est amené au fil des épisodes à subir une sacrée crise de foi. Ce qui le conduit à prendre des mesures pouvant provoquer l'extinction totale de l'église. Une sorte de pape kamikaze en quelque sorte. Un pape rock, quoi ! Le ton est donné dès le superbe générique, lorsque Jude Law, l'air pensif, marche le long d'un couloir orné de magnifiques tableaux de maîtres aux peintures plus ou moins impies. D'épisode en épisode, Jude Law va donc jouer avec sa foi et avec celle des autres. En s'opposant systématiquement à tous les courtisans du Vatican et à son entourage clérical qui rêve de sa destitution. Le plus grand cinéaste italien contemporain, Paolo Sorrentino, construit une mise en scène totalement opératique digne de son chef-d'œuvre, "La Grande Belleza", qui lui même renvoyait au cinéma de Fellini des années 60, de "Huit Et Demi" à "La Dolce Vita". Du temps où les images belles et pieuses étaient systématiquement contrebalancées par des séquences décadentes à l'enivrement visuel certain. Comme ici, ces scènes quasi fantasmatiques lorsque le pape croise un kangourou dans les jardins du Vatican ou lorsqu'il rampe dans un océan de nourrissons. Un pape qui, bien qu'esseulé, se comporte également comme une rock star. Ainsi, à peine élu, il cache son visage au peuple afin que celui-ci ne se détourne pas de l'image de Dieu. Un peu comme les Daft Punk qui préfèrent mettre leur musique en avant à défaut de leurs tronches. Dans le rôle titre, Jude Law est remarquable : ironique, frondeur, sournois, moqueur — et doutant sans cesse de l'existence du Tout-puissant — il évolue dans des cadres magnifiquement composés avec la fluidité d'un serpent et le regard d'un loup. Et une fois encore, comme la plupart des meilleures séries du moment, "The Young Pope" se regarde, comme le précise à raison Sorrentino, comme un *"long film d'auteur de dix heures"*. Qui, à défaut de jouer l'anticléricalisme facile, insiste plutôt sur l'ambiguïté et les pulsions de personnes à qui, précise encore le metteur en scène, *"on a demandé de se défaire de leurs besoins terrestres pour devenir des fils de Dieu éloignés de toutes tentations"*. Sauf quel les tentations — indissociables de l'histoire terrestre — sont bel et bien présentes. Et "The Young Pope" ne les ignore pas *("The Young Pope" saison 1, diffusion Canal+)*... ❑

Massacres Dans Le Train Fantôme *Elephant Films*

Au début des années 80, Tobe Hooper (réalisateur du mythique "Massacre A La Tronçonneuse") met en boîte un de ses films les plus injustement oubliés : "Funhouse". Ou "Massacres Dans Le Train Fantôme" en VF. Une balade a priori joyeuse dans une fête foraine locale de l'Amérique profonde qui dégénère quand quatre post-ados s'enferment dans un train pour une nuit d'horreur où ils vont apprendre la peur au même rythme cardiaque que celui des spectateurs. Confronté à un meurtre et à un freak dont le visage est caché par un masque du monstre de Frankenstein (double lecture métaphorique !), les protagonistes vont faire les frais de la *Tope Hooper touch*. A savoir moments glauques (le freak masturbé par une vieille mère maquerelle), méchanceté gratuite (un routier braque un enfant avec un fusil en hurlant de rire) et hystérie généralisée dans les scènes de massacres. Fun !

LA DISCOTHÈQUE ROCK

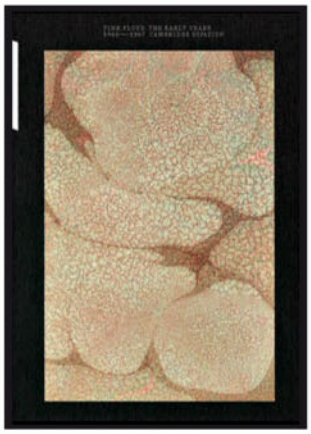
INDISPENSABLE 212 PAGES

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

Le pourquoi du comment

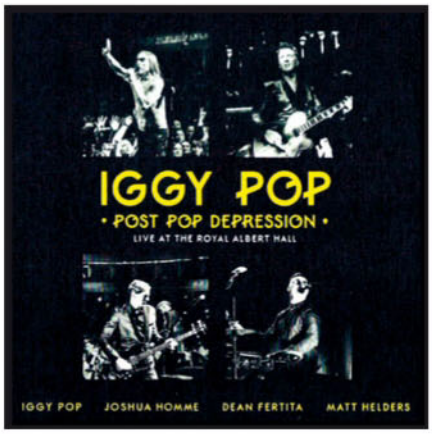


Pink Floyd

"THE EARLY YEARS 1965-1972"

Warner

Passé en revue centrale il y a deux numéros, le monumental coffret son et images que Pink Floyd a décidé de dédier à sa genèse musicale et ses primes années est enfin disponible. Son contenu, on s'en doutait, vaut au moins autant parce qu'il y a à voir qu'à écouter. Et *vaut* n'est pas un vain mot puisque l'objet, regroupant dix CD, neuf DVD, huit Blu-ray, cinq 45 tours vinyle dans leurs pochettes reproduites et des fac-similés de posters, flyers de concerts et programmes de tournées est proposé à la vente à 452,99 €. Une paille. Oui, et pour cause. Comme l'a déclaré entre les mots Roger Mason, batteur du groupe du début à la fin, à l'envoyé spécial du journal, les arguments, derrière la publication d'un tel mastodonte, sont loin d'être tous artistiques. A l'instar de tous les groupes de sa génération et de la plupart de ceux qui les ont suivis, les trois membres historiques et survivants de Pink Floyd (il convient de ne surtout pas oublier Roger Waters, impliqué et décisionnaire, autant que les deux autres dès qu'un choix concernant le groupe doit être fait — même s'il ne tentait pas encore de dominer ses collègues durant ces années formatrices, c'est son nom qui revenait le plus dans les crédits des chansons...) ont vu d'un très mauvais œil l'hémorragie de droits d'auteur et de royalties causée par le téléchargement illégal. La baisse substantielle de revenus, s'est-on laissé dire, est la seule préoccupation commune au smicard de la musique et au milliardaire du rock. Se retrouver dans l'incapacité de régler ses factures est bien plus terrible qu'être contraint de revendre une automobile prestigieuse, mais pas du point de vue de Mason, dont c'est le dada. Pour avoir récemment échangé sur le sujet avec David Gilmour, on sait donc que les ventes des précédentes luxueuses rééditions du groupe et, notamment, de ce qui ne se télécharge pas (ou difficilement), ont été bonnes. D'où le souhait de proposer de *nouvelles* choses, inédites pour beaucoup d'entre elles dans le cas présent, sous forme d'un (premier) coffret aux allures de collector, rehaussé de memorabilia physique qui, jusqu'à preuve du contraire, ne passe pas par l'ADSL. Aussi, et c'est un pied de nez à l'agaçant YouTube, la qualité des documents visuels mis à la disposition de l'inconditionnel de Pink Floyd (à qui ce parpaing est d'abord destiné) est sans équivalent. Tout n'est pas parfait, mais le travail de restauration est impressionnant. Enfin, et ce n'est pas le moins important, les trois rescapés du groupe ont plus d'années derrière eux que devant. S'ils veulent que leur patrimoine rapporte de leur vivant, il faut ouvrir les vannes des archives maintenant. David Bowie, aussi, l'avait bien compris. Après eux, Warner ou la BBC (en accord avec les ayants droit), n'hésitera pas à (re)publier tout ce qui subsistera au fond des tiroirs. Au-delà de toutes ces considérations, il convient de répéter que "The Early Years 1965-1972" contient tout ce qui, en marge des enregistrements officiels pré-"The Dark Side Of The Moon", permet de comprendre le pourquoi du comment de Pink Floyd et, notamment, la façon dont le groupe est parvenu à survivre au traumatisme subi, dès le début de sa carrière, à cause de l'atomisation cérébrale de son leader Syd Barrett. Eric Delsart ayant précédemment épluché ce qu'il y a dans la boîte, on se contentera de signaler un détail abordé nulle part : l'incommensurable bêtise des journalistes de télévision qui ont interviewé Pink Floyd à l'époque. Il est plaisant de voir Syd Barrett, Roger Waters ou David Gilmour s'exprimer sur d'improbables plateaux — l'animateur de l'émission Bouton Rouge reste au milieu du groupe pendant qu'il joue ses titres devant les caméras... — mais les questions qu'on leur posait sont le plus souvent débiles. Dick Clark, au hasard, fit très fort. En recevant Pink Floyd sur la côte Ouest des USA pour la première fois, il interrogea Waters d'emblée sur ce qu'il pensait de la nourriture américaine. *Food for thought*, comme dirait l'autre.

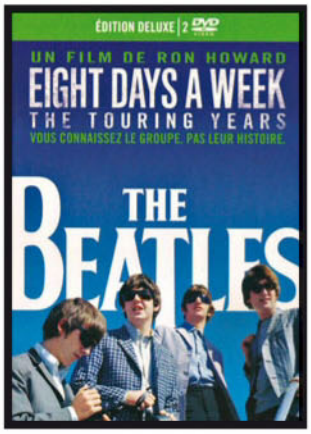


Iggy Pop

"LIVE AT THE ROYAL ALBERT HALL – 13 MAY 2016"

Eagle

Ils vont siffler comme des serpents. Ceux qui ne voient pas le rapport. Mais il est indéniable que David Bowie et sa disparition, le 10 janvier 2016, ont boosté l'année d'Iggy Pop dont la carrière, par ailleurs et certainement pour la première fois, donne l'impression, depuis quelque temps, d'avoir été savamment orchestrée. Si ce n'est qu'une illusion, c'est parce que depuis des lustres, le rock'n'roll animal ne fonctionne qu'à l'instinct. Il ne s'en tient qu'à ses principes, flaire le vent et méprise les plans marketing, de plus en plus abscons et inefficaces. Mieux managé que jamais et opérant à la tête d'une microstructure souple et efficace capable de le balader d'un projet à l'autre (comme Bowie), Iggy a enchaîné l'enregistrement et la parution d'un dix-septième album solo produit par Josh Homme de Queens Of The Stone Age, des concerts ensemble (dont celui immortalisé par ce DVD), et un passage par Cannes pour assister à la première mondiale de "Gimme Danger". Il a ainsi participé, avec son réalisateur Jim Jarmush, à la promotion de ce documentaire sur les Stooges. Il s'est ensuite produit en festival, en Europe, avec l'excellent groupe qui l'accompagne depuis que le guitariste Kevin Armstrong, vieille connaissance des années quatre-vingt, y a repris du service. Puis s'est envolé pour une série de shows mémorables en Amérique du Sud. En vérité la corrélation avec Bowie date du moment où Iggy a contacté Homme pour "Post Pop Depression" et évoqué avec lui, en plus de la possibilité d'écrire des chansons ensemble, non pas ses années berlinoises comme on a pu le lire presque partout — on estime à une quinzaine de mois le temps que Bowie et Pop ont effectivement passé dans la ville allemande — mais ce moment crucial où le hurleur américain et son protecteur anglais s'étaient mis en mode laboratoire. En vérité d'ailleurs, tout cela avait débuté en France puisque l'essentiel de "The Idiot" et "Low" a été enregistré au Château d'Hérouville en 1976. Tel Bowie (qui y a accouché de "Heroes" l'année suivante), Iggy allait tirer profit de Berlin en enregistrant le plus conventionnel mais pas moins inspiré "Lust For Life". Et comme le beau David près de quatre décennies plus tôt, Homme et ses musiciens ont donc mis un point d'honneur à accompagner l'Ig sur scène, le temps nécessaire. Le show de ce DVD (accolé au double CD), capté en flagrant délit d'excellence au Royal Albert Hall en mai 2016, corrobore la connexion Bowie puisque entre les titres du dernier album, est injectée une sorte de best of de la collaboration seventies de Iggy et Bowie. Ou le contraire, car les extraits revisités de "The Idiot" et "Lust For Life" sont plus nombreux que ceux de "Post Pop Depression", pourtant joué dans son intégralité (à l'exception de "Vulture"). Chienne de chanson dans ce jeu de quilles, "Repo Man" y a toutefois sa place puisqu'elle a été enregistrée (au milieu des années 80, pour le film du même nom) lors d'une séance mémorable au Cherokee Studio de Los Angeles, alors qu'Iggy, s'apprêtant à quitter Los Angeles qui le bouffait, faisait dans le texte une sorte de bilan sans concession de son parcours. Durant près de deux heures, devant un public, comme partout ailleurs, constitué de ses fans mais aussi de ceux de Bowie, venus voir en lui l'ami qu'il était, Iggy, Josh et les autres font mieux qu'assurer sous les dorures. Ce live proprement filmé rappelle, en ces temps automatisés, que les plus belles créations naissent toujours de l'audace et du chaos : originel ou réactivé.

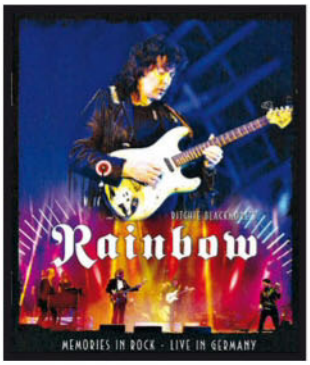


The Beatles

"EIGHT DAYS A WEEK – THE TOURING YEARS"

StudioCanal

Tout ce qu'il y a à savoir sur ce film consacré aux années que les Beatles ont passées sur la route (dans les airs...) jusqu'à la fin août 1966 est dans l'article du numéro 590 rédigé à la sortie de "Live At The Hollywood Bowl". Sans être exactement sa BO, ce disque de concert restauré par Giles Martin est ce qui s'en approche le plus. Pour éviter de se paraphraser, on s'intéresse ici au second DVD de ce double (qui existe également en Blu-ray). Il est divisé en quatre sections bonus dans lesquelles des aspects spécifiques de la carrière des Beatles sont décortiqués. Sincèrement et quoi que prétende le slogan putassier du visuel du boîtier *("Vous connaissez le groupe. Pas leur histoire")*, les spécialistes des Fabs n'apprendront rien ici. Il en ira sans doute autrement pour les jeunes amateurs que l'intense campagne de pub a racolés et les vieux qui, en plus de leurs cheveux, commencent à perdre la mémoire. "Paroles Et Musiques", comme son titre l'indique, revient sur le songwriting, la fameuse signature Lennon-McCartney et les difficultés que George Harrison a eu à s'imposer dans un tel contexte. Il y est rappelé que les influences du groupe n'étaient pas qu'américaines (blues, rock'n'roll) et que John Lennon et Paul McCartney étaient particulièrement friands des mélodies des chansons *à l'ancienne* que leurs parents écoutaient. L'accent est également mis sur le jeu de Ringo Starr, exemple même du batteur intelligent, qui a toujours su que les chansons primaient et qu'un bon instrumentiste se devait de rester à sa place. Interviewé dans cette section et bien trop modeste, Ringo oublie toutefois de spécifier que, loin de la pourrir de roulements intempestifs, il insufflait dans la musique des Beatles un groove aussi unique qu'irrésistible. "Premiers Signes D'Une Autre Direction" (?) aide à mieux comprendre que les Beatles étaient davantage un collectif qu'un groupe et que, par exemple, même si Lennon et McCartney étaient à l'origine de la plupart des décisions, aucune ne pouvait être prise sans l'aval des deux autres. Il y est aussi question de femmes, et d'abord de celles de marins (le plus souvent en mer et donc absents de Liverpool) qui, par la force des choses, géraient tout dans les familles. Richard Curtis et Elvis Costello, deux des intervenants choisis de "Eight Days A Week", reviennent également sur un aspect souvent méconnu des Beatles : leur humour. Flagrant à l'époque où ils donnaient des conférences de presse, il les avait préalablement aidés à surmonter des étapes difficiles de leur adolescence et à se sortir de situations complexes, jugées irrespirables comme, par exemple, leur première séance d'enregistrement pour Parlophone. Lorsqu'ils ne s'adressèrent plus à la presse en tant que groupe, c'est dans leurs chansons qu'on put déceler les fameuses traces d'un esprit comique que le temps a rendu indélébiles. En complément direct du film, "The Beatles Live 1963-1965" donne à voir cinq titres en concert, très correctement saisis et dans leur intégralité, à Manchester, Londres, Melbourne et Blackpool. L'introduction de "Help !" par John Lennon vaut son pesant de cacahuètes, et la cohésion du quartette, à partir d'arrangements déconcertants de simplicité et d'efficacité, est hallucinante. La dernière section, "Pour Aller Plus Loin...", est une sorte de fourre-tout dont les micro-chapitres les plus intéressants concernent Liverpool, Ronnie Spector, "A Hard Day's Night" et les origines du film. En vérité, c'était déjà une autre histoire.

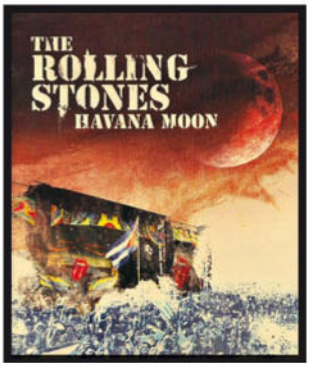


Ritchie Blackmore's Rainbow

"MEMORIES IN ROCK"

Eagle

On savait que tôt ou tard, on y aurait droit. En revanche, on ignorait quand. En 2016, tonton Blackmore est revenu. Avec une vengeance ? Mmm, plutôt pour relever les compteurs. Ça se fait et il n'y a pas de mal à ça, surtout lorsque l'heure de la retraite a sonné depuis longtemps et que les royalties fondent comme neige à Alep. D'autant que Deep Purple, de son côté, continue de faire des siennes, avec succès même si, avec le temps, les opportunités de voir le Pourpre en live vont, elles aussi, s'amoindrir. Parce qu'il ne laisse plus rien transparaître sur son visage depuis l'invention du Minitel, pas facile de savoir si Ritchie a apprécié ce tour de piste dont la section allemande a généré le matériau proposé : une quinzaine de titres provenant du répertoire de Deep Purple et de Rainbow, servie en DVD, Blu-ray, double CD, triple vinyle et édition de luxe. Il est des fans qui ne comptent pas et n'ont pas de problèmes de place : Eagle a pensé à eux. Musicalement, l'affaire se tient — Blackmore joue ici les morceaux du groupe qui l'a fait connaître bien mieux que lors de sa dernière tournée avec lui — et s'il ne déborde pas de charisme, ce Ronnie Romero, Chilien vivant en Espagne (?) qui s'époumone au micro autrefois tenu par Ian Gillan ou Ronnie James Dio, a au moins le mérite de les mettre toutes dedans. Depuis que Auto-Tune a remplacé les cours de chant, ce n'est pas donné à tout le monde. Délaissant donc la musique médiévale qu'il affectionne depuis plusieurs décennies, le man in black confirme qu'il a de beaux restes, même si son flegme apparent cache vraisemblablement une certaine fébrilité à en découdre à très fort volume. Elle est flagrante dans certains passages qu'il peine, quoi qu'affirmeront ses adorateurs, à reproduire.



The Rolling Stones

"HAVANA MOON"

Eagle

Comme le Ritchie Blackmore, c'est sur cinq supports différents que paraît ce très attendu concert que les Rolling Stones ont donné le 25 mars 2016 à Cuba. Forcément, l'édition deluxe, la plus cossue avec son bouquin de photos, est aussi la plus convoitée. On imagine que Jagger & Co, à l'abri du besoin depuis belle lurette, mais pas fâchés de voir Eagle se décarcasser pour eux, comptent bien que les fans, même de base, se fendent d'au moins deux versions du show. En tout cas, les petits plats ont été mis dans les grands puisque le film de Paul Dugdale (réputé pour son boulot pour Coldplay, Adele ou Ed Sheeran, et qui a déjà immortalisé le concert des Stones à Hyde Park en 2013) a été projeté dans des cinémas du monde entier, le 23 septembre dernier, lors d'une séance unique. C'est comme ça aujourd'hui. Pour (espérer) vendre, il faut d'abord créer le buzz, puis croiser les doigts. A se les tordre. Or donc, qu'en est-il du concert ? Eh bien comme tous ceux que les Rolling Stones livrent depuis pas mal de temps (disons, le départ de Bill Wyman), il est, euh, bon. C'est-à-dire, et on l'a déjà écrit, que la playlist est une sorte de sans-faute (de "Jumpin' Jack Flash" à "Start Me Up" — en incluant les bonus tracks), que Jagger est, comme d'hab', dans une forme olympique et que les deux guitaristes ne sont rien moins qu'égaux à eux-mêmes. Omniprésents, virevoltants, rigolards et visiblement — n'est-ce pas le plus important ? — ravis d'être encore là. Oui, comme toujours, ça cafouille un peu par-ci par-là, mais on mettra ça sur le dos de l'émotion, palpable et audible, notamment dans les propos, toujours doctes, de Charlie Watts en voix off : *"Mick ? C'est tout simplement le meilleur dans son domaine. On ne peut pas s'empêcher de le regarder."*

PAR HUGUES CORNIERE

Hybride

Mieux vaut être en bons termes avec ses voisins lorsqu'on tourne vers la droite le bouton du master volume de ce Music Man 212-HD fabriqué vers 1977...

Combien ça coûtait ?

En 1979
Music Man 212-HD *One Thirty* (neuf) : 4590 FF (744 €)
SMIC mensuel brut en 1979 = 335 €

Combien ça coûte ?

En 2016
Music Man 212-HD *One Thirty* (en parfait état) : environ 1200 €
SMIC mensuel brut en 2016 = 1634 € (pour 169 heures), 1466 € (pour 151 heures)

Music Man 212-HD

CHAQUE MOIS, NOTRE SPECIALISTE EVOQUE L'HISTOIRE D'UN APPAREIL, VETEMENT, INSTRUMENT OU BIBELOT DE LEGENDE...

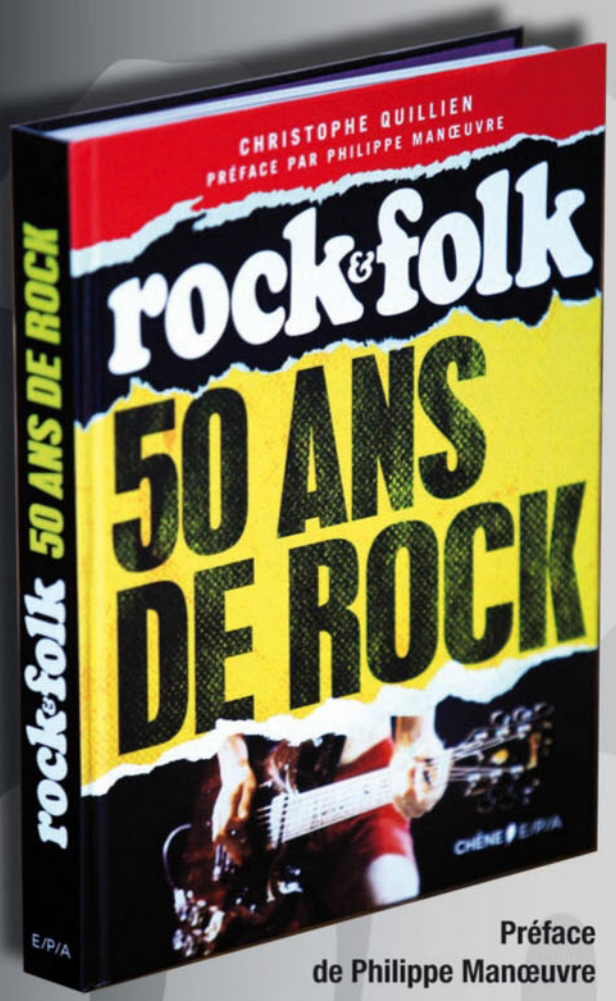
C'est le deuxième et avant-dernier avatar de Leo Fender dans le monde joyeux de l'industrie musicale. À l'âge de prendre une retraite bien méritée, celui-ci retrouve deux anciens comparses et monte un nouveau projet qui deviendra Music Man...

Résumé de l'histoire : en 1964, moins de vingt ans après la création de sa marque, Leo Fender (1909-1991) est à la tête d'une compagnie possédant 27 bâtiments et employant plus de 500 personnes, devenue l'une des plus importantes de l'industrie musicale. Or, ayant contracté une infection lors de vacances au milieu des années 1950, Leo Fender ne peut plus assurer le travail soutenu imposé par le développement considérable de son entreprise. Il se trouve également dans une impasse financière, devant dénicher une grande quantité de liquidités pour investir dans un nouveau site de fabrication plus rationnel afin de pouvoir honorer des commandes qui augmentent à un rythme exponentiel. Voit-il aussi l'arrivée des amplis à transistors comme une menace pour sa propre technologie à tubes ? Toujours est-il que, le 5 janvier 1965, il vend Fender Electric Instruments à CBS Musical Instruments, filiale de CBS, pour 13,5 millions de dollars. Ayant signé une clause de non-concurrence de dix ans, Leo Fender reste consultant pour Fender pendant quelques années, par l'intermédiaire de sa nouvelle société, CLF (Clarence Leo Fender) Research. Il change également de traitement pour sa maladie et s'en trouve guéri. C'est donc en pleine forme qu'en 1971, il est appelé par deux de ses anciens collaborateurs, Forrest White (1920-1994) et Tom Walker (1921-2003), qui viennent de quitter Fender, mécontents de la gestion CBS, et cherchent une aide financière pour monter une nouvelle société. En mars 1972, les trois vétérans créent Tri-Sonics. CLF prend alors en charge la conception et la fabrication — mais de façon très confidentielle — de nouveaux instruments, en particulier la future basse *StingRay*, qui sort en 1976. En 1973, sous l'impulsion de Leo Fender, la société est rebaptisée Musitek, puis finalement Music Man en janvier 1974. Leo Fender et Tom Walker travaillent sur les instruments et les amplificateurs pendant que la partie commerciale est dirigée par White. En 1975, désormais libéré de toute contrainte avec Fender Musical Instruments, Leo devient officiellement le président de Music Man. La marque obtient un franc succès assez rapidement et les amplificateurs produits à cette époque sont aujourd'hui considérés par de nombreux musiciens comme les tout meilleurs. C'est Tom Walker, électronicien de formation, qui est au cœur de la production. Contrairement aux réalisations mythiques de Leo Fender, dont la technologie est entièrement à tubes, il va privilégier une conception hybride : le préampli utilise des transistors, et l'ampli de puissance a recours aux traditionnelles lampes. Le navire amiral de la flotte Music Man est le gros 212-HD *One Thirty* (35 kg sur la balance) qui, comme son nom l'indique, délivre 130 W à travers deux haut-parleurs Eminence de 12 pouces à aimants Alnico, alimentés par quatre gros tubes 6CA7 ou EL34. Inutile de préciser que lorsqu'on pousse le master à deux ou trois, les vitres commencent à trembler... mais, grâce à ce choix d'une technologie hybride, il produit un son clair d'une grande pureté, bien meilleur que sur les Fender. En revanche, les saturations obtenues en poussant le volume sont loin de ce que l'on peut avoir avec un Marshall et, pour jouer du thrash metal là-dessus, l'ajout d'une pédale de distorsion est plus qu'indispensable. Au premier coup d'œil, le 212-HD, avec ses deux canaux, sa *reverb* et son *tremolo*, fait immédiatement penser au Fender *Twin Reverb*, mais il est plus polyvalent et c'est l'arme ultime pour jouer le blues électrique. Cet ampli, décliné en combo et en ensemble tête + baffle, va devenir le matériel préféré de guitaristes comme Johnny Winter, Eric Clapton, Jeff Beck mais aussi Joan Jett ou Joe Strummer. En 1979, Leo Fender, dont la société CLF fabrique toujours les instruments signés Music Man, perd sa femme et renoue avec son vieux partenaire George Fullerton autour du projet G&L, qui voit le jour en 1980. Parallèlement, chez Music Man, Tom Walker a racheté les parts de Forrest White et se retrouve seul aux commandes. Mais sans ses deux ex-associés, la société sombre peu à peu pour être finalement rachetée par Ernie Ball en 1984. Depuis, la firme Music Man ne produit plus que des guitares et des basses. ❑

Pour en savoir plus : www.pacair.com/mmamps

Photo Hugues Cornière

LE LIVRE ÉVÈNEMENT



Préface
de Philippe Manœuvre

35€

+ frais de port

Rock&Folk,

50 ans de rock

retrace l'épopée du rock'n'roll à travers les interviews, photos, et articles les plus marquants de l'histoire du magazine.

Des pionniers aux sons d'aujourd'hui, des Rolling Stones aux Whites Stripes, du rock français au pub rock, de la naissance du "hard" à la vague punk, des grands festivals à la new wave, Rock&Folk est plus que jamais "au service du rock'n'roll depuis 1966".

COMMANDEZ MAINTENANT
À retourner aux : **EDITIONS LARIVIÈRE - VPC - 9, allée Jean Prouvé - 92587 CLICHY Cedex**
Pour commander par téléphone : **01 47 56 54 00**

❑ Oui, je commande l'album « **50 ans de Rock** »
au prix de 47,25 € (soit 35 € + 12,25 € de port)
Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière**
❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020
❑ CB N° :
Expire : 3 derniers chiffres au dos de votre carte :

Signature et date obligatoires VROPH17

Email : .....@.....
Nom :
Prénom :
Adresse :
CP : Ville :
Pays : Tél. :

❑ Oui, Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel
Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci après ❑

Video games

PAR JEROME REIJASSE

Nos chers zombies

"CALL OF DUTY : INFINITE WARFARE", chez Activision, pour PS4, XboxOne et PC, et précédé d'une campagne marketing type rouleau compresseur, avec Axl Rose au micro braillant *"Welcome to the Jungle"*, marque la suite de la franchise dédiée au carnage total. Treizième épisode pour le FPS le plus plébiscité au monde, qui abandonne ici les guerres passées et présentes pour une plongée dans un futur d'apocalypse, promettant des affrontements épiques. On incarne le lieutenant Reyes, pilote d'une unité d'élite, qui va devoir repousser les intentions belliqueuses de la Settlement Defense Force, association à but résolument non humaniste. Un scénario qui assume son manichéisme. Car ici la seule chose qui compte, c'est de s'y croire. C'est de monter au front avec les mains moites et les tripes nouées. On se déchire au sol, évidemment, "Call Of Duty" a construit sa légende sur ce type de progression, mais désormais également dans les Cieux en pilotant un vaisseau spatial dernier cri. Missions principales, missions secondaires, une map du système solaire permettant de choisir à volonté sa destination, cette déclinaison empêche tout ennui et assure de longues heures de flingage hystérique aux amateurs de conflits généralisés. Dynamique, violent, dense et démesuré, cet épisode d'anticipation ne trahit pas l'esprit COD — on retrouve d'ailleurs nos chers zombies — et assure à la franchise guerrière de squatter, une énième fois, le haut des classements des ventes.
Et pour les gamers possédés, Activision propose même une édition Legacy, comprenant le jeu ainsi que le "Call Of Duty Modern Warfare Remastered", avec campagne et dix cartes multijoueur. Merci qui ?

Toujours au rayon flingage démentiel et futuriste, EA balance **"TITANFALL 2"**, pour PS4, XboxOne et PC. Moins installé que son grand frère "Call Of Duty", ce FPS robotique possède quand même bien des atouts pour s'inscrire dans la durée. Après un premier volet qui avait su fédérer les adeptes de bastons burnées, le titre revient avec une vraie campagne solo et des envies tangibles de titiller la concurrence. La trame est véritablement anecdotique : deux camps, deux visions, une victoire à décrocher. Le héros, Jack Cooper, troufion lambda, se glisse dans la peau métallique d'un Titan et dégomme tout ce qui bouge. C'est intense, souvent, explosif, tout le temps, et parfois même jubilatoire. Et il y a également quelques (bonnes) surprises qui permettent à l'ensemble de se démarquer, comme cette possibilité offerte au joueur de voyager dans le temps. Et JoeyStarr prête sa voix rocailleuse à l'un des personnages dans la version française. Pas mal.

Elle explore le monde depuis vingt ans déjà et elle n'a pas pris une ride. Toujours aussi sexy et amazone, motivée et indépendante, Lara Croft compte bien souffler ses bougies comme il se doit. **"RISE OF THE TOMB RAIDER : 20e ANNIVERSAIRE"**, chez Square Enix/ Crystal Dynamics, pour PS4, XboxOne et PC, n'est pas qu'une énorme madeleine de Proust, non. Ce n'est pas qu'un nouveau reboot des aventures de l'héroïne qui collectionne le plus de couvertures de magazines dans l'histoire du jeu vidéo et qui peut revendiquer 46 millions d'exemplaires écoulés. C'est avant tout l'assurance de pouvoir prolonger une expérience unique débutée à l'époque où le grunge signifiait encore quelque chose... Lara explore la Sibérie en version gonflée, avec un nouveau mode solo intitulé "Les Liens Du Sang", un nouveau mode Endurance en coop, des nouveaux contenus et tous les DLC ! Les amoureux de l'aventurière aux formes prometteuses vont se prosterner. Les autres préfèreront sans doute attendre une véritable suite, 100 % inédite...

"THE ELDER SCROLLS V : SKYRIM SPECIAL EDITION", chez Bethesda Softworks, pour tous supports, c'est le grand retour d'un épisode phare du jeu culte d'heroic fantasy, cinq ans après sa sortie, adapté pour les consoles nouvelle génération. Et c'est une claque. Une vraie ! Du Tolkien sous testostérone, des dragons de partout, une saga hors norme, une récréation vertigineuse, offrant des centaines d'heures de quête, au cœur d'un monde imaginaire de toute beauté, en attendant un sixième épisode. Impressionnant.

Enfin, comment ne pas verser une larme de bonheur nostalgique devant la console **NINTENDO CLASSIC MINI : NINTENDO ENTERTAINMENT SYSTEM** ? La firme japonaise ressuscite la console légendaire, la fameuse NES que les post-adolescents de la fin du 20e siècle ont tant vénérée. Le modèle contemporain ressemble à l'original mais tient dans la main. À l'intérieur, les plus grands classiques de l'époque pré-installés (et avec la possibilité de sauvegarder ses progressions !): Super Mario, Metroid, Zelda, Donkey Kong, Double Dragon, Ghosts'n Goblins, Pac-Man, Castlevania... Formidable ! ❑

NOUVEAU, découvrez la version numérique enrichie pour tablette

Des diaporamas d'images inédits

Des liens actifs pour naviguer

Des vidéos à découvrir d'un simple clic

Votre mensuel, encore plus complet

OFFRE DECOUVERTE

Téléchargez **gratuitement** Rock & Folk 584

Disponible sur App Store

amazonkindle

DISPONIBLE SUR Google play

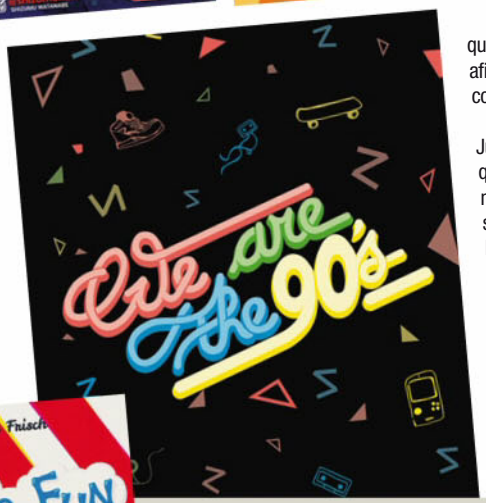
PAR GEANT VERT

Greuh !

Etrange hasard du calendrier, Leonard Cohen tire sa révérence et voici que déboule dans les librairies **"Le Bonheur Est Un Métier"** (Glénat), superbe assortiment de l'œuvre de Wolinski artistiquement compilé par Virginie Vernay. Si le premier rendait les gens heureux à grands coups de chansons tristes, le second, lui, s'attachait plutôt à plier son public en deux, puis en quatre, avant une transformation ultime et définitive en origamis doués du pouvoir de rire. En soixante ans d'une carrière vouée à trouver l'exact équilibre entre bonheur et malheur, Wolinski revient l'espace d'un pavé de papier rempli de ses justes maximes comme : *"Il faut savoir durer, mais il ne faut pas s'éterniser."* Plus qu'une simple légende sous un dessin, ces quelques mots peuvent également aider la personne qui les lit à mieux tourner la page pour affronter la vie. Dessinateur épicurien dans l'âme et défenseur du droit à rester bucolique quelle que soit la température de la pièce, Georges Wolinski est mort d'un accident du travail. Chercher l'erreur.

Connecter des inconnus à travers des réseaux sociaux a-t-il été la fausse bonne idée du XXIe siècle ? C'est un peu la question que le lecteur se posera une fois terminé le premier volume du manga **"Real Account"** (Kurokawa) dessiné *par* Shizumu Watanabe sur un scénario assez tordu de son compère Okushô. Pour situer l'intrigue, le jeune et peu populaire Ataru Kashiwagi s'inscrit sur Real Account, un tout nouveau tout beau réseau social, et fait naturellement ce que n'importe quelle personne dans sa situation fait très bien dans son cas : s'inventer une vie à des années-lumière de sa rebutante réalité. Malheureusement, Real Account est aussi une entité virtuelle qui a envie de jouer pour de vrai avec toutes ces vies aussi fausses les unes que les autres, pour le plus grand malheur de ses participants involontaires. Fable cyberpunk qui démarre pied au plancher, il ne reste plus qu'à espérer que les dix volumes à suivre soient du même tonneau.

"The Long And Winding Road" (Kennes), dessiné par Pellejero et écrit par Christopher, est un road comics initiatique particulièrement réussi. L'histoire commence de manière assez cocasse : un fils de famille bien rangé enterre son père, un homme bien sous tout rapport, maire de son village et du genre à tout régler lui-même sans laisser aucune initiative à quiconque comme, par exemple, l'organisation de ses obsèques. Et c'est là que le fils apprend qu'il doit annoncer au reste de la famille bien coincée que son père ne souhaite pas rejoindre le caveau familial mais exige d'être dispersé sur le site du festival de Wight où il s'était rendu en combi VW avec ses potes en 1970. A partir d'instructions laissées par son père, le fils comprend qu'il doit refaire le voyage à l'identique en fourgonnette vintage et tout le toutim afin de mieux comprendre qui était son géniteur. Le conseil de la rédac : compiler en premier la BO en fin de volume avant de commencer la lecture.



Jusqu'à une époque récente, chez beaucoup de lecteurs, il était courant de penser que le rockabilly, le jazz, le blues, les Rolling Stones et le punk '76 étaient des musiques du passé et que le simple fait de continuer de s'y intéresser était un signe de ringardise avancée. Que vont bien pouvoir penser ces mêmes personnes à la lecture de l'ouvrage collectif **"We Are The 90's"** (Tapas:-*/ Delcourt) où tout un groupe de dessinateurs et scénaristes tous nés dans les années 80 et adolescents dans les désormais Nineties se mettent à faire des soirées, puis cette BD, afin d'aider leur époque musicale favorite à ne pas tomber dans l'oubli ? Eh bien, après lecture, ce juke-box et son contenu de vingt chansons en papier (entre autres Guns N'Roses et Oasis mais aussi Pascal Obispo et Francky Vincent) sont plutôt poilants. Il y a même une bonne ligne directrice malgré la pléthore de styles proposés. Au final, ces jeunes plus tout à fait jeunes savent le rester. Greuh ! ❏

Le gros plan du Géant

L'Américain Benjamin Frisch n'a pas encore trente ans mais possède déjà un talent indéniable dès qu'il s'agit de dessiner une bonne histoire : celui de ne pas avoir l'œil dans sa poche. Avec son "La Famille Fun" (Çà & Là), il dessine au vitriol le portrait de la famille idéale, celle que l'on cite en exemple dans tous les pays où règne l'art du politiquement correct, l'arme suprême des médiocres en tout genre. Au début, tout se passe comme dans le rêve d'une plaquette publicitaire, la famille sans saveur, sans odeur et sans peur de ses idées sans apesanteur, vit sa vie au gré des pages de son manuel du bonheur. Et puis arrive le drame : Robert Fun (le père) perd sa mère... Sans vouloir spoiler l'histoire, c'est à partir de ce moment que cette BD se transforme en chef-d'œuvre d'humour aussi noir que grinçant. Ce qui est génial, c'est l'utilisation à contre-emploi d'un style aussi cartoonesque et gentil mis au service de la narration d'horreurs. Bref, du grand art.

rock&folk

Depuis 50 ans au service du Rock n'Roll

BON DE COMMANDE : Editions Larivière - VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex
Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00

Email : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville
Tél.
Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020
❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total

VROFP17 *Frais de port
TOTAL

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.com. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Beaux livres

C'est la désormais traditionnelle avalanche de beaux livres consacrés aux poids lourds du rock. Mais pas que ! Du lourd, du gras, du bronzé, du BD, du défoncé, c'est par ici les amis.

Par Agnès Léglise et Philman

Photo Bruno Berbessou

Paris Capitale Underground
JEAN-CLAUDE LAGREZE
La Martinière

Un des grands photographes de la nuit parisienne 80, Palace/ Bains-Douches, Lagrèze travaillait pour le magazine Rock pour qui il shoote nombre de rockers. Pour Elle, il assure des portraits de célébrités Découvreur de Béatrice Dalle, fou d'admiration pour Iggy Pop et Bowie, Jean-Claude Lagrèze immortalise les acteurs de la nuit et disparaît en 1994.

Les Rolling Stones La Totale
PHILIPPE MARGOTIN ET JEAN-MICHEL GUESDON
Chêne/ EPA

Sur 700 pages, les auteurs étudient avec minutie les secrets de fabrication des 340 chansons des Stones, suivant leur discographie britannique comme il se doit. Amusant, truffé de détails et d'anecdotes, un dictionnaire pour complétiste acharné, à lire en dégustant les rééditions mono.

God Save Sex Pistols
JOHAN KUGELBERG, JON SAVAGE, GLENN TERRY
Rizzoli

Trois spécialistes passent au crible le dossier Sex Pistols : ce livre se veut une psycho géographie du groupe, voyage visuel dans son œuvre ridiculement mince et pourtant ! Posters, flyers, photos, ébauches de maquette pour des projets de disques abandonnés, courriers d'employeurs furieux, tout est là, même les billets de concerts annulés.

Rock&Folk 50 Ans De Rock
CHRISTOPHE QUILLIEN
Chêne/ EPA

Ballade à travers 70 000 pages publiées entre 1966 et 2016 sous le logo bien aimé. En 17 chapitres, l'auteur tente d'expliquer le big bang rock, et réussit à donner une appréciation quasi intacte du phénomène. Si ce sont les rock-critics qui ont écrit la légende et personne d'autre, Rock&Folk est bien leur maison depuis 50 ans. Jubilatoire et parfois mélancolique.

Prince 1958-2016
MOBEEN AZHAR
Gallimard

Mobeen Azhar travaille pour la BBC. Son concept de livre sur Prince tient la route : l'auteur a choisi d'interviewer les musiciens, ingénieurs, choristes, danseuses du géant pourpre de Minneapolis. De belles photos rehaussent les entretiens qui devraient combler les fans les plus intégristes.

Le Bonheur Est Un Métier
WOLINSKI
Glénat

Wolinski était un dessinateur obsédé par... le bonheur. C'est ce qui ressort de cette compilation drôle et émouvante puisant les éléments d'une autobiographie dessinée par Wolinski dès ses débuts à Hara-Kiri puis à travers ses dessins de presse, chroniques, textes d'humeur. La fin barbare du dessinateur donne un singulier relief à une œuvre saluant inlassablement les plaisirs de la vie.

The Endless Summer
La Légende Du Surf
ALAIN GARDINIER
Surf Session

Emballage cadeau parfait pour tout surfeur qui respecte sa planche : un livre de 176 pages grand format autour du plus célèbre de tous les films surf. Tourné pour montrer la réalité des surfeurs sixties (qui refusaient toute autorité et toute règle), le film a déclenché des centaines de vocations. Qu'en sera-t-il du livre ? Fourni avec un DVD.

Listen, Whitey !
Sons & Images Du Black Power
PAT THOMAS
Les Fondeurs De Briques

Une démarche rarement entreprise : décrypter une musique qui avait un but, à savoir combattre la ségrégation et faire circuler les idées révolutionnaires du mouvement Black Power. Fourni avec un CD qui offre Gil Scott-Heron, Eldridge Cleaver ou The Last Poets, le livre ressuscite le souvenir des années de lutte.

Black Music
CHRISTIAN EUDELINE
Gründ

S'appuyant sur le modèle Discothèque Idéale, Christian Eudeline propose sa vision d'un dictionary de la soul en 100 albums dûment répertoriés, commentés, analysés. N'oubliant ni Undisputed Truth, ni Mandrill, l'auteur tente d'établir un lien entre Otis Redding et Pharrell Williams. Pourquoi pas ?

Vinyles
Les Tubes, Les Pochettes, Les Labels
MIKE EVANS
Gründ

Pour fêter le grand retour du vinyle, un journaliste anglais rassemble en un volume toutes les curiosités du genre : picture-discs, éditions limitées, maxi 45 tours, bootlegs, triples-albums dépliables, électrophones légendaires, platines de folie, tout y est. D'un abord quelque peu bordélique, l'ouvrage s'avère hautement fréquentable et judicieux dans ses choix collector.

Beatles
L'Intégrale De Toutes Leurs Chansons
STEVE TURNER
Hors Collection

Jamais traduit en France, ce livre est sans cesse réédité et enrichi depuis 1994 dans les pays anglo-saxons. Une traduction bienvenue donc pour l'étude des 180 titres mythiques (ou pas). Incroyablement, cette édition propose les paroles originales de chaque titre. A feuilleter sous le sapin où on n'y connaît plus rien !

Week-Ends Sauvages
La Souris Déglinguée 1981/ 1990
OLIVIER CLAISSE, LAURENT CHALUMEAU, JEAN-ERIC PERRIN
Serious Publishing

Grand format, impression sublime, voici l'histoire du punkabilly boogie de La Souris Déglinguée. Neuf ans durant, Olaf (Olivier Claisse) fut roadie des LSD et il n'a cessé de les photographier. L'ouverture de sa boîte à négatifs est un événement. Sur la route, en répète ou en concert, La Souris est un gang unique, soudé, auquel le noir et blanc va comme un gant. ❑

La joie de jouer

Slaves

Photo Titouan Massé

Slaves
3 NOVEMBRE, TRABENDO (PARIS)

Un sol noyé sous un mélange de fond de pintes et de sueur, des spectateurs sur une autre planète et en sueur, un groupe vidé et en sueur, ces trois constats pour dire une chose : le concert de Slaves était monstrueusement génial. Ceci et le fait que personne dans la salle n'ait de problème de glande sudoripare. Après Life, excellente première partie entre The Hives et Sex Pistols, les Kenteux de Slaves arrivent dans une orgie de cris. L'orgie c'est ce qui colle le mieux à la fosse tant les corps se sont entrechoqués et parfois pénétrés. En 50 minutes, Slaves a prouvé que la simplicité était la meilleure formule. Une batterie martyrisée, une guitare saturée, un chant agressif, une irrépressible envie d'aller sauter et se battre, le corps bout. Ne manquent plus que les bulles. Tous les âges se mélangent. Pour une fois les parents n'attendent pas péniblement leurs enfants au fond de la salle en se disant qu'ils auraient dû recharger leur portable : c'est même eux qui crient les paroles de "The Hunter", "Socket" et même de "Spit It Out", issu du dernier album... Tous les concerts de rock devraient être comme celui-ci : jouissif et thérapeutique. Vivement le prochain, on ne se lasse pas de se prendre un train d'amour et de violence en pleine tronche.

SACHA ROSENBERG

Seasick Steve
4 NOVEMBRE, TRIANON (PARIS)

Après une ouverture en compagnie des Belges de Black Box Revelation pour une bonne dose de garage rock bluesy, c'est un autre duo guitare/ batterie qui va nous martyriser les oreilles. Pour l'occasion, Seasick Steve a sorti toute sa collection de guitares rafistolées et décorées, des plus classiques à la plus étrange — après renseignements, sa guitare est construite à partir d'une boîte de métal contenant le filtre à air d'une vieille Ford — en passant par une bonne vieille 6-cordes acoustique afin de compter fleurette, tout en douceur, à une jeune demoiselle qu'il fera monter sur scène à ses côtés sur un titre. Le point culminant du concert étant sa version dantesque du "Keep That Horse Between You And The Ground" avec nos amis belges afin de fêter la dernière date de la tournée. Excellent.

PATRICE GUINO

The Dandy Warhols
5 NOVEMBRE, PALAIS THEATRE (MELBOURNE)

Il ne s'agirait pas d'oublier The Dandy Warhols. Là et bien là, le quatuor stylé psychédélique qui a le sens de la soudure (même formation depuis vingt ans), apparaît dans la fumée sur "Be In". S'il a perdu un peu de voix, Courtney Taylor-Taylor emmène bien l'affaire, tandis que le guitariste Peter Holmström, libéré des abus inhérents au métier, se révèle particulièrement inventif. A la batterie, le flegmatique Brent DeBoer qui habite à Melbourne (où il officie par ailleurs avec le groupe Immigrant Union), cogne avec l'aisance de celui qui a pris le tram pour venir. Coté jardin, Zia McCabe a derrière ses claviers une contagieuse propension à s'amuser, et invite doucement les premiers rangs à quitter leurs sièges pour venir danser. Difficile effectivement de rester assis quand résonnent des chansons comme "Everyday Should Be A Holiday" ou "Bohemian Like You". Dans ce magnifique théâtre posé en bord de mer, où les Rolling Stones ont joué il y a cinquante ans lors de leur première tournée australienne, la boucle semble bouclée et la braguette quasi remontée. Joe Dallesandro, superstar warholienne dont l'entrejambe ornait la pochette de "Sticky Fingers", apparaît d'ailleurs dans "You Are Killing Me", la nouvelle vidéo des Dandies. Pas de rappel, pourquoi pas, Taylor-Taylor doit prendre l'avion dans quelques heures pour retourner à Portland, mais la fête se prolonge dans le bar à côté avec Zia qui fait des bulles aux platines. The Dandys assurent toujours OK.

VINCENT HANON

Radio Elvis
8 NOVEMBRE, LA CIGALE (PARIS)

Pendant que le collectif du Mans La Racle réalise en direct et en sérigraphie des affiches événementielles de la soirée, Radio Elvis mesure sa popularité croissante depuis quelques mois face à un public complice et conquis d'avance. Sa figure de proue est un chanteur qui est scéniquement à l'aise et fait le show sans abuser d'effets faciles. Dans son sillage, porté par une rythmique impeccable et une musicalité affirmée, le trio défend une pop-rock francophone plus pertinente quand elle soigne des climats influencés par Bashung ou Dominique A que quand elle tente de jouer l'énervement et de durcir le ton.

H.M.

Home of Underground Rock · Montpellier

SECRET PLACE

2016 — 2017

LES ROCKEURS ont du coeur

SAM. 17 DÉC.
1 JOUET = 1 ENTRÉE

MIKE HEY NO MORE - SMELL OF GASOLINE
UDDU - MAD BIRDS - PALAVAS SURFERS
KIDNAPPERS - DIRTY HENRY - LES MILLIARDAIRES

DIM 18 DEC — THE MAENSION — 20H

MAR 14 FEV — ME FIRST AND THE GIMME GIMMES — 20H
+ MASKED INTRUDER

ONE MAN BAND FESTIVAL #4

17 ET 18 FEVRIER
THOMAS SHOEFFER – JACOB WILD
PROGRAMMATION EN COURS...

THIS IS ENGLAND #6

10 & 11 MARS
INFA RIOT - DECIBELIOS
CHRON GEN - BOOZE AND GLORY
PROGRAMMATION EN COURS...

BE FAST !!!

MAD BIRDS
PSYCHO SURFER DON'T WANNA DIE
PSYCHOBILLY - MONTPELLIER

RUMBLE IN WASHINGTON
ALBUM TRIBUTE AUX WASHINGTON DEAD CATS

BRASSEN'S NOT DEAD
VOL.4
PUNK ROCK - TOULOUSE

TOUTAFOND 2016

WWW.TOUTAFOND.COM
SECRET PLACE - 25 RUE SAINT-EXUPÉRY - 34430 SAINT-JEAN-DE-VÉDAS - 09 84 00 87 11
*POUR ACCEDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHESION DE 3€ / 2016

BE FAST !!!

RAGE TOUR

présente

En concert exceptionnel à la Convention de Toulouse

LE SAMEDI 7 JANVIER 2017 À 20 H

www.rabeats.com

THE RABEATS

A TRIBUTE TO THE BEATLES

The Rabeats Play
Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band
& Magical Mystery tour
Together on stage with a Classical Orchestra
Paris 8th to 10th of June - Théâtre du Gymnase

Locations : Théâtre du Gymnase, www.rabeats.com, Fnac, Carrefour
Géant, Auchan, Cora, Cultura, fnac.com, ticketmaster.fr

rock&folk

contact : 03 22 89 2000 - rabeats@ginger.fr

NOSTALGIE

John Carpenter
9 NOVEMBRE, LE GRAND REX (PARIS)
Crinière blanche avec queue de cheval et poings levés, le maître de l'horreur arrive en vainqueur sur la scène du Grand Rex devant 2800 fans en délire. Pendant 90 minutes, accompagné d'un groupe solide guitare/ basse/ batterie/ claviers, le réalisateur balance les BO de ses films les plus populaires, de "New York 1997" à "Christine" en passant bien sûr par "Invasion Los Angeles" et "Assaut". Les extraits des films défilent sur l'écran derrière lui. En prélude à "Halloween", Carpenter lance : *"J'adore l'horreur, les films d'horreur vivront pour toujours !"* Un petit *"Fuck Trump !"* (très applaudi) et le maestro, 69 ans en janvier prochain, quitte la scène à 22 h 15. *"Thank you, goodnight !"*
OLIVIER CACHIN

Wilco
16 NOVEMBRE, CASINO DE PARIS (PARIS)
Quatre ans depuis le Grand Rex, deux albums à défendre dans l'intervalle : Wilco attaque d'emblée par trois nouveaux titres, très dynamiques, mais se replie vite sur un répertoire bien éprouvé lors des derniers concerts parisiens. L'exécution reste somptueuse, d'un niveau de jeu époustouflant, et la vulnérabilité de "Misunderstood" ou de "Reservations" étincelle. Manque peut-être une petite pointe d'imprévu, ou de chahut, pour troubler cette belle mécanique et tutoyer alors le sublime.
FRANÇOIS KAHN

Peter Doherty
16 NOVEMBRE, BATACLAN (PARIS)
La vraie réouverture du Bataclan. Réouverture d'un rock sacrément vivant, aussi : Doherty livre une prestation qui efface 40 ans de professionnalisation mortifère, de concerts réglés au millimètre, setlists non modifiables, spontanéité bannie. L'ex-Libertines joue comme s'il était à l'Indra Club en 1960 — liberté, approximations, sauvagerie, émotion. Approximations, c'est un euphémisme : boxon intégral. L'impression d'assister à une grande répète, donc à quelque chose d'unique, inouï, incertain, sachant qu'au milieu de tout ce chaos (micros et guitares qui volent, Barât qui redébarque, enfile son imper pour repartir, drapeau qui prend le relais d'une "Marseillaise" foutraque, ballerines castées chez Lidl, Peter qui recolle sa semelle, demande du feu, se prend 50 briquets dans la figure) s'élève un répertoire flamboyant — niveau songwriting et voix, Doherty reste un entertainer affolant. C'est génial, foireux, bancal, poignant, c'est la vie. En ce lieu, des fans sont morts. Ici, ce soir, le rock respire de partout.
BENOIT SABATIER

The Lemon Twigs
21 NOVEMBRE, BATACLAN (PARIS)
Programmés de longue date et avant que tout le monde ne s'excite, les jeunes New-Yorkais ouvrent cette soirée du Festival des Inrocks à l'heure de l'happy hour et avant Seratones et Tinariwen. La salle se remplit et c'est un groupe de lycéens qui déboule sur scène : Megan, la bassiste très douée qui porte une Rickenbacker plus grosse qu'elle, Danny le clavier geek et habile, enfin les surdoués frangins d'Addario, Michael à la batterie et Brian à la Gibson Melody Maker. Tout ce petit monde s'amuse à glisser chœurs, petits solos et fantaisies diverses sur les mini-symphonies pop de l'album. La joie de jouer est frappante. Un problème cependant risque vite de se poser dans cette fratrie géniale : Brian attire davantage la lumière, il est une petite star glam étrange quelle que soit la place qu'il occupe ; quand il fanfaronne avec ses baguettes ou quand il prend, en deuxième partie de concert, la guitare et le micro pendant que Michael le substitue aux fûts. Une des chansons jouées ce soir s'appelle "As Long As We're Together", et c'est notre souhait pour ces jeunes gens.
BASILE FARKAS

Pixies
23 NOVEMBRE, ZENITH (PARIS)
Rarement l'expression *briller par son absence* a trouvé meilleure illustration que ce soir-là. L'absente, c'est Kim Deal, partie se consacrer aux Breeders. Sa remplaçante, la longiligne Paz Lenchantin, s'applique à reproduire ses chœurs et lignes de basse à la note près. Les Pixies attaquent avec "Where Is My Mind ?". Suivront deux heures d'une setlist pléthorique enquillée sans temps mort, et sans un mot au public. On regrette les blagues et le sourire de l'ancienne bassiste... Et nous ne sommes pas les seuls, comme le prouve la poignante "All I Think About Now" extraite du nouvel album "Head Carrier", dont les paroles sont une lettre de Frank Black à Kim : *"Te souviens-tu quand nous étions heureux ?"* Fraîchement sorti de désintox, le guitariste Joey Santiago ne tient pas la forme olympique, abrégeant le solo de "Vamos". L'écran de fumée blanche accompagnant le final "Into The White" cache le groupe qui s'éclipse, nous laissant en proie à la nostalgie. S'ils avouent dans une chanson récente *"essayer de penser à demain mais sans cesse revenir au passé"*, les Pixies ont au moins su vieillir sans verser dans le ridicule.
SYLVIA HANSCHNECKENBÜHL

Placebo
29 NOVEMBRE, ACCORHOTELS ARENA (PARIS)
Après tout, c'est en France que tout ou presque a commencé pour Brian Molko et Stefan Olsdal. Il y a effectivement vingt ans, d'où cette célébration. Une messe plutôt, non pas noire, mais fantastique. Comme il n'en existe pas en vrai. Ce soir, dans un *"Bercy"* (Brian continue d'appeler ainsi la salle...) plein comme un bel oursin, le duo est à la tête de sa formation la plus puissante et efficace depuis sa rencontre. Les visuels sont magnifiques et sobres, la setlist est une plongée de plus de deux heures dans un répertoire de sept albums perlé de tubes certifiés ("Pure Morning", "Special K", "For What It's Worth", "The Bitter End"). Ce rock-là, c'est du Placebo. Et il est terrible. Un truc unique en son genre. Jouissif, urgent, passionné, suffoquant parfois, excitant toujours. La foule est en transe. Au trois quarts du show, on ovationne de longues minutes. Molko et Olsdal n'ont pas besoin de se pincer pour y croire. *"Without you I'm nothing"*, viennent-ils de chanter avec des images furtives de Bowie derrière. C'était pour l'Etoile Noire, mais ça vaut aussi pour leur public.
JEROME SOLIGNY

Placebo

Photo Emmanuel Wino

Photo Marion Ruszniewski

The Lemon Twigs

ONTOURS
VOYAGES POUR CONCERTS & ÉVÈNEMENTS
TICKET VIP
PARTEZ VERS LES PLUS GRANDS ÉVÈNEMENTS CULTURELS
COLDPLAY
à Paris et en Europe
JUIN-JUILLET 2017
DEPECHE MODE
à Paris, Nice et en Europe
MAI-JUILLET 2017
ERIC CLAPTON
à Londres
MAI 2017
BRUNO MARS
à Barcelone
AVRIL 2017
PHIL COLLINS
en VIP à Londres
MAI 2017
MARRAKECH DU RIRE
au Maroc
JUIN 2017
Création Alx www.alxgraphiste.com
IM 38120022
TÉL. +33 (0)9 72 31 81 49
WWW.ONTOURS.FR
L'ABUS DE CULTURE EST ÉPANOUISSANT POUR LA SANTÉ

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

DECEMBRE

20 DECEMBRE
Benjamin Biolay (Elysée Montmartre, *complet*) ● **Johnny Montreuil, Daniel Jeanrenaud et Hot Slap** (Supersonic)

21 DECEMBRE
Pbug (New Morning) ● **Rikkha, Talysker, Freaky Billy et The Ragdolls** (Supersonic) ● **Saez** (Bataclan)

22 DECEMBRE
Cheeko & Blanka (New Morning) ● **Howlin Jaws, Lord Fester Combo, The Wave Chargers et Washington Dead Cats** (Supersonic) ● **Saez** (Bataclan)

23 DECEMBRE
Saez (Bataclan)

28 au 30 DECEMBRE
Lucky Peterson (Sunset)

31 DECEMBRE
Lucky Peterson (Sunset) ● **Rooftop et Mike Jagg** (New Morning)

JANVIER

5 JANVIER
Joy Disaster et The Funeral Warehouse (Supersonic) ● **The Pirouettes** (Maroquinerie, *complet*) ● **Nan Goldin & the Tiger Lillies** (Philharmonie) ● **Morphé et Devon Graves** (Zébre de Belleville)

6 JANVIER
Best Of Floyd (Grand Rex) ● **Nan Goldin & the Tiger Lillies** (Philharmonie) ● **Let's Get (Back) Together** (New Morning)

7 JANVIER
Broken Back (Elysée Montmartre) ● **Nan Goldin & the Tiger Lillies** (Philharmonie) ● **Møme** (Cigale)

8 JANVIER
Gary Mullen & The Rocks "One Night Of Queen" (Salle Pleyel) ● **Sunday Tribute David Bowie** (Supersonic)

9 JANVIER
Camera et Joujou Jaguar (Supersonic)

10 JANVIER
Pharoahe Monch (New Morning)

12 JANVIER
Alain Gilbert et Achille (Dame de Canton) ● **Léon** (Boule Noire) ● **The Vibrators et Faster Jekyl** (Batofar)

13 JANVIER
Blind Ego et Subsignal (7 Spirits) ● **Insecte et Mini Vague** (Supersonic) ● **SCH (Mathafack)** (Zénith)

14 JANVIER
Max Cooper Emergence (Elysée Montmartre) ● **The Geek x VRV** (Gaîté Lyrique) ● **Kcidy et Lucien & The Kimono Orchestra** (Supersonic) ● **Ragga Dub Force Festival # 5** avec **Prince Malachi, Taïro, Sael, Tiwony, Mathieu Ruben, Cless Shine, Daweed et Yanique Sasha** (Cabaret Sauvage) ● **Rone et Beat Club** (Philharmonie)

15 JANVIER
Insomnium (Petit Bain)

16 JANVIER
Manu Dibango (Alhambra) ● **Sabaton et Accept** (Olympia)

17 JANVIER
La Mamie's et Cortex (New Morning) ● **Syd Kemp** (Supersonic)

18 JANVIER
Aaron (Salle Pleyel) ● **Fleshgod Apocalypse, Nightland et Carach Angren** (Petit Bain) ● **Sphaéros, Calypsodelia et Lisa-Li Lund and the Big Crunch** (Point Ephémère)

19 JANVIER
Flavien Berger et Thos Henley (Point Ephémère) ● **Mountain Men et Gaëlle Buswel** (Café de la Danse)

20 JANVIER
Deer (Dame de Canton) ● **Koudlam, Judah Warsky et Fantomes** (Point Ephémère)

Prévisions Paris

Bon Iver : 22/1 (Olympia, *complet*), **The Temperance Movement :** 24/1 (Divan du Monde), **The Divine Comedy :** 24 et 25/1 (Folies Bergère), **The Pretty Reckless :** 26/1 (Bataclan), **La Femme :** 27/1 (Zénith), **Puggy :** 31/1 (Olympia), **Christophe :** 31/1 au 3/2 (Salle Pleyel), **Magma :** 2/2 (Olympia), **Green Day :** 3/2 (Bercy), **Epica et Powerwolf :** 4/2 (Zénith), **Rival Sons :** 6/2 (Elysée Montmartre), **Skunk Anansie :** 6/2 (Bataclan), **Art Garfunkel :** 8/2 (Olympia), **The XX :** 14/2 (Zénith), **The Temper Trap :** 17/2 (Trabendo), **Band Of Horses :** 27/2 (Elysée Montmartre), **Pet Shop Boys :** 28/2 (Olympia), **The Weeknd :** 28/2 (Bercy), **John Mayall :** 10/3 (Olympia), **Drake :** 14/3 (Bercy), **Lloyd Cole :** 15/3 (New Morning), **Lukas Graham :** 4/4 (Olympia), **The Deftones :** 2/5 (Olympia), **Simple Minds :** 11/5 (Grand Rex), **The Beach Boys :** 1er/6 (Olympia), **Phil Collins :** 18 au 20, 22 et 23/6 (Bercy), **Les Insus :** 15/9 (Stade de France)

Province

DECEMBRE

The Amity Affliction, Northlane Node et Stray From The Path : 20, Villeurbanne (Centre Culturel Oecuménique) ● **Coroner, Fire Show By, Mad Pussy Gang et Bömbers :** 31, Nancy (Zénith) ● **Piers Faccini, Jeanne Cherhal et Yelli Yelli (ex- Milkymee) :** 22, Les Lilas (Triton) ● **Miossec :** 25, Plougerneau (Armorica) ● **Saxon, Girlschool et Last In Line :** 20, Lyon (Transbordeur) ● 21, Lille (Splendid)

JANVIER

Aaron : 7, Chauny (forum centre culturel) ● 17, Beauvais (Ouvre-Boite) ● **Andréas & Nicolas et Monoc'Serge :** 26, Bruxelles (B, Magasin 4) ● 28, Auxerre (Silex) ● 29, Nantes (Ferrailleur) ● **Betraying The Martyrs :** 21, Strasbourg (Laiterie) ● **Biffy Clyro :** 29, Ramonville (Bikini) ● 31, Caluire-et-Cuire (Radiant Bellevue) ● **Biga Ranx :** 20, Lyon (Transbordeur) ● 21, Auxerre (Silex, avec Tom Fire) ● 26, Ramonville (Bikini, avec Jr Yellam) ● **Black Stone Cherry :** 8, Clermont-Ferrand (Coopérative de Mai) ● 9, Cenon (Rocher de Palmer) ● 16, Marseille (Espace Julien) ● 25, Lausanne (CH, Docks) ● 27, Esch-sur-Alzette (L, Kulturfabrik Esch) ● **Broken Back :** 6, Amiens (Lune des Pirates) ● **Catfish :** 27, Issy-les-Moulineaux (Réacteur, avec No Money Kids et Jinx Fish Pool) ● 28, Vire (Halle Michel-Drucker) ● **The Divine Comedy (Neil Hannon) :** 27, Luxembourg (L, Den Atelier) ● 28, Strasbourg (Laiterie) ● 30, Bruxelles (B, Cirque Royal) ● **Dropkick Murphys, Slapshot et Skinny Lister :** 29, Lille (Aéronef) ● **Faada Freddy :** 21, Privas (théâtre) ● 27, Cenon (Rocher de Palmer) ● **Piers Faccini et Yelli Yelli** (ex-Milkymee) **:** 25, Cenon (Rocher de Palmer) ● **La Femme :** 18, Rennes (Liberté) ● 19, Talence (Médoquine) ● 20, Clermont-Ferrand (Coopérative de Mai) ● 21, Orléans (Astrolabe) ● 25, Ramonville (Bikini) ● 26, La Rochelle (Sirène) ● **Gojira :** 23, Nancy (Autre Canal) ● 24, Clermont-Ferrand (Coopérative de Mai) ● 25, Nantes (Stéréolux) ● 26, Cenon (Rocher de Palmer) ● 27, Strasbourg (Laiterie) ● 30, Lyon (Transbordeur) ● 31, Ramonville (Bikini) ● **Peter Hook & the Light (Plays Joy Division) :** 26, Louvain (B, Het Depot) ● 27, Reims (Cartonnerie) ● 28, Lille (Aéronef) ● **Lambchop :** 25, Reims (Cartonnerie) ● 27, St-Lô (Normandy) ● **Gary Mullen & The Rocks "One Night Of Queen" :** 7, Nantes (Cité des Congrès Nantes Atlantique) ● 10, Bruxelles (B, Cirque Royal) ● 13, Lille (Théâtre Sébastopol) ● 14, Longuenesse (Scénéo) ● 20, Bordeaux (Théâtre Fémina) ● 21, Joué-lès-Tours (Espace Malraux) ● 22, Caen (Le Zénith) ● 24, Toulouse (Casino Théâtre Barrière) ● 25, Marseille (Silo) ● 27, Annecy (Arcadium) ● 28, Chevigny-Saint-Sauveur (Ogive) ● **Nashville Pussy :** 6, Marseille (Poste à Galène) ● 21, Calais (centre culturel Gérard-Philipe, avec Bukowski) ● 22, Bruxelles (B, Magasin 4, avec Sons Of Disaster) ● **Patrice :** 17, Lille (Aéronef) ● 18, Nancy (Autre Canal) ● 19, Strasbourg (Laiterie) ● **Rival Sons :** 18, Lille (Splendid) ● **Sabaton et Accept :** 8, Anvers (B, Lotto Arena) ● 15, Lille (Aéronef) ● 18, Ramonville (Bikini) ● 24, Lyon (Transbordeur) ● **Sch (Mathafack) :** 12, Marseille (Dôme) ● **Sinclair :** 12, Toulouse (Casino Théâtre Barrière) ● 13, Bordeaux (Théâtre Casino Barrière) ● 21, Lille (Hôtel Casino Barrière) ● 27, Enghien-les-Bains (Théâtre Casino Barrière) ● 28, Montygny-le-Bretonneux (Ferme du Manet) ● **Skunk Anansie :** 27, Lyon (Transbordeur) ● 29, Thonex (CH, Tonnex Live) ● 31, Lille (Aéronef) ● **St-Paul and the Broken Bones :** 22, Louvain (B, Het Depot) ● **Sum 41 :** 16, Talence (Médoquine) ● 22, Ramonville (Bikini, *complet*) ● 24, Nîmes (Paloma, *complet*) ● 25, Marseille (Cabaret Aléatoire de La Friche, *complet*) ● 26, Lyon (Transbordeur, *complet*) ● **The Temperance Movement :** 20, Strasbourg (Laiterie) ● 21, Nancy (Hublot) ● 22, Lille (Splendid) ● 26, Rennes (Ubu) ● 27, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) ● 28, Cognac (Abattoirs) ● 29, Limoges (Fourmi) ● **Devin Townsend :** 30, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● **Trentemoller :** 23, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Vitalic :** 27, Lille (Aéronef)

Festivals

■ **Heavy New Yeär :** 31/12, Nancy (Zénith, avec Delain, Coroner, Bömbers feat. Abbath et SthalZeit) www.heavynewyear.com

■ **Garosnow :** 6 et 7/1, Les Angles (Espace Bleu Neige, avec – le **6** : Chinese Man, Salut C'Est Cool, Panda Dub et Douchka – le 7 : Synapson, Naive New Beaters, Comah et Oxia)

■ **Paris Métal France Festival :** 6 au 8/1, Ris-Orangis (Plan, avec – le **6** : Mercyless, ADX, Altered Beast, Witches, Idensity, Misanthrope... – le **7** : Manigance, Pat O'May Band, Ocean, Furies, Conscience, Boisson Divine, Asylum Pyre, Frantic Machine, Yann Armellino & El Butcho... – le **8** : Vulcain, Face To Face, Mystery Blue, Fireforce, Drakkar, Existance, Ultra Volta, Thrashback, Freakytime, Crying Steel...) https://.facebook.com/PMFF.Philemall/

PS : *Les dates de concerts pour la période* ***15/1 au 28/2*** *qui ne seront pas parvenues au journal le* ***23/12 au plus tard*** *ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention* ***"Concerts"*** *sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*

OÜI FM ROCK AWARDS

VOTEZ POUR VOS ARTISTES PRÉFÉRÉS
JUSQU'AU **1ER JANVIER** SUR **OUIFM.FR**

OÜI FM

30 ANS de Rock

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	METALLICA	"Hardwired To Self Destruct"	*Universal*
02	Bruno Mars	"24K Magic"	*Atlantic*
03	Miranda Lambert	"The Weight Of These Wings"	*Sony Nashville*
04	Pentatonix	"A Pentatonix Christmas	*RCA*
05	A Tribe Called Quest	"We Got It From Here... Thank You 4..."	*Epic*
06	(various artists)	"Soundtrack - Trolls"	*RCA*
07	Brooks & Yearwood	"Christmas Together"	*Pearl*
08	Rae Sremmurd	"Sremmlife 2"	*Eardruma*
09	(various artists)	"Original Broadway Cast : Hamilton..."	*Atlantic*
10	Drake	"Views"	*Island*

Classement au 10 décembre 2016

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	LITTLE MIX	"Glory Days"	*Syco*
02	Michael Ball & Alfie Boe	"Together"	*Decca*
03	Elvis Presley	"The Wonder Of You"	*RCA*
04	Kate Bush	"Before The Dawn"	*Rhino*
05	Weeknd	"Starboy"	*Island*
06	Olly Murs	"24 Hrs"	*RCA*
07	André Rieu & Johann Strauss	"Falling In Love"	*Decca*
08	Bruno Mars	"24K Magic"	*Atlantic*
09	Michael Bublé	"Nobody But Me"	*Warner*
10	Bradley Walsh	"Chasing Dreams"	*Sony*

Classement au 2 décembre 2016

FNAC

Top Pop - Rock

Novembre 2016

01	LEONARD COHEN	"You Want It Darker"	*Columbia*
02	Metallica	"Hardwired To Self Destruct"	*Universal*
03	Agnes Obel	"Citizen Of Glass"	*Pias*
04	Sting	"57th & 9th"	*Universal*
05	Robbie Williams	"Heavy Entertainment Show"	*Columbia*
06	Pink Floyd	"The Early Years 1965-1972"	*Legacy*
07	Rolling Stones	"Havana Moon Live In Cuba"	*Eagle Rock*
08	Coldplay	"A Head Full Of Dreams"	*Warner*
09	Leonard Cohen	"Live In London"	*Columbia*
10	David Bowie	"Best Of "	*EMI*

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	TWENTY ONE PILOTS	"Heathens"	*WEA*
02	John Mayer	"Love On The Weekend"	*Columbia*
03	Fitz And The Tantrums	"Handclap"	*Elektra*
04	X Ambassadors	"Unsteady"	*Interscope*
05	(various artists)	"Sucker For Pain"	*Kara-Okie-Dokie*
06	Coldplay	"Hymn For The Weekend"	*Parlophone*
07	Disturbed	"The Sound Of Silence"	*Reprise*
08	Twenty One Pilots	"Ride"	*WEA*
09	James Bay	"Let It Go"	*Universal*
10	Twenty One Pilots	"Stressed Out"	*WEA*

Classement au 10 décembre 2016

FNAC

Top Imports

Novembre 2016

01	BOB DYLAN	"The Many Faces Of Bob Dylan"	
02	Chris Robinson	"If You Lived Here You Would Be..."	
03	Balkan Beat Box	"Shout It Out"	
04	LP	"Forever For Now"	
05	Twenty One Pilots	"Vessel"	
06	Rag'N'Bone Man	"Wolves"	
07	Elvis Presley	"Christmas And Gospel"	
08	Bastian Baker	"Facing Canyons"	
09	Led Zeppelin	"The Many Faces Of Led Zeppelin"	
10	Walking On Cars	"Everything This Way"	

FNAC

Top Vinyles

Novembre 2016

01	NIRVANA	"MTV Unplugged In New York"	*Geffen*
02	Nirvana	"Best Of"	*Geffen*
03	Nirvana	"Nevermind"	*Geffen*
04	Police	"Outlandos D'Amour"	*A&M*
05	Pink Floyd	"The Dark Side Of The Moon"	*EMI*
06	Cure	"Standing On A Beach"	*Fiction*
07	Sex Pistols	"Never Mind The Bollocks"	*Universal*
08	Supertramp	"Crime Of The Century"	*Universal*
09	Sting	"57th & 9th"	*Universal*
10	Clash	"London Calling"	*Sony*

STARTER 30

Top Pop Rock

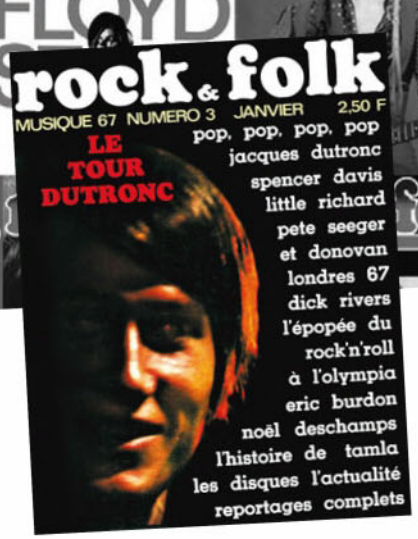
Novembre 2016

01	LEONARD COHEN	"You Want It Darker"	*Columbia*
02	Metallica	"Hardwired... To Self-Destruct"	*Universal*
03	Agnes Obel	"Citizen Of Glass"	*Pias*
04	Ibrahim Maalouf	"10 Ans De Live !"	*Universal*
05	Sting	"57th & 9th"	*Universal*
06	Kungs	"Layers"	*Universal*
07	Norah Jones	"Day Breaks"	*Universal*
08	Pink Floyd	"The Early Years 1965-1972"	*Legacy*
09	Justice	"Woman"	*Because*
10	Tryö	"Vent Debout"	*Sony*
11	Vincent Delerm	"A Présent"	*Wagram*
12	Coldplay	"A Head Full Of Dreams"	*Warner*
13	Jain	"Zanaka"	*Columbia*
14	Mathieu Boogaerts	"Promeneur"	*Wagram*
15	Imany	"The Wrong Kind Of War"	*Universal*
16	Pixies	"Head Carrier"	*Pias*
17	Yann Tiersen	"Eusa"	*Pias*
18	Seasick Steve	"Keepin' The Horse Between Me..."	*Universal*
19	Paul Personne	"Lost In Paris Blues Band"	*Warner*
20	Avenged Sevenfold	"The Stage"	*Universal*
21	Rolling Stones	"Havana Moon"	*Universal*
22	Kate Bush	"Before The Dawn"	*Warner*
23	Nick Cave	"Skeleton Tree"	*Pias*
24	Piers Faccini	"I Dreamed An Island"	*Autre Distribution*
25	Radiohead	"A Moon Shaped Pool"	*Wagram*
26	Ben L'Oncle Soul	"Under My Skin"	*Universal*
27	Testament	"Brotherhood Of The Snake"	*Pias*
28	La Femme	"Mystère"	*Universal*
29	Beth Hart	"Fire On The Floor"	*Wagram*
30	Iggy Pop	"Post Pop Depression"	*Universal*

Ça ne s'invente pas

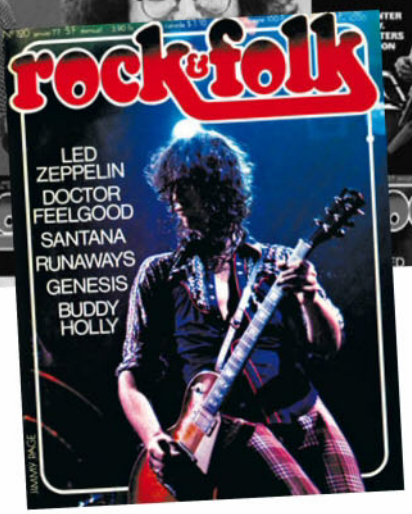
ROCK 'N' ROLL FLASH BACK

PAR VINCENT TANNIERES



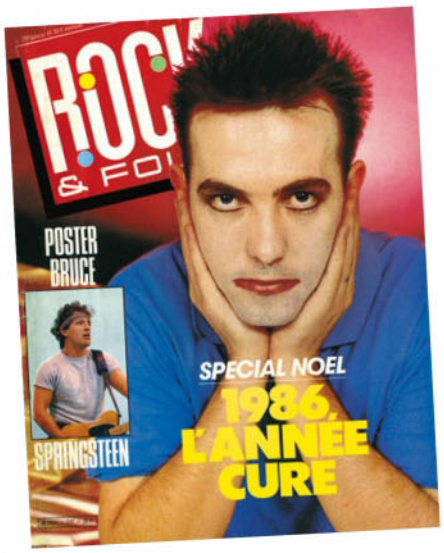
Janvier 1967 R&F 003

Fraîchement *"décoré de l'ordre du Mérite National"*, **Dick Rivers** *"alors qu'il s'apprête à fêter Noël en famille"* accepte de commenter des disques *"dont il ne connaît pas les auteurs"*. Il reconnaît **Johnny Kidd** mais trébuche sur les **Who** qu'il confond avec les **Them** (*"Je suis las de tous ces groupes"*) et ne reconnaît pas du tout les **Standells** : *"Passons à autre chose."* Musicoramas à l'Olympia : **Tom Jones** et **Moody Blues** le premier soir, **Nino Ferrer** et les **Animals** (*"Burdon plus rock que jamais"*) le surlendemain. Le dernier jour : **Manfred Mann**, **Los Bravos** et **Jacques Dutronc**, *"super vedette de la chanson française rythmée"*. A Londres, *"on parle beaucoup de **Jimi Hendrix**, ce chanteur folk-blues qui joue de la guitare avec les dents"*. Sinon, **Little Richard** a quitté l'Olympia en pantoufles *"car il n'était venu à Paris qu'avec une seule paire de chaussures"*.



Janvier 1977 R&F 120

On peut comprendre dans l'ordre des titres en couverture qu'une nouvelle hiérarchie se dessine. **Dr Feelgood** arrive en deuxième position après **Led Zeppelin** mais devant **Santana**, lui-même talonné par les **Runaways** qui ont joué à Londres. Cherie Curie : *"Nous ne sommes pas une revue de seins et de cul, mais un orchestre de rock."* Page 63, **Wilko Johnson** fait penser à Stéphane Le Foll et sur la première photo de l'article consacré à **Carlos Santana**, sous le titre *"L'Homme En Blanc"*, le guitariste porte une veste rouge. Dans la banlieue de Londres, rencontre *"sans frime"* avec les quatre **Genesis** qui publient en France "Wind & Wuthering". Que pensent-ils du punk ? **Tony Banks** : *"Je ne sais pas ce que c'est, mais j'aime bien les noms 'Bidule et ses Trucmuches'..."*. Pour **Phil Collins**, *"c'est une insulte envers les sens"*, **Mike Rutheford**, lui, se sent *"très vieux"*.

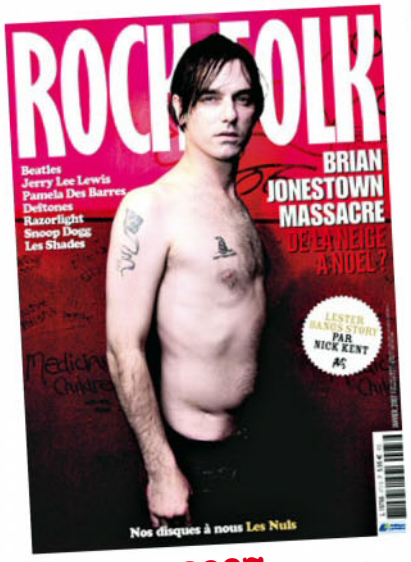


Janvier 1987 R&F 237

Ce numéro de janvier est le prétexte pour revenir sur les réussites et les échecs de 1986. **Cure** est le Groupe de l'année. Les hommes de Smith (chevelu à l'intérieur) *"ont changé le sens d'un mot. Un* curiste *ne va plus prendre les eaux à Vichy. Un* curiste *est un adolescent qui se dévoue au culte du groupe."* L'Homme de l'année est **Prince** malgré *"son film raté mais intrigant"* et **Madonna**, son pendant féminin. Pour la France, les **Rita Mitsouko** décrochent le titre pour *"avoir fait guincher les campings sur un truc aussi génialement tordu et pointu que 'Andy' "*. En revanche, **Sigue Sigue Sputnik** a déçu : bide de l'année. Ailleurs, on apprend que **Elton John** *"se déguise alternativement en Mozart et en Harpo Marx"* et que sur une scène londonienne, *"la coquille lanceuse de flammes de **Blackie Lawless** de WASP a explosé"*. Sans plus de précisions.

Janvier 1997 R&F 353

Les lecteurs ont voté. **Oasis** rafle la mise (Meilleur groupe, Meilleur chanteur, Meilleur guitariste...) mais les **Smashing Pumpkins** sont les seuls à figurer *"dans toutes les catégories"*. L'occasion de rencontrer **Billy Corgan** qui reçoit en peignoir *"dans sa loge réorganisée en espèce de tente de bédouin"*. Le leader tondu évoque le Tibet, Cure et Tupac avec cette puissante pensée : *"Est-ce la culture qui crée des Tupac, ou bien ce sont les Tupac qui engendrent cette culture ?"* Dans son appartement new-yorkais, **Iggy Pop** *"jeans noirs et pieds nus"* propose un thé, évoque sa vie et certains conseils de David Bowie comme : *"Chante ça comme Mae West, comme une pute qui veut se faire de la thune."* A Minneapolis, **Prince** a choisi, lui, un dress code différent pour recevoir la presse : *"Ensemble vert pomme, col roulé flottant sur pantalon et talons aiguilles."*



Janvier 2007 R&F 473

Malgré la réputation qui le précède, **Anton Newcombe**, le *"Leader Supremo"* du **Brian Jonestown Massacre** respecte un certain nombre des règles et s'y tient. Ainsi : *"Je ne bois que de la vodka, les autres alcools sont bourrés de sucre. Et puis il faut être vraiment débile pour croire qu'on va réussir à être bourré avec, disons, de la bière ! C'est les banquiers qui boivent ça."* Un triple-CD inspiré des textes de **Lester Bangs** paraît en France et **Richard Hell** se souvient de lui comme d'un *"gros type titubant, louchant, puant et bavant qui rigolait dans sa moustache dégueulasse"*. On a lu meilleur éloge... Enfin, page 27, la publicité pour son nouvel album "No Promise" permet de voir **Carla Bruni** en nuisette de coton, absorbée par la lecture d'un livre de poésies qu'elle tient comme quelqu'un qui a besoin de lunettes, à genoux sur un coussin jaune.

eagle vision

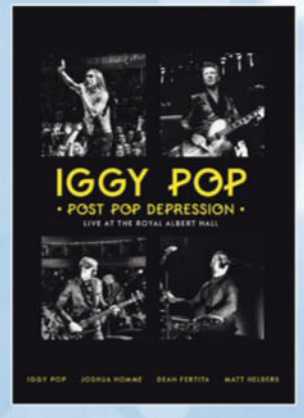
Des artistes de légende en vidéo

Offrez du Rock !

UNIVERSAL
UNIVERSAL MUSIC GROUP

DVD VIDEO · Blu-ray Disc · COMPACT DISC DIGITAL AUDIO

IGGY POP
Post Pop Depression



Entouré des musiciens de **Queens Of The Stone Age** et d'**Arctic Monkeys**, **Iggy Pop** interprète au **Royal Albert Hall**, son dernier album et ses deux disques coécrits avec **David Bowie** *"The Idiot"* et *"Lust For Life"*.

Inclus : *The Passenger, Lust For Life, Gardenia, China Girl, Nightclubbing, …*

Déjà disponible en DVD, Blu-ray et Digipak 2CD+DVD.

KISS
Rocks VEGAS

Filmé au **Hard Rock Hotel** en Novembre 2014 avec la légendaire mise en scène et effets pyrotechniques ! **Tous les tubes** du groupe aux **40 ans** de carrière et **100 millions d'albums** vendus !

Inclus : *Rock And Roll All Nite, Psycho Circus, I Love It Loud…*

Déjà disponible en DVD, Blu-ray, Digipak CD+DVD, Double vinyle et Edition Luxe.

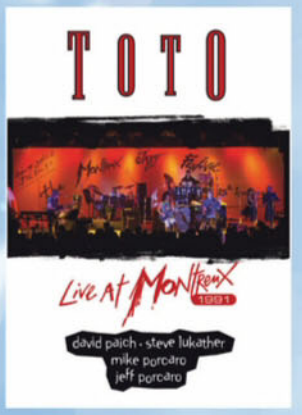
MÖTLEY CRÜE
The End – Live In Los Angeles

31/12/2015, **concert final** de la carrière de **Mötley Crüe**, avec la légendaire batterie de **Tommy Lee** montée sur **rollercoaster** ! Filmés par **30 caméras ultra HD**, ils tirent leur révérence avec panache !

Inclus : *Girls, Girls, Girls, Dr Feelgood, Looks That Kill, Smokin' In The Boys Room…*

Déjà disponible en DVD, Blu-ray, Digipak CD+DVD, Double vinyle et Edition Luxe.

TOTO
Live at Montreux 1991



Le concert inédit de **TOTO** filmé au Montreux Jazz Festival le **5 juillet 1991** sur la dernière tournée réunissant les frères **Mike et Jeff Porcaro**, avant que Jeff ne disparaisse l'année suivante.

Inclus : *Africa, Hold The Line, Rosanna, Kingdom of Desire, …*

Déjà disponible en Blu-ray, DVD et CD.

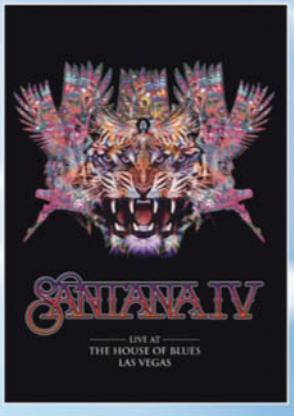
RITCHIE BLACKMORE'S RAINBOW
Memories In Rock – Live In Germany

Le **retour rock** très attendu de **Ritchie BLACKMORE** sur scène ! Filmé en **juin 2016** en Allemagne, le show rassemble le répertoire de **Deep Purple** et de **Rainbow**. Plus de **2 heures** de tubes !

Inclus : *Black Night, Spotlight Kid, Smoke On The Water, Perfect Strangers…*

Déjà disponible en DVD, Blu-ray, Double CD, Triple Vinyle et Version Luxe.

SANTANA IV
Live At The House Of Blues, Las Vegas



SANTANA reforme son **groupe historique** avec Neal Schon, Gregg Rolie, Michael Shrieve, Michael Carabello, ...
Un show d'anthologie avec titres du nouvel album et **grands classiques** : *Soul Sacrifice,Samba Pa Ti, Black Magic Woman, Oye Como Va…*

Déjà disponible en Blu-ray, DVD, digipak 2CD+DVD et triple vinyle.

THE ROLLING STONES
HAVANA MOON

LE CONCERT HISTORIQUE DES STONES À CUBA EN MARS 2016 !

Inclus : JUMPIN' JACK FLASH, IT'S ONLY ROCK 'N ROLL (BUT I LIKE IT), PAINT IT BLACK, GIMME SHELTER, HONKY TONK WOMEN, MIDNIGHT RAMBLER, BROWN SUGAR, SYMPATHY FOR THE DEVIL, (I CAN'T GET NO) SATISFACTION et bien d'autres !

Déjà disponible en DVD, Blu-ray, Digipak 2CD+DVD, Triple Vinyle, Version luxe, et en Digital.

eagle vision · UNIVERSAL MUSIC GROUP · fnac · ROCK&FOLK · RTL

NOUVEAU GUIDE HIVER 2017

COMMANDEZ-LE GRATUITEMENT SUR WOODBRASS.COM

GUITARES - CLAVIERS - PIANOS - PERCUSSIONS - VENTS - VIOLONS - HOME STUDIO - STUDIO PRO
SONORISATION - DEEJAY - ÉCLAIRAGE - MULTIMÉDIA - MICROS - CASQUES - LIBRAIRIE

6 Woodbrass Stores
182 avenue Jean Jaurès 75019 Paris. M° Porte de Pantin.
En décembre, Woodbrass Stores ouverts 7j/7 de 10h00 à 19h30.

Woodbrass Music School
Vous avez toujours rêvé de jouer d'un instrument de musique ?
Rendez-vous sur woodbrass.

Commandes woodbrass.com 24h/24 & 7 jours/7

Centre d'appel 02 40 38 50 50

Livraison gratuite à partir de 19€ (France Métropolitaine)

Toutes les nouveautés et nos prix actualisés sur www.woodbrass.com